

BERTRAND PUARD

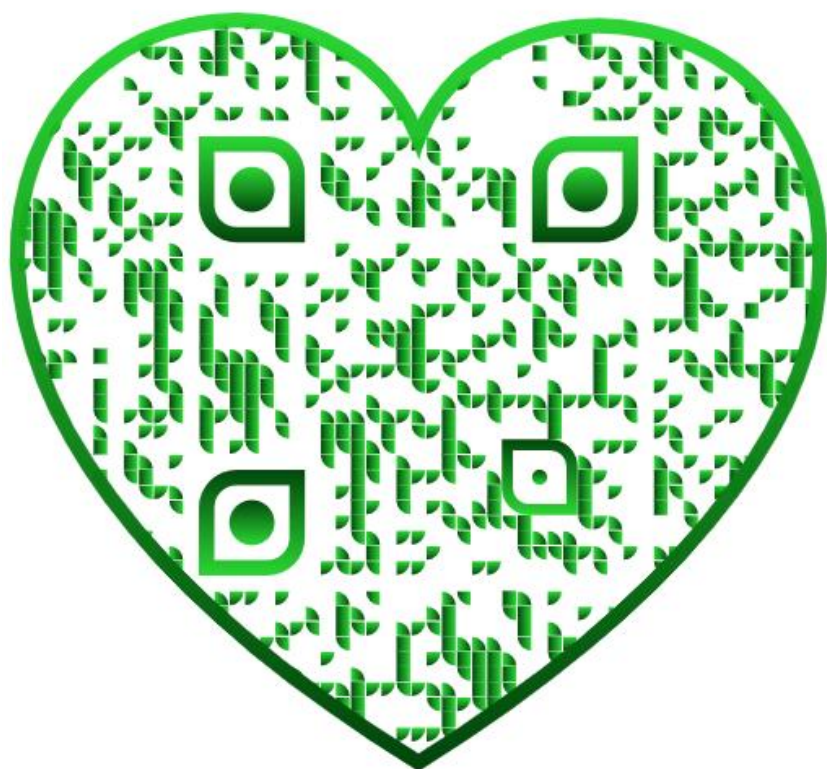
HIPPOCAMPUS

TOME 2

17 SECONDES POUR COMPRENDRE



SEUIL



BERTRAND PUARD

HIPPOCAMPUS

TOME 2

17 SECONDES POUR COMPRENDRE



BERTRAND PUARD

Hippocampus

TOME 2 :
17 SECONDES
POUR COMPRENDRE

SEUIL

Déjà paru, aux éditions du Seuil Jeunesse :

Hippocampus, tome 1 : Le Laboratoire secret, 2020

© 2020, éditions du Seuil,
57, rue Gaston Tessier, 75019 PARIS

ISBN : 979-10-235-1403-2

www.seuiljeunesse.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*Ne dites pas : mourir ; dites : naître. Croyez.
On voit ce que je vois et ce que vous voyez ;
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes ;
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes ;
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,
La sombre égalité du mal et du cercueil ;
Quoique le plus petit vaille le plus prospère ;
Car tous les hommes sont les fils du même père.*

« Ce que c'est que la mort »

– Victor Hugo, *Les Contemplations*,
Livre sixième : *Au bord de l'infini*.

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Déjà paru, aux éditions du Seuil Jeunesse

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Remerciements

– **NE CONSIDÉREZ POINT** que je suis votre mère, considérez en moi celle de votre frère.

Mary s'arrêta net sur la scène de théâtre, comme foudroyée. Ce n'était pas bon. Une mère qui déclarerait cela à un de ses enfants ne pourrait le faire avec cette voix, ce phrasé. Elle devait trouver un autre ton, plus juste. C'était cela être actrice : savoir se mettre à la place d'une autre. Et elle, qui avait tout juste dix-huit ans, qui n'était pas mère et ne le serait peut-être même jamais, devait composer ce rôle de Jocaste, mère d'Antigone, au mieux.

Elle ne pouvait même pas compter sur les conseils de Jules et de Charles. Ces deux-là étaient fous amoureux d'elle et incapables de juger objectivement sa performance.

– Tu es parfaite, dit Jules.

– Le ton est là, j'ai été transporté, ajouta Charles.

Les longs cheveux roux de Mary semblaient avoir pris feu sous l'effet de la colère.

– Non, non, et non ! Vous êtes des brutes pathétiques et insensibles... J'ai trahi Racine... On ne joue pas *La Thébaïde* comme ça ! Sortez et laissez-moi travailler, je ne veux plus vous voir, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !

Les deux camarades, n'ignorant rien du caractère de leur amie, quittèrent donc sa chambre et dévalèrent l'escalier de pierre à toute allure, avalant les marches quatre à quatre. Par une des fenêtres en ogive aménagées dans la façade, le puissant soleil de la Méditerranée les aveugla mais ils ne décélérèrent pas.

– Elle est aussi volcanique que les roches de cette petite île, notre Mary, dit Charles.

Mary les avait invités dans la propriété de son père, cinéaste révérend – une bâtisse d'allure gothique sise sur une petite île au large de la plage

du Dramont, dans le Var, près de Saint-Raphaël. On l'appelait l'île d'Or parce qu'elle était constituée de rochers porphyriques rose orangé qui étincelaient sous l'ardente lumière du Sud.

– Et si on en profitait pour..., commença Jules.

Charles acquiesça avant qu'il n'ait pu terminer sa phrase. Les deux amis s'étaient juré de nouer leur pacte aujourd'hui, avant de quitter l'île. Mary n'avait toujours pas fait son choix et ne choisirait probablement jamais entre Jules Varole et Charles Cosworth, dix-neuf ans chacun. Son père était un ami du père de Charles. Et celui-ci, amoureux de Mary depuis des années, avait fait la bêtise de lui présenter Jules, son meilleur ami. Depuis lors, Mary avait gardé ses sentiments pour elle et pour elle seule.

Dans quelques heures, les deux camarades repartiraient pour Paris afin de découvrir les résultats du concours d'admission à la faculté de médecine. Tous deux étaient confiants, ils seraient un jour médecins – mais pas des médecins de campagne, des généralistes à la ville, des ophtalmologues ou des radiologues, non... ils se rêvaient neurochirurgiens. Et tant pis si le père de Charles s'y opposait vertement, sous prétexte que son fils unique devrait reprendre, un jour, son empire financier. Et tant pis si Charles n'avait pas le courage de lui avouer en face que jamais, J-A-M-A-I-S il ne prendrait la tête du fonds d'investissement familial. Il aurait aimé lui hurler que s'il se tachait un jour les mains de sang, ce serait pour soigner noblement et non pour s'enrichir avidement. Peut-être qu'un jour Mary lui donnerait le courage de tenir ce discours de vérité à son père. Peut-être...

Les parents de Jules, eux, n'avaient rien eu à opposer au désir de leur fils – cordonniers dans un petit village savoyard, ils étaient décédés dans un accident d'alpinisme alors que Jules n'avait que sept ans. Leur fils voulait croire qu'ils auraient été fiers de son choix.

– Il est temps de finaliser notre pacte, tu as raison, dit Charles.

Ils s'isolèrent donc dans une petite pièce sombre du rez-de-chaussée, la seule que la lumière n'incendiait pas à cette heure de l'après-midi. L'ameublement y était sommaire ; on y trouvait cependant une bibliothèque remplie d'ouvrages sur l'histoire du cinéma et un petit secrétaire en bois laqué devant lequel les deux garçons installèrent deux chaises et s'assirent.

– C'est toi qui écris ? demanda Charles.

– Oui, je rédige, dit Jules.

Il prit donc un stylo dont la plume se mit à râper le papier. L'encre coulait trop vivement et il dut se montrer adroit pour éviter de faire des pâtés. Charles relut la seule et unique phrase inscrite sur la page et hocha la tête.

– Maintenant, dit-il, il faut signer...

Il sortit un petit canif de la poche de son bermuda et en déplia la lame. Sans hésiter, il s'entailla le bout de l'index ; une rigole de sang apparut aussitôt et il éprouva le début d'une brûlure.

« En fait, pensa Charles, tandis que son ami effectuait le même geste, les mastocytes, qui sont des cellules immunitaires, ont d'ores et déjà décelé la coupure. Ils sécrètent de l'histamine, une hormone qui va contribuer à dilater les vaisseaux sanguins. C'est à cela qu'est due cette sensation de chaleur et de brûlure... L'afflux de sang à ce niveau permettra d'éliminer les cellules mortes et favorisera l'acheminement des thrombocytes... Tout va pour le mieux dans le meilleur des corps... »

Du bout de leur index blessé, ils signèrent donc leur pacte. Le papier but leur sang avec plus d'avidité encore qu'il n'avait bu l'encre.

Ils roulèrent ensuite la feuille déjà sèche et la déposèrent dans un coffret de bois qu'ils verrouillèrent et dont ils jetèrent la clé par la fenêtre.

Le petit morceau de cuivre rebondit sur les rochers avant de terminer sa chute dans les eaux de la Méditerranée.

Voilà. Ils venaient de signer ce pacte qu'ils s'étaient promis de passer ensemble. Ce pacte improbable entre le fils des cordonniers de Bassens et celui d'un des plus riches financiers de Paris, Londres et New York – les deux meilleurs amis du monde. Dès lors, peu importait celui que Mary embrasserait le premier.

– Si j'ai un fils, je le prénommerai Sigmund, dit Charles, car c'est le prénom de ton grand-père.

– Moi, si j'ai une fille, je la prénommerai Ada, dit Jules, car c'est le prénom de ta grand-mère.

Ils se sourirent. Ils ne venaient pas d'annoncer ce qui était inscrit sur le rouleau de papier qu'ils venaient de sceller. Leur pacte était bien plus grandiose, d'une valeur inouïe. Ce qu'ils venaient d'échanger là, c'était un petit hommage supplémentaire, comme il y en avait eu tant dans le passé et comme il y en aurait d'autres dans le futur.

Ils ne revirent Mary que quelques minutes avant leur départ. Elle

n'avait toujours pas digéré leur attitude béate face à sa piètre performance théâtrale ; décidément, leur amour pour elle les avait rendus idiots et pathétiques. Elle les embrassa tout de même sur la joue et leur souhaita bon voyage.

– On se reverra à la fin de l'été à Paris, leur promit-elle. D'ici là, vous m'aurez donné des nouvelles.

Elle ne doutait ni des capacités de Jules ni de celles de Charles. Pour devenir chirurgiens en neurologie, cependant, ils devraient tous les deux obtenir une des premières places du concours.

Le majordome de Mary voulut conduire les garçons jusqu'à la plage du Dramont à bord du canot à moteur de la propriété, mais les deux camarades préférèrent emprunter la petite barque que Mary jugeait plus romantique.

La traversée se déroula sans encombre. Jules et Charles se retournèrent à plusieurs reprises pour tenter d'apercevoir Mary à l'une des fenêtres de la tour de la propriété, mais en vain.

Une fois sur les galets gris, ils se séparèrent. L'un allait rejoindre Nice, à l'est, pour y prendre l'avion privé de son père ; l'autre allait se diriger vers Saint-Raphaël pour y prendre le train de nuit.

– À demain, se dirent les deux amis avant de se séparer.

Ils traversèrent la plage du Débarquement et se perdirent de vue.

Après une quinzaine de minutes, cependant, Charles Cosworth fut pris d'un terrible regret. Pourquoi ne s'était-il pas tout simplement déclaré à Mary ? Pourquoi ne lui avait-il pas avoué qu'il l'aimait et qu'il ne pouvait imaginer sa vie sans elle ? Sa mère – contrairement à son père – ne lui avait-elle pas appris qu'il est toujours souhaitable d'être sincère ? Pourquoi s'était-il retenu durant toute cette semaine de vacances ? Eh bien... parce que Jules était là, lui aussi. Voilà tout...

Mais Jules avait déjà disparu derrière la colline qui jouxtait la plage. Il était en route vers Saint-Raphaël, désormais.

L'avion qui devait ramener Charles à Paris pourrait bien attendre un peu...

CHAPITRE 1

EDGAR CARRELA ARRIVA aux urgences de la clinique de Thomery peu avant quatorze heures. L'arrière de son crâne était ouvert sur une quinzaine de centimètres. Il était inconscient et respirait à peine. À côté du brancard poussé par deux robustes pompiers couraient son épouse, Geneviève Carrela, et son beau-fils Steve. C'est d'ailleurs Steve qui expliqua, presque sans respirer, ce qui était arrivé au blessé :

– Il était en train de réparer sa moto au garage... Un rôdeur est arrivé... Un coup de barre de fer sur le crâne... Ou de clé à molette...

Il était confus et sa mère, en larmes, ne pouvait fournir la moindre précision supplémentaire. L'interne, un jeune médecin nommé Benson, tâta le pouls du blessé, ausculta ses poumons et fit un bref diagnostic.

– On l'emmène en réanimation, cria-t-il. Vite !

L'infirmier qui l'accompagnait s'éloigna brièvement de la scène et effleura à trois reprises l'écran de son Smartphone. Il porta l'objet à son oreille et attendit qu'on décroche.

– Kim ? répondit une voix de jeune fille.

– Ada, je crois que nous venons de réceptionner un client. Edgar Carrela. Il est en état de mort clinique après avoir reçu un violent coup sur la tête. Boîte crânienne ouverte. Il n'a plus d'activité musculaire spontanée, plus de réflexes et ne respire plus.

Ada n'hésita pas un seul instant.

– Je préviens Papa et on arrive. Qui est l'urgentiste cet après-midi ?

– Benson.

– OK, tu lui dis que Jules Varole en personne prend en charge le patient. J'informe Papa, on fonce au sous-sol.

– Benson risque de gueuler..., tenta Kim.

Il entendit des bruits étranges à l'autre bout du fil – quelques coups sourds, des frottements. Manifestement, Ada se mettait déjà en route.

– On le laissera râler, finit par répondre Ada. Jules Varole est le patron de la clinique. Descendez cet Edgar Carrela dans l'Hippocampus et attendez-nous. Il est accompagné ?

Kim l'informa que oui.

– Alors faites descendre aussi les proches. Ils pourront nous aider à interpréter les résultats.

Kim raccrocha et rattrapa l'urgentiste qui était déjà parti en direction de la salle de réanimation.

– Le professeur Varole va s'occuper lui-même de ce patient, déclara-t-il. On le descend au sous-sol.

Benson fronça si fort ses sourcils qu'ils se rencontrèrent.

– Il veut l'opérer ? demanda le jeune médecin.

– On le descend, dit Kim. La famille aussi.

Les médecins n'ont guère l'habitude de recevoir des ordres d'un infirmier. Mais Benson savait qu'ici, celui-ci était un ami personnel d'Ada Varole, la fille du patron, une jeune surdouée âgée de quinze ans qui était aussi calée que son père en neurologie, spécialité de cette clinique située en bordure de la forêt de Fontainebleau.

Le médecin fit un petit signe de la tête aux deux brancardiers.

– Kim va vous guider. On change de trajectoire.

– Où allez-vous emmener Edgar ? demanda son épouse entre deux sanglots.

– Dans l'Hippocampus, expliqua Kim. C'est une partie de la clinique réservée à la recherche scientifique. Le professeur Varole va s'occuper de votre mari, madame Carrela. C'est certainement le meilleur neurochirurgien au monde. Ses talents lui ont valu le prix Nobel de médecine. Si un médecin peut sauver Edgar, c'est bien lui, nous pouvons vous l'assurer...

On descendit donc le blessé par l'ascenseur jusqu'au premier sous-sol, où attendaient déjà les infirmiers de l'Hippocampus. Kim remercia les brancardiers et entraîna les autres à travers un couloir jusqu'à une porte blindée que l'un des infirmiers ouvrit en plaçant son iris devant un scanner fixé sur le mur.

Bouleversés par cette course folle, Geneviève ne pleurait plus et son fils happait désormais l'air par bouffées.

Puis ce furent de nouveaux couloirs et les infirmiers poussèrent le brancard dans une salle d'opération ultra-moderne et installèrent aussitôt sur le patient, avec une grande précision, un complexe dispositif

médical. Edgar Carrel se retrouva muni de dizaines de capteurs répartis sur sa tête et son corps.

Son épouse et son beau-fils assistèrent à la scène derrière une vitre. Kim leur proposa un verre d'eau qu'ils acceptèrent tous deux.

– Jules Varole et sa fille Ada ne vont plus tarder, dit la médecin qui les avait rejoints. Je suis Alice. Je seconde le docteur Varole dans ses recherches.

Une double porte claqua et le professeur de médecine débarqua en effet dans la salle. Il était grand sans être immense, et plutôt corpulent ; son visage était glabre, son front surmonté de fines bouclettes dorées.

À son côté se tenait une jeune fille au regard d'une grande puissance, presque hypnotisant. Une flamboyante chevelure rousse s'étendait sur les épaules de sa blouse impeccablement blanche. À les voir ainsi, tous les deux, on ne pouvait ignorer qu'ils étaient père et fille.

Jules Varole rajusta ses lunettes rondes avant de saluer la mère et le fils.

– Nous allons tout faire pour sauver Edgar, déclara Jules Varole. Mes équipes sont déjà à pied d'œuvre. S'il faut opérer, je le ferai en personne. En attendant, il faut que vous sachiez que votre époux et père est en état de mort clinique.

Geneviève poussa un cri.

– Son cœur s'est arrêté, précisa Ada, nullement impressionnée. Nous sommes en train de tenter de le faire redémarrer. L'espoir est bien là, car, comme vous pouvez le remarquer sur cet appareil (elle désigna l'un des nombreux écrans qui occupaient la pièce), l'électroencéphalogramme qui mesure l'activité du cerveau d'Edgar n'est pas plat... Son cerveau est toujours en activité... Ce qui nous autorise quelques espoirs...

– Vous voulez dire, se risqua Steve, que mon beau-père n'est pas mort ?

– Non, il n'est pas mort *cérébralement parlant*, répondit Jules. Son corps l'est, mais pas son cerveau.

– C'est cet instant entre la vie et la mort, précisa Ada. La frontière est ténue, mais elle existe. La médecine peut encore intervenir...

– Le tunnel blanc..., balbutia Geneviève en se laissant glisser sur le sol. Les anges... La vie qui défile en accéléré... Il ne faut pas qu'Edgar emprunte ce tunnel, il faut qu'il revienne... Qu'il revienne dans le monde des vivants...

Ada et son père échangèrent un regard.

– Madame Carrela, dit Ada en s’agenouillant près de l’épouse, vous venez de décrire ce que semblent voir et ressentir des patients en état de mort imminente... Dans notre jargon, nous appelons cela les EMI.

Dans la salle attenante, des bips d’alerte se mirent à sonner. Jules Varole jeta un regard. Plusieurs infirmiers, rejoints par des médecins, s’affairèrent autour du patient. Les sons cessèrent aussitôt.

– Les EMI, expériences de mort imminente, reprit Ada. Ces instants où la personne considérée comme morte se sent sortir de son corps pour flotter au-dessus de la scène dans une plénitude immense, voit sa vie défiler en vitesse accélérée puis se sent attirée dans un grand tunnel blanc... Avant d’être éventuellement rappelée dans le monde des vivants par on ne sait quelle force...

– Edgar ! hurla Geneviève tandis que son fils restait prostré dans un coin de la pièce.

– Venez, dit Jules. Venez voir...

Le Prix Nobel aida l’épouse à se relever et à faire les quelques pas la séparant de la vitre.

– Vous voyez ce casque lumineux que nous venons d’installer sur la tête de votre mari ?

C’était une sorte de casque de moto très fin qui recouvrait aussi les yeux et brillait d’un éclat phosphorescent hésitant entre le blanc et le turquoise.

– Nous l’avons développé ici même, dans l’Hippocampus, expliqua Jules. Il compte 1 016 électrodes, soit quatre fois plus qu’un casque pour électroencéphalogramme classique. Grâce à cet appareil, madame Carrela, nous allons pouvoir modéliser sur le grand écran présent dans cette salle les images vues, les sensations ressenties par Edgar dans son expérience de mort imminente... Nous allons être en mesure de comprendre ce qu’il est en train de vivre. Ceci en est encore au stade expérimental mais je peux vous assurer que le dispositif ne présente aucun risque pour la santé de votre mari. Il n’aggravera pas son état et ne pourra, dès lors, que l’améliorer...

– Mais... comment ? balbutia Geneviève.

Ada expliqua :

– Si votre mari se laisse partir, madame Carrela, s’il n’a pas la force de se raccrocher à la vie pour une raison ou pour une autre... S’il décide d’emprunter le grand tunnel blanc jusqu’au bout, alors nous saurons

pourquoi et vous trouverez certainement les mots pour le faire changer d'avis... Parlez distinctement, Edgar vous entendra. C'est un fait : dans un état de mort clinique, le patient peut très souvent encore entendre ce qui se passe autour de lui...

Une voix inconnue surgit d'un haut-parleur.

– Tous les branchements ont été effectués, professeur. Les variables du patient sont stables. Nous avons stoppé l'hémorragie, y compris la sous-arachnoïdienne, et commencé à suturer le crâne.

– Est-ce qu'on lance le processus, professeur ? demanda Kim qui tenait en main une tablette tactile.

Jules Varole regarda Geneviève Carrel puis hocha la tête. Il la sentait prête pour cet incroyable voyage.

Tous les regards se tournèrent en direction de l'écran plasma connecté au casque porté par Edgar.

Les premières images se composèrent alors à l'écran...

CHAPITRE 2

CES IMAGES FURENT tout d'abord très floues ; elles ressemblaient alternativement à des nuages ou à des flaques. Puis, au bout de quelques secondes, ils virent apparaître sur l'écran un trou noir auréolé d'une vive lumière blanche. L'image apparut par flashes avant de laisser la place à une série de plans fixes. On y distinguait très nettement le garage de la maison de la victime. Edgar était étendu sur le sol, le crâne ouvert, et ce fut comme si l'objectif s'éloignait peu à peu du corps, le laissait devant lui pour sortir du garage. Pour s'enfuir.

Ensuite, l'écran redevint noir avant qu'une puissante lumière stroboscopique blanche se mette à pulser vivement, éblouissant les spectateurs qui durent se protéger les yeux. Après quoi, ce fut un défilé d'images à très grande vitesse, certaines en couleurs, d'autres en noir et blanc. Et tous virent se dérouler une scène de naissance, un baptême, les intérieurs de plusieurs salles de classe, des églises, des routes, des montagnes, des motos, un mariage, un deuxième mariage, un troisième mariage, des nourrissons, des vieillards dans des fauteuils roulants, des images de morts, du sang, des larmes, un homme qui avait un couteau planté dans le dos, une pièce montée agrémentée en son sommet d'une fontaine lumineuse, des baisers, une scène d'amour dans un chalet de haute montagne, un accouchement, un accident de voiture, une cérémonie de remise de diplôme, deux enterrements et les roches rouges de la Monument Valley...

Ce tourbillon de vie s'arrêta dans le garage d'Edgar Carrela. Quelques secondes seulement avant son agression.

Geneviève posa une main contre sa poitrine.

– Je... me... sens... mal, balbutia-t-elle. Je vais... partir... à mon tour... comme Edgar... comme lui...

Kim se rapprocha d'elle pour la soutenir. Elle tremblait, les yeux

rivés sur l'écran.

Une sirène d'alerte se mit alors à sonner, stridente.

– L'activité cérébrale faiblit, dit la voix dans le haut-parleur. On est en train de le perdre, on est en train de le perdre...

Le professeur Varole et Ada se prirent par la main. Jamais l'expérience ne s'était faite avec une si grande netteté. Leur dispositif devenait redoutablement efficace.

Steve Carrela, le beau-fils, était toujours recroquevillé dans son coin, le regard plus effaré que jamais.

– Edgar est en train de penser au nœud du problème, souffla Ada. C'est ce qui le fait hésiter entre rester ou partir... La bascule entre la lutte pour sa vie ou le glissement vers le tunnel blanc...

– L'image est trop floue, pesta le Prix Nobel.

– Il n'y a aucun moyen de la régler ? demanda Kim.

Ce fut alors comme si la réponse lui était donnée par le dispositif lui-même. Une image plus nette se forma à l'écran ; on y voyait Edgar Carrela près de sa moto, les mains, les avant-bras et le visage recouverts de cambouis. Il parlait à quelqu'un qui se situait hors-champ.

– Le moment du drame ! dit Kim.

– On va voir le rôdeur, ajouta Ada.

On le vit, en effet...

Tout était allé très vite, si vite qu'on eut l'impression que la scène s'était déroulée en accéléré. Edgar Carrela avait secoué plusieurs fois la tête comme pour dire : « Non, non, non, il n'en est pas question... » Il s'était retourné pour chercher un outil sur son établi. Une main gantée était alors entrée dans son champ de vision. Elle avait ramassé une clé à molette sur le sol. Puis une silhouette était apparue. Le coup asséné à l'arrière du crâne fut administré avec rage, avec une force terrible.

Tous restèrent pétrifiés en reconnaissant le visage de l'agresseur.

– Par tous les méandres du cerveau du grand Albert Einstein ! tonna Jules Varole, quelques secondes plus tard. C'est vous, Steve ! C'est vous qui avez frappé !

CHAPITRE 3

LE REGARD DE GENEVIÈVE CARRELA passa de celui du professeur à l'écran redevenu noir, puis à celui de son fils qu'elle ne parvint néanmoins pas à capter.

Venait-elle, réellement, d'entrer dans la conscience de son époux, dans ses souvenirs, en découvrant à l'image son fils brandissant, le visage déformé par la haine, cette clé à molette tachée de sang ?

Pendant un moment, il n'y eut qu'un silence lourd et gêné.

Puis Steve se mit à sangloter tandis qu'une voix depuis la salle d'opération secouait le haut-parleur :

– L'encéphalogramme s'aplatit... On le perd, on perd le patient...

– Il reste peut-être une chance, bredouilla Ada.

Elle échangea un court regard avec son père dont le front ruisselait de sueur. La jeune fille se dirigea vers Steve Carrela, qui était presque allongé sur le sol et agité de vifs soubresauts. Il était en pleine crise de nerfs.

– Steve ! cria Ada en le relevant par les épaules.

Kim, son ange gardien, l'aida à redresser le jeune meurtrier.

– Steve ! insista Ada. Peu importe la raison de votre geste... Mais le regrettez-vous à présent ? Regrettez-vous l'agression de votre beau-père...

Le jeune homme éclata à nouveau en sanglots.

– Steve ! Si c'était à refaire, est-ce que vous referiez ce geste ? Est-ce que vous ne quitteriez pas plutôt ce garage pour aller exprimer la haine que vous portez à votre beau-père d'une façon plus... pacifique ?

– Oui, balbutia alors le beau-fils. Oui, je partirais... C'est horrible... J'ai commis un geste horrible... Un geste irréparable...

– Non, pas irréparable, Steve... Edgar peut encore s'en sortir si vous l'y aidez...

Le professeur Varole s'était approché de sa fille – ce génie, son génie. Il venait de comprendre la manœuvre qu'elle tentait d'entreprendre. D'ailleurs, ce fut lui qui dit à Kim :

– Branche le micro ! Edgar doit entendre les paroles de Steve ! Vite !

Kim s'empara de sa tablette tactile et tapota à toute vitesse. Dans la salle d'opération, un médecin leva le pouce en l'air pour dire qu'ils les entendaient à présent haut et fort.

– Je ne voulais pas le tuer..., souffla Steve. Non, non... Je ne sais pas ce qui m'a pris... J'avais besoin d'un peu d'argent... Mais il a refusé... Encore... Il m'a traité de fainéant... De bon à rien... Il a eu des mots durs...

Sa mère s'était levée et regardait son grand garçon avec pitié.

– J'ai senti une immense bouffée de chaleur monter dans mon corps... Mes mains se sont mises à me brûler et lorsque j'ai saisi l'outil, le calme est revenu en moi, en quelques secondes... J'ai frappé, frappé sur son crâne jusqu'à ce qu'il s'effondre... ça n'a pas duré longtemps... Et quand je l'ai vu là, le crâne ouvert sur le sol, j'ai jeté la clé, je portais des gants car j'étais venu pour l'aider à bricoler... Je me suis dit qu'il n'y aurait pas d'empreintes sur l'outil... Je suis sorti et j'ai tout laissé en plan... J'ai balancé le gant dans la poubelle d'un voisin et je suis rentré à la maison... Je savais que Maman finirait par l'appeler et par aller dans le garage... Mais quand ? J'ai fait perdre de précieuses secondes, des secondes vitales en ne disant rien, je le sais bien... Je suis un raté, c'est lui qui avait raison...

Ada jeta un coup d'œil vers l'encéphalogramme du patient. Il lui sembla que les courbes regagnaient un peu de hauteur.

– Oh, je m'en veux... J'aurais dû tout avouer... Revenir et tout dire... Ne pas attendre que Maman le trouve...

Une sonnerie retentit depuis la pièce voisine.

– Le cœur est reparti ! fit la voix dans le haut-parleur. Le cerveau est à nouveau irrigué...

– C'était moins une, balbutia Jules Varole en s'épongeant le front à l'aide d'un mouchoir.

– Cinquante-trois battements par minute, dit la voix.

Ada chuchota à l'oreille de Steve.

– Votre beau-père veut vivre à nouveau... Il ne souhaite plus aller au bout du tunnel, Steve... Vous l'avez sauvé avec vos remords...

Elle se leva pour aller enlacer Geneviève Carrela et son père se

joignit à cette accolade. Dans la salle médicalisée, les équipes s'affairaient de nouveau autour du patient afin de stabiliser son état.

– Enlevez-lui le casque, dit Kim, avant de couper le micro. Il n'en a plus besoin, à présent.

Varole aida ensuite Kim à relever Steve que sa mère vint prendre dans ses bras.

– Mon petit, balbutia-t-elle. Mon tout petit... Je sais bien que tu as un bon fond, mon fils... Je suis certaine à présent qu'Edgar ne te traitera plus jamais de raté... Qu'il t'acceptera tel que tu es... Tu viens de lui sauver la vie ! Les deux hommes de ma vie vont pouvoir enfin s'entendre...

Quelle incroyable conclusion à cette première expérience !

– Patient stabilisé, lança alors la voix du médecin en chef.

Une fois sortis de la pièce, tous les participants à ce moment de haute tension s'arrêtèrent un instant dans le long couloir aux reflets métalliques de l'Hippocampus éclairé par de puissantes lampes halogènes. Ce n'était pas l'endroit le plus approprié pour livrer la conclusion à une affaire aussi intime, mais le directeur des lieux s'y risqua pourtant :

– Nous ne sommes pas là pour juger, mais pour soigner, dit-il. Madame Carrel, nous vous laissons partir avec Steve. Vous êtes la seule habilitée à présent à décider des suites que vous souhaitez donner à cette agression. De mon côté, je peux vous assurer que votre époux vivra...

Le père lança un regard admiratif vers Ada.

– Nous le remonterons dans notre service des soins intensifs dès que son état sera stabilisé. Aucune visite n'est ordinairement admise dans l'Hippocampus.

Steve était trop choqué pour exprimer le moindre mot.

– Votre... dispositif..., dit Geneviève. Ce casque... Les images qu'il extrait du cerveau des patients... C'est...

Elle cherchait le mot.

– Je ne veux pas dire redoutable, non, mais c'est...

Elle ne trouva pas de terme plus approprié avant son départ de la clinique et les équipes médicales restèrent donc sur ce dernier mot.

Redoutable.

Kim en appréciait le sens. Ada et Jules Varole, de leur côté, pensaient qu'il sonnait juste quoiqu'ils eussent préféré un terme plus

heureux.

Le père et la fille se réunirent dans le bureau de direction de l'Hippocampus. Quelques mois auparavant, il était meublé d'un seul bureau. À présent, deux tables identiques s'y faisaient face.

Ada prit place derrière la sienne et commença à griffonner des notes sur un carnet. Varole, lui, appela le médecin en charge de Carrela pour prendre des nouvelles puis raccrocha, rassuré.

– Il est peut-être temps de rentrer, non ? dit-il à sa fille.

Ils gardèrent le silence le long du chemin dallé qui conduisait au manoir gothique où ils résidaient, tout en haut d'une petite colline surplombant la partie émergée et ultra-moderne de l'établissement – plusieurs parallélipèdes de verre et d'acier enchevêtrés dans un chaos mesuré.

Au moment de franchir l'enceinte du petit jardin, le professeur se tourna vers sa fille et lui dit :

– Il faudra agir avec tact et discernement au sujet de notre invention. Surtout avec les développements que nous préparons. La victoire n'est pas loin et l'expérience d'aujourd'hui s'avérera peut-être décisive... Mais nous ne devons pas perdre de vue, Ada, que nous sommes la science, et non la police. Nous sommes des soigneurs, pas des justiciers.

La jeune fille acquiesça. Même si, plusieurs mois auparavant, son père avait tenté de remplir tous ces rôles à la fois.

On les attendait à la porte du manoir.

Une petite femme aux traits distingués et aux longs cheveux roux, ainsi qu'un petit garçon aux mille taches de rousseur et une petite fille aux yeux d'or.

Mary se tenait sur le pas de la porte, encadrée par Julia et Hadrien.

– Maman ! cria Ada en se précipitant vers elle.

Et le professeur Jules Varole abandonna un instant son air très sérieux et docte pour fondre de bonheur devant cette scène de famille inespérée.

CHAPITRE 4

LA PRÉSENCE DE MARY en cette maison était une sorte de miracle.

Elle n'était pas morte, et, pourtant, c'était comme si elle était ressuscitée.

Pour tenter d'expliquer ce paradoxe, certains auraient pu faire appel à la théologie, à la philosophie ou à l'imaginaire. On confiera plutôt ici cette lourde tâche à la science.

Quoi de plus logique, au fond, lorsqu'il s'agit de l'épouse de Jules et de la mère d'Ada Varole ?

Fille du célèbre cinéaste Stanley Valmont et de Judith Bedford, la non moins célèbre actrice, Mary avait eu une enfance et une adolescence des plus heureuses, entre Paris, Hollywood et Monaco. Attirée très jeune par l'écriture et le théâtre, elle avait écrit des pièces, des nouvelles et des romans sans éprouver le besoin d'être éditée. Outre les mots, Mary s'était aussi intéressée aux maux. Comment y échapper lorsque vos deux meilleurs amis sont étudiants en médecine et rêvent d'obtenir ensemble – ou séparément, à une année d'intervalle à la rigueur – le prix Nobel de médecine ? Charles Cosworth et Jules Varole, tous deux amoureux d'elle, lui avaient fait une cour de chaque instant. Ils avaient vécu leurs années de jeunes adultes dans une sorte de Cocotte-Minute ou de grande lessiveuse, dans l'attente d'une décision de Mary et des concours de médecine où ils s'étaient donné pour but d'exceller. Mary avait fini par choisir, une fin d'après-midi de juin, sur l'île d'Or. En élisant Jules elle avait suivi son cœur, avait-elle expliqué. L'amoureux avait eu beau lui objecter que le cœur n'avait rien à voir dans tout cela, que sa décision s'était élaborée dans son cerveau, elle n'en démordait pas.

– À la rigueur, avait-il dit juste après leur premier baiser, je t'accorde que les battements de ton cœur ont permis d'irriguer ton cerveau de sang et de le rendre plus véloce et plus réactif... À la rigueur... Mais ce

sont plutôt les hormones qui...

– Tais-toi ! lui avait ordonné Mary en l’embrassant à nouveau.

C’était le sempiternel schisme entre les littéraires et les scientifiques. Les lieux communs des hommes et femmes de sciences, trop terre à terre, et des hommes et femmes de lettres, hors-sol. Ce qui faisait, par ailleurs, que les seconds prenaient trop souvent les premiers de haut, mais passons...

Charles Cosworth avait-il accepté sa défaite ? En apparence, oui. En réalité, non. D’autant qu’il avait subi, quelques jours plus tard, un deuxième coup de Jarnac. Jules avait obtenu la première place du concours de médecine et Charles était arrivé soixante-dix-sept places derrière lui. Ses espoirs douchés, il avait pris la décision d’abandonner ses études de médecine pour s’adonner à la finance, ce qui avait rendu son père fou de joie. Il avait enfin retrouvé cet héritier qu’il avait procréé une vingtaine d’années auparavant !

Dès lors, les deux meilleurs amis, qui s’étaient pourtant juré de le rester, à la vie, à la mort, et quelles que soient les circonstances de la vie, s’étaient éloignés.

Jules Varole suivit son grand bonhomme de chemin, et eut à la fois le prix Nobel de médecine – ce qui fit de lui le lauréat le plus jeune de l’histoire – et Ada, sa fille adorée.

Charles Cosworth, lui, reprit le fonds d’investissement familial à seulement vingt-cinq ans. Son père était décédé d’un infarctus lors d’une de leurs parties de tennis. Charles avait tenté de le sauver grâce à un massage cardiaque, mais n’y était pas parvenu.

Ce n’est qu’après la naissance d’Ada que Mary parvint à réunir les deux anciens amis. Charles s’était marié et avait eu un fils, prénommé Sigmund. Jules, malgré sa célébrité dans le milieu de la médecine et le respect de ses pairs, cherchait alors des fonds pour ouvrir sa propre clinique et un centre de recherche sur les technologies neurologiques. Il avait les connaissances, le nom du lieu, déjà – *L’Hippocampus* ; il lui restait à trouver de l’argent. Charles, qui croulait sous les dollars, les livres et les euros, consentit à lui apporter la somme. Pour faire plaisir à Mary ? Peut-être.

Mary n’était pas morte, et, pourtant, elle était ressuscitée.

Elle eut un terrible accident de la route en compagnie de Jules, sur une route de haute montagne, tandis qu’ils se rendaient – sans Ada – à une réunion d’investisseurs dans un hôtel de luxe. L’orage les surprit sur

une route dangereuse et leur voiture dérapa pour finir dans un ravin. Jules eut le temps de sauter avant de sombrer dans l'inconscience. Mary, elle, n'eut pas ce réflexe.

C'est du moins ce que la version officielle retint de ce cruel accident qui laissa la petite Ada – âgée de deux ans – orpheline de mère. Jules Varole, lorsqu'il sortit du coma, trouva Charles Cosworth à son chevet, visiblement dévasté, lui aussi, par la disparition soudaine de son premier amour. Jules se consacra dès lors seul à l'éducation de sa fille et à l'édification de sa clinique qu'il fit construire à Thomery, en bordure de la forêt de Fontainebleau. Mais de curieux rêves vinrent bientôt l'assaillir... Nuit après nuit, il revivait l'accident grâce à ses souvenirs, grâce à sa mémoire. Et il fut bientôt persuadé que quelque chose lui échappait. Il ne parvenait pas à savoir quoi, cependant. Est-ce que Mary, finalement, avait réussi elle aussi à sauter de la voiture ? Son hippocampe – le siège de la mémoire – lui délivrait des signaux en ce sens. Mais était-ce un rêve ou la réalité ? Le contrat pour l'Hippocampus était signé et il comptait bien profiter de ses recherches sur le cerveau pour percer ce mystère.

Jules se lança ainsi dans la mise au point d'une puce électronique révolutionnaire qui pourrait être implantée dans le cerveau humain, au niveau de l'hippocampe, afin de permettre à des patients ayant perdu la mémoire de stocker à nouveau des souvenirs. Ne disait-on pas que la maladie d'Alzheimer serait le grand fléau neurologique du XXI^e siècle, avec une population mondiale de plus en plus vieillissante ? Le projet permit à Charles Cosworth d'ouvrir les vannes des financements et des dizaines de millions d'euros irriguèrent l'Hippocampus afin que le Prix Nobel de médecine parvienne à mettre au point cette puce qui, une fois commercialisée, pourrait rapporter des milliards.

Jules, pourtant, avait un projet bien plus ambitieux. Stocker à nouveau des souvenirs, bien sûr, mais pourquoi pas, aussi, numériser les images de souvenirs sur la puce et pouvoir les transférer d'une personne à une autre ? Un peu à la manière de ces nostalgiques qui font copier sur des DVD ou des Blu-ray leurs vieux films 16 mm ou de vieilles cassettes des Caméscope d'antan.

Ce fut précisément cette découverte qui permit à Jules Varole de résoudre l'énigme de son accident. Il enregistra ses propres souvenirs dans des puces qu'il implanta dans l'hippocampe de trois patients : un commissaire de police en retraite, un auteur de romans policiers et une

ingénieure des Ponts et Chaussées. Trois esprits assez sagaces qui furent capables de reconstituer l'accident bien plus précisément que lui et d'en résoudre toutes les énigmes.

Le verdict tomba donc et Charles Cosworth fut obligé d'avouer l'incroyable vérité. À savoir que Mary n'était pas morte dans l'accident. Elle était parvenue elle aussi à sauter de la voiture et Cosworth, qui avait sans le vouloir provoqué l'accident, laissa son ami professeur pour mort et la recueillit, blessée et inconsciente. Il la sauva pour l'emmener au fin fond du Québec où il pourrait la posséder enfin et l'avoir rien qu'à lui. Car Mary avait perdu lors du choc tout souvenir du passé. Il lui offrit une nouvelle identité et la jeune femme amnésique accepta sa nouvelle vie sans poser de questions.

Elle eut deux enfants avec Charles Cosworth, Julia et Hadrien. Le financier menait une double vie : en Europe et à New York, il gérait son empire ; au Canada, il partageait l'existence de la seule et unique personne qu'il eût jamais aimée.

Cette situation dura un peu plus de douze ans, jusqu'au jour où, au terme d'une enquête rondement menée, Jules, Ada, Sigmund, le fils de Charles, et Kim, l'infirmier, débarquèrent dans une petite maison située dans un quartier calme de Chicoutimi, un quartier de Saguenay, au nord de Québec.

Ada y retrouva sa mère et Jules son épouse. Il fallut du tact et beaucoup de temps pour faire comprendre la situation à Mary. Mais sa grande agilité d'esprit – et son sens littéraire, débordant d'imagination – lui permit d'appréhender ce qui aurait pu, à d'autres, paraître inconcevable.

Ada resta un mois au Canada pour se réapproprier cette mère qui lui avait tant manqué. Il y eut des moments de grâce, et d'autres plus difficiles. Jules laissa sa fille conduire ces instants cruciaux. L'émotion était trop forte pour lui et il préféra rentrer en France, se sentant incapable de faire face à la situation. Il mesura, à cet instant plus encore qu'à d'autres, l'extraordinaire maturité de sa fille – de *leur* fille, pouvait-il dire à nouveau. Alors que lui, en bon adulte, ne se sentait bon qu'à pleurnicher dès qu'il adressait la parole à Mary. Se jugeant pathétique et lâche, il avait préféré partir ; il aurait le temps, une fois Mary rentrée en France, de la reconquérir.

Car Mary, quoiqu'elle n'eût pas recouvré ses souvenirs, avait la

ferme intention de quitter la vie qui lui avait été imposée pour reconquérir celle qu'elle avait choisie dès sa prime jeunesse.

Elle allait tout abandonner derrière elle, à l'exception de ses enfants, pour reprendre sa place auprès d'Ada et de Jules à Thomery.

Restait à régler le sort de Charles Cosworth. Mais que faire devant cet homme qui avait fini par avouer et qu'on n'avait jamais vu aussi atteint, aussi à terre ? Était-il nécessaire de lui porter le coup de grâce ? De le livrer à la justice pour ces agissements ?

Il fut décidé que non, notamment pour préserver son image déjà bien consumée auprès de Julia et Hadrien, qui n'étaient pas nés de la dernière neige, loin de là, et étaient suffisamment mûrs pour comprendre que leur père s'était odieusement comporté. On laissa donc Charles Cosworth seul face à ses démons. On rompit toute relation avec lui après que Jules Varole eut obtenu, en guise de dédommagement, l'assurance de fonds illimités pour le développement de son Hippocampus.

Mary, Julia et Hadrien quittèrent donc Chicoutimi deux mois après l'arrivée d'Ada et s'installèrent dans le manoir gothique qui surplombait la clinique. Le déracinement se fit avec d'autant moins de peine que leur existence canadienne était bâtie sur un mensonge.

Julia et Hadrien pouvaient voir leur père lorsqu'ils le souhaitent. S'étant habitués à vivre loin de lui, puisque Cosworth passait la majeure partie de son temps en Europe, ils n'usèrent de ce droit qu'en de rares reprises, ce qui racornit d'autant le moral du financier. D'autant plus qu'Amalia, son épouse officielle en France, n'avait pas eu la même mansuétude que la famille Varole et l'avait quitté, emmenant Sigmund, son fils aîné, remis de ses désordres psychiatriques.

Mary, de son côté, recouvra paisiblement ses souvenirs, jour après jour, heure après heure. Ce fut un processus des plus naturels et il n'y eut nul besoin d'employer une quelconque puce électronique ni de modifier en rien la structure de son cerveau. Ada et Jules s'entretenaient avec elle quotidiennement, sans la brusquer, évoquant les quelques années passées ensemble, en couple, puis en trio. Ils recomposèrent son hippocampe à l'aide de mots, de noms propres et de photographies qui parurent tout d'abord totalement étrangers à l'esprit de Mary avant que ces fossiles, profondément enfouis par l'amnésie consécutive à l'accident, ne reprennent vie avec une incroyable force. Dès lors, la mère d'Ada fut en demande d'en savoir toujours plus ; elle souhaitait rattraper

le temps perdu et tout connaître de sa fille et de son époux. Elle se montra d'un sérieux à toute épreuve, assidue en diable. Et lorsque Jules se révoltait contre sa manie des détails, sa soif de connaître tous les épisodes manqués de l'existence de ces deux amours oubliés, Mary le faisait taire grâce à des paroles péremptoires :

– N'oublie pas que c'est moi qui ai le plus souffert ! Car on m'a volé jusqu'à ma conscience !

Mary souhaitait donc faire déborder son hippocampe, tout en laissant une place, bien évidemment, pour les enfances vécues de Julia et d'Hadrien. Et ensuite ?

– Ensuite, disait-elle, ne croyez pas que je vais rester devant mes fourneaux à attendre que les enfants terminent leurs journées de classe et que vous rentriez de la clinique le soir... Très peu pour moi...

– Mais je suis toujours là, moi, Madame ! en pleura presque Archibald, le majordome.

– Tu pourrais écrire ton histoire ? proposa Jules Varole. En faire une pièce de théâtre, ou même une série télé ?

Mary secoua la tête de dépit.

– Je laisse cette tâche à d'autres. Moi, je vois plus grand, plus loin... Je suis de nouveau libre. J'ai repris ce qu'on m'avait volé et je compte bien participer à vos recherches et œuvrer à mon tour dans cet Hippocampus auquel je dois tant.

Ada échangea un regard avec son père. Un regard où elle avait logé plus d'espoir que de circonspection.

– Ne vous inquiétez pas ! conclut Mary. Là aussi, je saurai rattraper les années perdues...

Quelques mois seulement après l'épilogue de ce premier acte, digne d'un roman d'anticipation, la famille Varole habitant le manoir de la clinique ressemblait à une simple et paisible famille recomposée d'aujourd'hui.

CHAPITRE 5

POUR LA PREMIÈRE FOIS depuis fort longtemps, le professeur Jules Varole disposait du calme et de l'apaisement nécessaires pour mener ses recherches dans les plus parfaites conditions. Grâce à son enquête et à la sagacité de sa fille Ada, il avait retrouvé sa famille et conquis, du même coup, une indépendance financière totale pour son Hippocampus. Charles Cosworth ne se mêlait plus de la gestion de la clinique ; le Prix Nobel en avait repris l'entière et totale direction. En cas de besoin de financement urgent, il lui suffisait même de joindre un sbire de Cosworth, à Londres, qui effectuait dans l'heure – et sans poser de questions – le virement nécessaire.

Désormais tout à ses recherches lorsqu'il n'était pas occupé par sa famille, Jules s'apprêtait d'ailleurs à commercialiser sa puce révolutionnaire capable de soigner les femmes et les hommes atteints de la maladie d'Alzheimer. Ses équipes travaillaient d'arrache-pied pour obtenir l'agrément des agences de réglementation pharmaceutique du monde entier.

Ada et son père étaient donc passés à une autre invention, une autre découverte. Après avoir percé les secrets de la mémoire, ils s'intéressaient maintenant aux fameuses EMI, les expériences de mort imminente. Une des aventures les plus folles que le cerveau semble en mesure de vivre...

Voici donc le tableau que l'on pouvait dresser de la famille Varole, ce soir-là, lorsque Archibald servit les apéritifs dans le grand salon.

Jules était confortablement installé dans le canapé, à côté de Mary dont il tenait fermement la main – comme s'il avait peur qu'elle ne s'envole à nouveau. Les tragédies dans l'histoire et dans les arts lui avaient appris à douter de la pérennité du bonheur.

– Quoi de neuf à l'Hippocampus ? demanda Mary, son regard

hésitant à se fixer sur sa fille ou son époux.

Oh, qu'elle était fière d'eux ! De sa fille, surtout, qui avait hérité de l'incroyable intelligence de son père, de son fort caractère et de sa capacité de résilience ! Lorsqu'elle l'avait redécouverte, le jour de leurs retrouvailles devant sa maison de Chicoutimi, elle avait été comme foudroyée par cette présence. Sans parvenir à se l'expliquer puisqu'elle ne se rappelait pas Ada. Pas de manière consciente, en tout cas, car il lui arrivait, dans bon nombre de ses rêves (qu'elle avait tous gardés secrets), de se souvenir d'une scène étrange... Elle était à bord d'une automobile, sur une route de montagne, et s'entendait dire à l'inconnu qui conduisait :

– J'espère qu'elle a bien donné à Ada la purée de brocolis...

Cette phrase banale n'aurait pu lui fournir aucun indice sur la signification de ce souvenir tapi dans les méandres de son cerveau. Pourtant, elle fut déterminante lors de cet instant choc.

– Maman, avait dit Ada.

– Aimes-tu la purée de brocolis ? avait balbutié Mary sans réfléchir.

– Non ! répondit Ada, pas même interloquée. Je déteste.

Ce qui était vrai à l'époque, car cette purée avait pour elle le goût du deuil et de la séparation.

Mary s'était jetée dans les bras de la jeune fille rousse. Étrange dialogue entre une mère et une fille séparées depuis si longtemps ! Mais Mary avait su, dès ce contact, qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à la vie de cette nouvelle arrivante et elle avait été prête à accepter, dès lors, les explications à venir. Chaque phrase prononcée par Ada, chaque explication sur cette tragédie qui était en train de se terminer dans des larmes de joie, ralluma une partie de l'hippocampe de Mary et ramena quelques souvenirs à la surface. Le cerveau a ceci de fascinant qu'il n'oublie rien tout à fait ; un choc émotionnel peut suffire à le rallumer.

Ada, d'instinct, avait immédiatement reconnu sa mère. Pour une fois – cette fois seulement peut-être – son esprit qui cogitait sans cesse l'avait laissée en paix et ce grand arbre de connaissance qui poussait en permanence dans son cerveau, en repoussant les limites, avait cessé de croître, cessé de l'interroger. Pendant un instant, Ada ne s'était posé aucune question ; cette rencontre tombait sous le sens alors qu'elle était au-delà de tout sens commun par sa nature même : Mary était sa mère et un esprit tordu et malfaisant l'en avait privée durant de trop longues années.

Douze années plus tard, les Varole formaient à nouveau la famille qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être.

– Ne me dites pas, continua Mary avec un sourire, qu'il ne s'est rien passé... À en juger par vos mines, je ne vous croirais pas...

Le père et la fille échangèrent un regard complice. Devaient-ils tout dire alors que Julia et Hadrien étaient avec eux, assis sur le tapis, en train d'aspirer avec de forts glouglous leur jus d'orange pressé ?

Ils décidèrent que oui et Ada fit le récit de l'expérience menée avec la famille Carrela. Mary écouta attentivement et en resta muette, comme frappée de stupeur.

– Ce n'est pas une invention à mettre entre toutes les mains, dit-elle. Il y a là quelque chose de très intrusif...

– Nous avons sauvé la vie d'Edgar ! se défendit Ada.

Le professeur tempéra, donnant raison aux deux femmes de sa vie.

– Il s'agit là d'un dispositif fascinant qu'il faudra manier avec précaution, tu as raison. Surtout avec ces développements que nous comptons faire...

À cet instant, le grelot de la porte d'entrée du manoir retentit et Archibald, aussi agile et silencieux qu'un chat malgré son grand âge, annonça l'arrivée de Sigmund Cosworth.

Ada bondit de son fauteuil et en renversa son jus de tomate poivrée. Sigmund ! L'adolescent tombait à pic, il allait rester dîner !

Sigmund, le fils de Charles Cosworth, ne parlait plus à son père, évidemment. Il avait été le premier patient d'Ada, quelques mois auparavant, lorsqu'il avait débarqué à la clinique après de multiples tentatives de suicide. Il était atteint alors du syndrome de Cotard lié à une lésion de son gyrus fusiforme, mais Ada pensait à présent qu'il y avait aussi des causes psychologiques dues à ses rapports douloureux avec ses parents – avec son père, notamment, qui se désintéressait parfaitement de lui. Le syndrome de Cotard est une maladie du cerveau étrange qui vous fait croire que vous êtes mort, que vous agissez tel un zombie. Dès lors, il ne vous reste que le suicide pour prouver aux autres que puisque vous êtes déjà décédé, vous ne craignez rien. Sigmund avait alors tenté de se tailler les veines, de se jeter sous un train et depuis la fenêtre de sa maison. Fort heureusement, ses parents l'avaient conduit à temps à la clinique et Ada avait posé le bon diagnostic.

Sigmund était à présent parfaitement guéri. Et l'aventure qu'il avait menée avec Ada et Jules sur les traces de Mary lui avait donné, à lui

aussi, le goût de cet organe à nul autre pareil : le cerveau.

Ada le fit entrer.

– Ah, Sigmund ! dit Jules, visiblement ravi. Sois le bienvenu, mon garçon !

Celui-ci embrassa toute la famille. Il avait apporté deux cadeaux, deux petits livres emballés pour Julia et Hadrien qui étaient sa demi-sœur et son demi-frère, puisqu'ils avaient le même père.

– Tu te laisses pousser les cheveux ? lui demanda Mary. Cela te va très bien.

Avant, il les portait très court, dégagés au-dessus des oreilles, l'arrière du crâne presque rasé. Ada l'avait convaincu de laisser sa nature capillaire reprendre ses droits. La première fois qu'elle avait rencontré Sigmund, il avait le teint très blanc, presque celui d'un mort. À présent, il avait retrouvé sa couleur cuivrée, quelque peu mordorée.

– Je suis juste passé vous dire bonsoir, dit Sigmund. On a fait une balade en forêt de Fontainebleau avec quelques amis et...

– Non, dit Ada, tu vas rester dîner. Papa et Maman sont d'accord !

Ce qui était le cas, évidemment ! Archibald, qui observait la scène de son air attendri habituel, retourna en cuisine sans un soupir afin d'ajouter un couvert à la table du dîner.

– Si tu rates le dernier train pour Paris, ajouta Mary, tu resteras dormir. On trouvera bien une chambre à ton goût parmi la douzaine que compte ce manoir...

Ada et Sigmund échangèrent un clin d'œil.

Le dîner passa rapidement. Archibald avait fait des miracles en préparant un saumon grillé agrémenté d'une sauce légère aux canneberges, accompagné de chou-fleur et de brocolis.

Chez les Varole, on veillait à ce que les aliments contribuent au développement du cerveau : poissons gras (saumon, truite, thon, maquereau et sardine), fruits riches en antioxydants, légumes de la famille des crucifères (choux et brocoli) ainsi que soja, fèves et tofu. Archibald connaissait cette liste par cœur et savait agrémenter ces ingrédients avec talent.

Le dîner permit à Ada et Jules de raconter dans le détail leur expérience de l'après-midi. Sigmund se montra encore plus fasciné que Mary. Une fois le dessert englouti – un succulent sorbet aux fraises –, les deux adolescents montèrent s'isoler dans la chambre d'Ada.

Par la grande fenêtre, le soleil était déjà en train de se coucher. Il

était tard. Sigmund n'attraperait pas le dernier train en gare de Fontainebleau.

– Pas grave, dit-il, en prenant place dans un des deux confortables fauteuils qu'Ada avait installés face à sa bibliothèque médicale. On va pouvoir parler jusqu'au bout de la nuit... C'est dingue, cette histoire avec le type et son beau-fils... Tu crois vraiment qu'il l'a sauvé en regrettant son geste ? Ça ne pourrait pas être une simple coïncidence ?

Ada ne répondit pas immédiatement. Elle chercha un ouvrage en passant son index sur les dos de ses livres de médecine et thèses diverses, écrites dans de multiples langues, qu'elle avait déjà toutes dévorées.

– Non, non, dit-elle enfin en s'asseyant face à Sigmund. Edgar a entendu la voix de Steve et c'est cela qui lui a donné la force de revenir, j'en suis persuadée. Mais, tu sais, avec Papa, on ne compte pas s'arrêter en si bon chemin...

Sigmund se redressa.

– Dis voir !

– Je vais te confier sur quoi on travaille... Une amélioration... Mais tu le gardes pour toi, surtout. Je sais que je peux te faire confiance... La version du casque que nous avons utilisé cet après-midi est une version primaire ; nous travaillons déjà à une seconde version bien plus sophistiquée. Il ne s'agira plus simplement d'observer l'EMI du patient, de projeter les images du cerveau sur un écran – ce qui était déjà une gageure – mais bien de s'introduire dans l'EMI du patient et de pouvoir interférer avec son inconscient.

– Avec un seul casque ? s'étonna Sigmund.

– Un peu plus sophistiqué que celui que nous avons créé, oui. Il suffira de percer – sans douleur et sans danger, je te rassure – la boîte crânienne du patient et celle du scientifique pour atteindre leur lobe temporal, la région du cerveau située derrière les tempes. Ce petit outil de précision modifiera la structure des récepteurs NMDA qui sont hyper sollicités lors des EMI, et il permettra de relier les deux cerveaux et de communiquer, de se retrouver par l'esprit.

– Comment ça, *se retrouver* ?

– Pas physiquement, évidemment. Mais de connecter les deux cerveaux. Celui du patient qui vit l'EMI et celui, conscient, en pleine possession de ses moyens, du scientifique qui mène l'expérience.

– Mais c'est complètement intrusif...

– Intrusif par la pensée, oui ! répondit Ada. Mais tu imagines ? Être en mesure de se confronter au processus de la mort tout en restant vivant... Vivre l'expérience en sachant que tu te réveilleras bien dans le monde des vivants et en tirer des observations jamais réalisées jusque-là... Percer les mystères du passage vers la mort pour, peut-être, en repousser l'échéance lorsqu'elle vient frapper trop tôt ! Mieux comprendre ce passage, observer ce qu'il produit sur le cerveau, sur l'esprit humain... Cela n'a jamais été fait ! Ceux qui sont morts sont bien incapables de revenir nous en parler ensuite... Quant à ceux qui sortent vivants du tunnel, les bribes qu'ils rapportent de leur voyage demeurent confuses et ne permettent pas l'observation scientifique... Ce nouveau casque va nous donner, nous l'espérons, la possibilité d'étudier scientifiquement ce processus...

Sigmund resta muet. C'était encore un peu trop abstrait pour lui. Il lui faudrait, pour comprendre, assister à une de ces expériences.

Ils continuèrent à échanger sur ces futures recherches, puis ils dévièrent sur des sujets moins scientifiques et plus personnels. La chambre d'Ada était plongée dans la pénombre. Ils étaient assis l'un en face de l'autre et ne voyaient presque rien – sauf leurs yeux briller.

Il leur sembla bientôt que parler ne servait plus à rien. Alors ils se turent et se sourirent. Ils n'avaient besoin d'aucun casque, d'aucun dispositif artificiel pour que leurs cerveaux communiquent et se comprennent.

Un fluide circulait naturellement entre eux. Un fluide bien connu : celui des sentiments forts. Depuis leur rencontre à la clinique, depuis qu'Ada avait guéri Sigmund de son syndrome de Cotard, ils ne s'étaient pratiquement plus quittés. Était-ce de l'amitié ? Oui, certainement, lors des dix minutes qui avaient suivi leur premier échange de regards. Ensuite, leurs sentiments avaient naturellement muté. Était-ce de l'amour ? Ada, dans la solitude de sa chambre, y avait longuement réfléchi. L'adolescente n'était pas trop à l'aise avec ce mot qu'elle trouvait grandiloquent, réservé aux adultes, ces esprits que l'âge avait apaisés et qui jugeaient judicieux de se lier pour la vie à quelqu'un pour se rassurer, pour échapper à la solitude et éviter l'ennui. Ada était de celles qui pensaient qu'on devait déjà s'être aimé à la folie soi-même avant de pouvoir aimer quelqu'un d'autre. Elle avait dans l'optique de tomber amoureuse le jour où elle se serait lassée d'elle-même.

Et puis elle avait évolué sur le sujet, sans s'en apercevoir,

simplement en passant des heures et des heures en compagnie de Sigmund. Elle se sentait si bien en sa présence. Comme rassérénée... Lorsqu'elle parlait avec lui – toujours avec passion, pourtant – elle éprouvait la délicieuse sensation de sentir son cerveau ralentir sa course folle pour enfin se focaliser sur autre chose que ses recherches. Il n'y avait que Sigmund pour lui procurer une telle sensation de paix. Était-ce de l'amour ? Hum... Elle ne parvenait toujours pas à utiliser ce mot. Et d'ailleurs, qu'en pensait Sigmund ? L'adolescent ne s'était nullement livré, lui non plus. Car les deux amis partageaient un autre sentiment : la pudeur.

Mais soudain, dans cette chambre, en cet instant de félicité qui s'était imposé de lui-même, il leur sembla que cette pudeur, justement, pouvait tomber.

Ils ne le pensèrent pas, ils l'éprouvèrent.

Ada et Sigmund se regardèrent longuement. Ils se penchèrent l'un vers l'autre. Leurs lèvres frémirent tandis que leurs têtes se rapprochaient.

C'est alors que la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas !

CHAPITRE 6

– IL EST TROP GÉNIAL le livre que tu m’as offert ! cria Julia en se jetant dans les bras de Sigmund.

Sous cette charge inattendue, le jeune homme bascula par-dessus l’accoudoir du fauteuil et se retrouva à terre, sa demi-sœur sur le ventre, et Ada éclata de rire.

– Je viens de le terminer, continua Julia en se relevant et en se précipitant vers elle. Regarde ! Regarde !

Hadrien l’avait suivie et sauta sur les genoux de la jeune fille, comme il aimait à le faire. Ada prit connaissance du livre offert par Sigmund et l’observa avec une attention manifeste. Elle constata, avec étonnement, qu’il ne s’agissait pas d’un ouvrage ordinaire, mais d’un livre que Sigmund avait lui-même conçu. Il avait dessiné, sur chacune des pages, un labyrinthe différent dans un environnement singulier. Chacun conduisait à un volumineux cerveau se trouvant dans un coin.

– J’adore celui des montagnes orangées, dit Julia, qui ressemblait tellement à sa demi-sœur. Page treize je crois...

– Moi, pas labyrinthe, enchaîna Hadrien en tapant dans ses mains. Coloriages !

– Tu te lances dans l’édition ? demanda Ada à l’intention de Sigmund en déposant son demi-frère à terre. C’est franchement chouette...

Sigmund haussa les épaules. Les deux adolescents unirent leurs forces pour convaincre Julia et Hadrien de regagner leurs chambres, et, à cette heure plus que tardive, leurs lits. Mary vint les aider dans cette tâche et les petits finirent par déguerpir.

– Archibald a préparé la chambre verte, au second étage, dit-elle à l’intention de Sigmund. Ne veillez pas trop tard. Vous tombez déjà de fatigue, cela se lit sur vos visages...

Ada promit qu’ils seraient raisonnables. Et, une fois le calme revenu

dans la pièce, constatant que le charme primaire s'était rompu, elle interrogea Sigmund au sujet de son livre.

– Je t'ai contaminé ? lui demanda-t-elle avec un sourire. Tu vois des cerveaux partout, à présent, et tu en fais chercher à Julia et colorier à Hadrien ?

L'adolescent ne répondit pas immédiatement et se planta devant la bibliothèque pour détailler à nouveau le dos des ouvrages. Cela l'embêtait un peu d'évoquer ce sujet avec Ada ; il était un tel béotien face à elle qu'il en éprouvait presque de la honte...

La jeune fille s'était installée sur la petite liseuse à deux places et Sigmund l'y rejoignit.

– À mon niveau, je...

Il hésita encore puis se lança franchement :

–... je mène une enquête. Tu as certainement entendu parler de Thomas Harvey ?

Ada secoua la tête.

– C'était le chef du service de médecine légale de l'hôpital de Princeton dans le New Jersey, aux États-Unis, reprit-il. C'est dans cet hôpital qu'Albert Einstein est mort et c'est Harvey qui a effectué son autopsie... Il avait dans l'idée de découvrir le mystère de l'intelligence humaine en observant le cerveau du génial savant...

– Et il a trouvé quoi ? demanda Ada.

Sigmund se mordit les lèvres.

– Qu'il pesait cent vingt grammes de moins que la moyenne des cerveaux humains... Mais bon, ce n'est pas le plus intéressant... Ce qui est dingue, et c'est là le sujet de mon enquête, c'est que Thomas Harvey a rendu le corps à la famille qui l'a fait incinérer et a gardé le cerveau pour lui, sans rien dire... Il l'a d'abord observé dans son service, en toute discrétion, et puis, un jour, sans rien dire à personne, il a mis les voiles avec un bocal contenant le cerveau d'Einstein dans du formol et il a disparu pendant plusieurs mois... Il n'a jamais voulu dire ce qu'il avait fait durant tout ce temps et personne n'a jamais sérieusement reconstitué son parcours... Tu ne trouves pas ça dingue, toi ? Tu ne trouves pas qu'il y a matière à mener une incroyable quête qui pourrait s'avérer riche en découvertes et en rebondissements ? Pourquoi ce médecin a-t-il volé le cerveau d'Einstein et qu'a-t-il bien pu faire durant ces mois d'errance ? Moi, ça me passionne.

Ada se montra d'un enthousiasme mesuré.

– C’est surtout bizarre que personne ne se soit déjà lancé dans cette enquête... Et tu penses pouvoir avancer sans te rendre aux États-Unis ?

Sigmund soupira.

– Non, évidemment... Mais je compte bien passer deux mois là-bas cet été. Mon père a plusieurs appartements à New York et...

Ada balaya cette précision.

– Tu ne vas tout de même pas demander l’aide de ton père ?

Sigmund fit une grimace.

– Tu sais, il fait profil bas depuis notre voyage à Chicoutimi, dit le jeune homme. Il m’a promis de *rester sage*... C’est le monde à l’envers, non ? Un père qui promet ça à son fils... Il faut savoir pardonner, je crois, et le temps aide. On a le droit de faire des erreurs tant qu’on les reconnaît, qu’on les corrige et qu’on assure de ne plus les refaire, tu ne crois pas ? Et puis Maman a aussi de la famille, sur Long Island... Et ce qui serait génial, franchement, c’est qu’on parte là-bas ensemble, non ?

Ada ne répondit pas. Un voyage ? pourquoi pas. Mais serait-elle capable de quitter l’Hippocampus durant deux longs mois ? Si les recherches sur les EMI avaient abouti, oui, peut-être... Dans le cas contraire, il en était hors de question.

– Oui, je sais, continua Sigmund, je n’ai pas encore mon permis de conduire. Toi non plus, d’ailleurs, et là-bas, plus encore qu’ici, c’est handicapant... Mais on trouvera bien un moyen d’y arriver, non ?

Sigmund avait maintenant sa quête comme Ada avait la sienne à propos du casque révolutionnaire. Toutes deux avaient un point commun : le cerveau, élément central de la vie.

Sigmund continua son récit à propos de Thomas Harvey, mais la fatigue se faisait de plus en plus prégnante et ils finirent par s’endormir côte à côte, sur la liseuse, des ouvrages encore ouverts sur les genoux.

Ils s’éveillèrent le lendemain matin, tandis que la lueur rosée du soleil entrait par la fenêtre de la chambre, qui était restée ouverte.

Cela sentait la terre rafraîchie et le vieux papier, deux parfums qui se ressemblent un peu.

Les deux adolescents rirent en constatant que Sigmund avait dormi la tête posée sur les genoux d’Ada. Ils avaient faim et descendirent à la cuisine. Archibald était en train de presser des oranges d’une main tout en tartinant des toasts de beurre de l’autre.

– Avez-vous bien dormi, au moins ? grinça Archibald qui avait dû remarquer que le lit de la chambre verte n’avait pas été défait.

Ada et Sigmund s'étirèrent tout en prenant place autour de la table de la cuisine.

– Très bien dormi, dit Ada. Après avoir beaucoup lu...

– Je comprends mieux, dès lors, la petitesse de vos yeux...

Le majordome abandonna la centrifugeuse pour déclencher la machine à café car Jules Varole venait d'entrer dans la cuisine, frais et dispo, déjà vêtu de sa sempiternelle blouse froissée.

Un petit bip à l'horloge du four indiqua qu'il était huit heures du matin. La machine à café se mit à broyer les grains d'arabica tandis que le professeur saluait sa fille et Sigmund, admiratif.

– Des jeunes gens pleins d'avenir, dit-il. Et je crois que...

Il n'ajouta rien car son portable se mit à vibrer dans la poche de sa blouse. À cette heure ? Une urgence, déjà ?

Le prénom de Kim s'afficha à l'écran et il décrocha.

Il n'entendit alors qu'un enchaînement de crachotements nerveux et incompréhensibles et demanda à l'infirmier de parler plus distinctement.

– Clinique... Vite...

– Kim, calme-toi, dit Varole. Je n'ai rien compris.

Il activa le haut-parleur du téléphone. La voix de Kim résonna alors dans la grande pièce.

– Charles Cosworth vient de débarquer. Il y a des policiers avec lui, des huissiers aussi. Je crois que vous devriez venir le plus vite possible, professeur.

CHAPITRE 7

CE QUI SE DÉROULA dans les minutes qui suivirent ce funeste appel resta longuement dans les esprits des protagonistes comme une succession de moments suspendus, hors du temps et irréels.

Ada, Jules et Sigmund coururent le long de l'allée qui descendait vers la clinique. Il faisait encore frais mais ce ne fut pas cela qui les faisait frissonner. Si l'on voyait souvent des gyrophares bleus éclairer les murs de la clinique, il s'agissait de ceux des véhicules de secours, Samu et pompiers. Or, ce matin, c'étaient des voitures et des cars de police qui formaient une sorte d'arc de cercle autour de l'entrée principale, empêchant toute entrée et toute sortie de l'établissement. Plus loin, une demi-douzaine de grosses berlines sombres complétait ce cortège des forces de l'ordre.

Jules, sa fille et Sigmund parvinrent à entrer par une porte latérale avant que des policiers en uniforme et en civil s'éparpillent tout autour de la clinique.

Kim, qui savait qu'ils entreraient par ici, les accueillit à l'intérieur.

– Charles Cosworth vous attend dans le hall d'entrée, professeur, balbutia l'infirmier, le visage défait et pâle.

– Mais que me veut-il ? Pourquoi cette démonstration de force ? C'est absurde !

Sans attendre, ils empruntèrent le couloir qui menait à l'entrée. Sigmund, suspectant le pire, souffrait à chacun de ses pas.

– Il m'avait promis une paix durable, dit-il, assez fort pour qu'Ada l'entende.

L'adolescente garda le silence, préférant conserver ses forces pour contre-attaquer. Car si le financier s'était déplacé en personne, après plusieurs mois de silence, il comptait sans doute jouer un grand coup.

Tous les membres du personnel de la clinique s'étaient rassemblés

dans le hall et formaient une sorte de haie d'honneur silencieuse pour leur directeur.

Charles Cosworth, plus grand, plus sculptural que jamais, vêtu d'un costume sombre, était encadré par plusieurs hommes que l'on devinait ses complices.

Il ne laissa pas même à Jules Varole le temps de dire le moindre mot ; il lui tendit un papier que le directeur de la clinique dédaigna.

– Professeur Varole, commença-t-il, d'une voix étonnamment caverneuse, cet avis de destitution vous concerne. Son effet est immédiat. Vous devez quitter cet établissement immédiatement. J'ai été désigné cette nuit par un conseil d'administration extraordinaire auquel vous n'avez pas été convié, et pour cause, seul et unique directeur de la clinique et de l'Hippocampus.

Il tendit à nouveau à Jules Varole la feuille parsemée de lettres minuscules qui devaient certainement former des mots. Mais celui-ci, la vue brouillée par l'émotion et la colère, n'y distingua que des hiéroglyphes.

– Qu'est-ce que tu racontes, Papa ? demanda Sigmund.

Le financier lui opposa sa main. Il eut le bras assez long pour la poser sur la bouche de son fils afin de le bâillonner.

– Nous parlons entre adultes, ici, dit-il en s'adressant à nouveau à Jules Varole. Le commissaire Brûlard, maître Beddingfeld, l'avocat de notre fonds à Paris, et maître Cléon, huissier de justice, m'ont accompagné afin de s'assurer que vous ne vous opposerez pas à la décision du conseil. Il en va de la survie de cet établissement et vous le savez bien.

– On ne se tutoie plus ? demanda Jules un peu benoîtement.

– Non, on ne se tutoie plus. De même qu'à l'avenir, on ne se parlera plus, professeur Varole. J'ai bâti ma fortune de la manière la plus honnête et scrupuleuse possible et en refusant toujours de fréquenter les escrocs.

Jules Varole ne releva pas et poursuivit le plus calmement du monde, malgré l'irrépressible onde de colère qui irradiait de tout son corps :

– Ce que tu dis là est impossible, Charles. Je détiens cinquante pour cent des parts de l'établissement, le fonds que tu gères n'en détient que quarante. Je possède la majorité des voix au conseil et je ne peux donc être ainsi destitué.

Le financier restait immobile, comme une statue sur son piédestal. Seules ses lèvres semblaient être en capacité de se mouvoir.

– Le conseil a relevé plusieurs vices de procédure dans l'établissement de la convention que nous avons signée lors de la fondation de la clinique et de l'Hippocampus. Ces vices sont apparus en votre faveur et nuisent aux autres actionnaires de la clinique. Sont apparues également dans la comptabilité diverses fraudes pour un montant de cinq millions d'euros que vous avez détournés sur plusieurs comptes situés dans divers paradis fiscaux. Ces faits ont rendu nécessaire la tenue d'un conseil extraordinaire, à Paris, au siège du fonds, la nuit dernière. Nous y avons acté votre destitution dans l'attente de votre jugement.

Comme Jules Varole, trop sonné par ces mensonges, n'était pas en mesure de répondre, l'huissier de justice, tout en brandissant une liasse de papiers à en-tête, prit le relais.

– Il faut que mon avocat vienne, souffla Jules. Tout de suite... Ada, Kim... Mon avocat... Il faut immédiatement contre-attaquer.

– Je suis votre avocat, susurra maître Beddingfeld. Ainsi que celui de la clinique. Et je me range derrière Charles Cosworth. Les faits sont indéniables, professeur, ne cherchez pas à lutter, vous vous épuiserez en vain !

Ada, qui avait encaissé le choc jusque-là, dut s'accrocher aux barreaux d'un brancard pour ne pas flancher.

– Te souviens-tu de ton arrivée dans ce hall, il y a quelques mois ? dit le professeur à l'intention de son ami d'enfance. Lorsque tu es entré ici pour faire soigner ton fils atteint du syndrome de Cotard ? Tu connais l'excellence de cet établissement, Charles, tu en es un des fondateurs, un des bienfaiteurs et cela me peine de le reconnaître... Tu sais très bien qu'en tant que scientifique, je suis incapable de mensonges...

– Ne mêlez pas, professeur Varole, les affaires intimes avec les autres. Je vous prie.

– Tu me dégoûtes, lâcha enfin Sigmund. Tu avais promis de t'effacer.

Une lutte secondaire venait de naître – une lutte déchirante entre un père déçu et un fils bafoué.

– Les promesses en affaires, mon cher fils, n'engagent que ceux qui les reçoivent. Et je te prierai à présent de te taire. J'ai acté le fait que tu refuses de rejoindre le camp de ta propre famille depuis fort longtemps. Tu préfères traiter ton père en ennemi, soit. Il te faudra, toi aussi, en

supporter toutes les conséquences.

Il reprit, à l'intention du Prix Nobel :

– Professeur, vous devez partir immédiatement. La décision est irrévocable. Et je vous demande de laisser tout cela dans l'état présent : la clinique, le complexe souterrain de l'Hippocampus, mais aussi le manoir et toute la propriété foncière sise à Thomery, rue Rosa-Bonheur. Y compris les parcelles forestières inutilisées car non constructibles numéros 192-B7 et 193-B4.

Cosworth récitait tout cela de tête, comme s'il vérifiait une liste de courses au supermarché.

Et, comme Jules Varole n'esquissait pas le moindre geste, il abattit une nouvelle carte, un énième atout :

– Il faut arrêter cet homme immédiatement. Si vous le laissez libre, il va retourner dans son bureau et détruire des documents qui appartiennent à la clinique. Il fera aussi disparaître la plupart des preuves de sa pleine et entière culpabilité.

L'avocat se mit à cligner des yeux. Le commissaire jeta un regard un peu perdu vers Charles Cosworth qui ne cilla pas. Il posa la main sur les menottes qu'il portait à la ceinture et s'avança vers le scientifique.

– Placez-vous mon père en garde à vue ? demanda Ada en s'interposant. Avez-vous un mandat d'arrêt délivré par un juge d'instruction ?

Le commissaire Brûlard s'arrêta net.

– La procédure voudrait en effet que...

– Monsieur Cosworth, dit la jeune fille en arrachant le papier des mains du financier, il existe dans ce pays des lois qui s'appliquent à tous sans distinction ni exception. Mon père va donc quitter cet établissement librement pour mieux y revenir, de son plein droit.

Elle fit quelques pas en arrière afin de lire le compte rendu du conseil qui semblait bien réel – et irréfutable pour le moment. C'était pourtant inconcevable... Son père était foncièrement incapable de malversations financières. C'était un coup monté de toutes pièces par Cosworth !

– Jamais je n'abandonnerai ma clinique, tonna Varole. Jamais !

Mais sa fille le prit par le bras et l'emmena à travers les couloirs. Sigmund les suivit. La haie d'honneur des salariés de la clinique s'était transformée en haie de pleurs.

Jules, Ada et Sigmund reprirent le chemin du manoir. Hors de

question de partir sans repasser par chez eux. Même s'ils reviendraient vite, une fois leur honneur retrouvé.

Et puis partir où ? Si vite ? C'était insensé !

– Il n'a pas le droit, dit Sigmund.

– On va se battre, renchérit Ada.

Mais, avant cela, ils devaient prévenir Mary et les enfants

Une fois dans la bâtisse gothique, Ada appela Archibald, mais personne ne répondit.

Mary, Julia et Hadrien avaient disparu.

En quelques minutes seulement, Jules Varole venait de perdre tout ce qu'il avait si longuement et durement conquis.

CHAPITRE 8

JULES VAROLE ÉTAIT littéralement fou de rage.

Jamais Ada ne l'avait vu animé par une telle colère. Ordinairement, lorsque le professeur de médecine rencontrait une contrariété, il préférait l'affronter seul et devenait glacial, cassant, se refusant à toute effusion, à toute violence envers ses interlocuteurs. Il préférait s'enfermer le temps que dure l'orage, le temps que souffle la tempête.

Cette fois, pourtant, il était incapable de contenir sa colère et celle-ci jaillissait, brûlante, tel un geyser incontrôlable.

Le Prix Nobel avait visité le rez-de-chaussée, était monté dans les étages, avait fait claquer toutes les portes du manoir. Puis il s'était rendu à la cave, et même au grenier, sans trouver trace de Mary, son épouse, et de ses deux enfants.

– Il n'a pas le droit ! tonnait-il. Cosworth n'a pas le droit !

Ada et Sigmund n'avaient pas cherché à le calmer ; son aigreur et son courroux étaient légitimes. Les deux adolescents préféraient préparer l'avenir et dessiner un chemin qui permettrait de résoudre au mieux, et au plus vite, cette invraisemblable situation.

Tout d'abord, ils devaient embaucher un autre avocat que ce Beddingfeld de malheur qui avait pris le parti de la nouvelle direction.

– Mais qui ? demanda Ada.

La jeune fille ne se trouvait pas au meilleur de sa forme et accusait rudement le coup. Elle aurait aimé être rassurée à propos de l'endroit où étaient Mary, Julia et Hadrien. Il y avait fort à parier que Charles Cosworth les avait inclus dans les biens à lui restituer, et sans espoir de retour, là aussi.

Elle eut tout de même une intuition : pourquoi ne pas demander à maître Siembre, qui s'était occupé des démarches de réhabilitation de Mary lors de son arrivée en France et avait obtenu l'annulation de son

décès ?

– Il nous faudrait plutôt un champion du droit des affaires ! se lamenta Sigmund.

Ada appela tout de même et obtint rapidement l’avocat en ligne. Il se reconnut immédiatement incompetent pour cette affaire mais proposa sa sœur, maître Siempre, qui était un as du barreau de Paris en la matière. Elle foncerait dès que possible en direction de Thomery. Le monde est petit ; celui de la loi l’est encore plus.

C’est Sigmund qui se montra le plus véhément envers son père.

– Il a joué à l’opossum, siffla-t-il. Ce mammifère a une technique bien particulière pour prendre en traître son adversaire. Il se jette à terre, ouvre la gueule, tire la langue et ferme les yeux pour simuler la mort. Il est même capable de réduire son rythme cardiaque et sa respiration au minimum. Pour endormir la vigilance de son adversaire et le mordre vilainement ensuite.

Et puis Archibald fit son entrée dans la cuisine par la porte de service. Il avait une main posée sur l’arrière du crâne et se rendit immédiatement au congélateur pour en extraire une plaque de glaçons qu’il enveloppa dans un torchon avant de se l’appliquer sur la tête.

Il avait été frappé et avait écopé d’une bosse de la taille d’un œuf de poule !

– J’étais en train de débarrasser la table du petit-déjeuner quand des gros bras sont arrivés..., expliqua-t-il. Ils ont demandé à Mary et aux enfants d’emballer des affaires de première nécessité, des habits, quelques jouets, et de les suivre afin qu’ils les mettent en sûreté à cause du grabuge qui se préparait à la clinique... Ces colosses se sont réclamés de vous, professeur.

– Les menteurs ! hurla Varole.

– Je m’en suis douté, poursuivit Archibald, mais je n’ai pas eu le temps de prévenir Madame. L’un des hommes m’a assommé, à l’abri des regards, puis il m’a traîné dans le jardin et m’a enfermé dans le poulailler. Oh, je vous demande pardon, Ada, professeur... J’ai failli à ma tâche...

– Vous n’avez pas à vous excuser, Archibald, dit Jules Varole. Vous n’avez failli en rien. Cosworth a agi en traître... Et il devra répondre de ce coup porté à votre auguste personne comme s’il vous l’avait lui-même administré !

L’ex-directeur de l’Hippocampus alla lui-même vers le congélateur

chercher une autre plaque de glaçons puisque celle-ci était en train de fondre sur le carrelage.

– C'est un enlèvement ! reprit-il. On voudrait me passer les menottes à moi alors que c'est Charles qui agit comme le dernier des voyous ! Il faut contre-attaquer, et vite ! Déposer plainte à notre tour. Il nous faut un avocat...

Au lieu de bondir sur son téléphone, l'ex-directeur de l'Hippocampus se précipita vers la fenêtre car il avait entendu des sirènes étranges, annonçant des grandes manœuvres.

Les voitures de police avaient quitté les abords de la clinique, aussitôt remplacées par des berlines noires qui conduisaient probablement les nouveaux membres de la direction, tous inféodés à Charles Cosworth. De bons petits soldats. Le financier ne perdait pas un instant : il plaçait tous ses pions sur l'échiquier afin de rendre la partie injouable pour son adversaire. Jules, Ada et Sigmund constatèrent également l'arrivée de plusieurs véhicules utilitaires, contenant chacun deux ou trois colosses probablement venus pour contrôler les arrivées et les départs de la clinique.

– Il va falloir partir, constata le professeur, amer. On ne pourra entreprendre aucune riposte si nous restons prisonniers du manoir... Mais avant cela, il faudrait sécuriser l'accès à l'Hippocampus.

Ada et Sigmund échangèrent un regard. Et dire qu'ils n'y avaient pas pensé... Pourtant, c'était vital, en effet, afin que Cosworth et sa clique ne puissent mettre la main sur leurs dernières découvertes.

Jules Varole attrapa son téléphone et obtint rapidement Kim, qui était resté dans la place.

– Kim ! Il faut que tu descendes à l'Hippocampus le plus rapidement possible et que tu t'y enfermes.

Kim baragouina quelque chose.

– Quoi ? Ne me dis pas que Cosworth s'y trouve déjà ?

Ada demanda à son père de brancher le haut-parleur.

– Non, haleta Kim, mais il ne va pas tarder... Je l'ai entendu en parler avec le professeur Palabre...

– Un traître, lui aussi, marmonna Varole.

– Il compte apparemment lui demander de prendre les rênes de l'établissement à la place de Florence Nightingale.

Florence, pensa Ada, la directrice administrative de la clinique ! Il fallait la prévenir ! Si elle venait à la clinique, elle risquait de se mettre en

danger... Ada s'en chargea tandis que son père délivrait ses consignes à l'infirmier :

– Enferme-toi dans l'Hippocampus et enclenche la procédure de confinement ! C'est notre seule chance de conserver nos recherches intactes. Une fois la procédure enclenchée, personne ne pourra avoir accès à l'Hippocampus sauf Ada et moi, grâce à l'identification de nos iris. Est-ce bien clair, Kim ? J'entends des crachotements sur la ligne... Kim ? Tu as tout bien saisi ?

Le Prix Nobel de médecine n'obtint aucune réponse. Il ne put qu'espérer que l'infirmier s'était précipité au sous-sol pour déclencher la procédure de confinement.

Ada venait de contacter Florence Nightingale et lui avait expliqué la situation en quelques mots. La directrice administrative hurlait à son tour devant ce coup bas. La jeune fille lui donna rendez-vous au même endroit qu'à l'avocate, dans le petit café situé au centre de Thomery. Ce serait leur quartier général provisoire.

Une voix caverneuse, issue d'un mégaphone, retentit alors depuis l'extérieur :

– Professeur Varole ! Veuillez quitter les lieux immédiatement ! Ce manoir est une propriété privée ! Il ne vous appartient plus !

Jules se précipita à une fenêtre qu'il ouvrit en grand.

– Charles ! Es-tu encore, là, traître ? Où est Mary ? Où l'as-tu emmenée ?

– M. Cosworth a quitté les lieux, reprit la voix mécanique. Vous êtes sur une propriété privée, professeur Varole. Nous vous demandons de partir ou bien la police viendra vous déloger.

C'était fou...

... mais véridique.

S'ils demeuraient retranchés ici, ils perdraient forcément. Et lamentablement.

Le professeur tenta de joindre Kim à nouveau pour s'assurer que l'Hippocampus était bien confiné mais sans succès.

– Moi, je reste ici, annonça Archibald. Ils ne pourront rien contre moi. Je prendrai soin du manoir. J'en serai le gardien.

Ada tenta de le raisonner mais le vieux majordome se montra inflexible. Il n'avait nulle part où aller. Il resterait donc là et leur servirait de relais, le cas échéant. Les Varole et Sigmund ne perdirent pas leur temps à argumenter et partirent donc par la porte principale,

sous les regards inflexibles des hommes de loi – huissiers et avocats – qui constatèrent leur départ avec des scintillements dans les yeux. Et des trémolos dans la voix.

– À la bonne heure, professeur Varole... Vous pouvez utiliser votre véhicule personnel. Nous vous laisserons prendre la route...

En effet, on les laissa monter dans leur voiture et Jules se fraya un chemin parmi les berlines garées tout autour de l'établissement. Le professeur était parvenu à vaincre le tremblement de rage et d'impuissance qui agitait tous ses membres ; il devait s'extraire de cet imbroglio au plus vite.

Au café, ils retrouvèrent maître Siempre qui s'entretenait déjà avec Florence Nightingale, devant une large théière fumante et un panier de croissants chauds.

Ils allaient pouvoir organiser la contre-attaque.

Tout du moins l'espéraient-ils tous...

CHAPITRE 9

JULES VAROLE NE TENAIT PAS en place et, dès qu'un serveur se présentait sur la terrasse ensoleillée, il bondissait pour demander une nouvelle tasse de café, un ristretto qui n'était, certes, pas aussi serré que ceux préparés par Archibald, mais qui lui faisait passer le goût déjà bien amer de cette première défaite.

Maître Siempre, qui devait avoir une cinquantaine d'années, portait ses longs cheveux blancs rassemblés en une queue-de-cheval agrémentée d'un large ruban rouge. Tout le contraire de la directrice de l'hôpital qui, partie de chez elle dans la précipitation, avait laissé ses cheveux blonds en pagaille.

Une contrariété plus ou moins profonde marquait tous les visages réunis autour de la table.

Y compris celui de l'avocate.

– Avant mon départ de Paris, j'ai demandé au cabinet de maître Beddingfeld de me communiquer les pièces du dossier. Et cela ne me porte guère à l'optimisme...

Jules Varole explosa :

– Je n'ai commis aucune malversation, je n'ai pas détourné le moindre centime des caisses de la clinique. Tout cela n'est qu'un grossier montage pour m'éliminer de la direction et me voler ce que j'ai de plus cher !

Maître Siempre n'approuva qu'à moitié :

– Un montage, peut-être, professeur, mais en aucun cas un montage grossier. Tout est documenté très précisément. Écrit noir sur blanc. Et prouvé avec des documents de banque...

– De SA banque ! cria Varole.

– ... d'avocats, de notaires...

– De SES avoués.

– Il va falloir du temps et de la main-d'œuvre pour parvenir à prouver la manipulation. Si, du reste, cela est faisable, car Charles Cosworth a très bien pu vous piéger en actant le fait que vous ne vous occupiez absolument pas, professeur, des affaires comptables de votre clinique et de l'Hippocampus.

– Je m'en veux, dit Florence. Je n'ai rien vu venir. Je m'en veux affreusement...

Jules Varole balaya cette remarque d'un geste de la main.

– Le temps n'est pas aux lamentations, mais au combat ! s'exclama-t-il.

– Quelle serait la solution pour accélérer le mouvement ? demandèrent presque en chœur Ada et Florence Nightingale.

L'avocate ne tarda pas à répondre :

– Que Charles Cosworth avoue ses mensonges, ce qui est peu probable. Ou que nous parvenions à lui faire retirer sa plainte pour une raison x ou y...

– N'y a-t-il pas une carte à jouer à propos de la disparition de Mary, Julia et Hadrien ? demanda Sigmund.

– Nous pourrions porter plainte pour enlèvement mais comment le prouver ? Nous n'avons aucune preuve. Ils semblent partis de leur plein gré et ce dépôt de plainte pourrait, dès lors, se retourner contre nous...

Jules Varole tapa du poing sur la table. Fort heureusement, toutes les tasses étaient vides.

– Nous allons trouver un moyen. J'en suis persuadé. Au moins, nous pouvons compter sur deux éléments positifs : l'Hippocampus est inaccessible et on peut être certains que Charles ne fera aucun mal à Mary et à ses propres enfants. N'oublions pas qu'il entreprend tout cela pour se venger de moi. Ne perdons pas de vue que c'est un combat qui s'engage entre lui et moi et qu'il ne peut y avoir qu'un seul et unique vainqueur...

Sur ces mots, Jules Varole s'absenta quelques instants et Ada demanda à maître Siembre de préciser sa pensée. Ne pouvait-on pas contester la décision du conseil d'administration afin que Jules Varole ne soit pas évincé aussi rapidement ?

– J'ai bien peur que non, dit l'avocate avec une grimace. Cette décision ne pourrait être remise en cause qu'en cas de convocation d'un nouveau conseil. Et votre père n'a plus le pouvoir de le convoquer puisqu'il n'en fait plus partie...

– Et moi ? demanda Ada. Avec ma seule et unique part à titre symbolique ?

Maître Siembre fit défiler à toute vitesse les pages d'un document sur l'écran de sa tablette.

– Pas plus, même si vous y siégez en effet. Il faut obtenir plus d'un tiers des droits de vote pour cela. Il vous faudrait convaincre d'autres membres...

Le téléphone de Jules Varole se mit à vibrer sur la table de fer. Le professeur était sorti de table sans prendre son portable. En lisant sur l'écran le numéro du manoir, Ada décrocha.

– Est-ce vous, Monsieur ? demanda Archibald, de cette voix inimitable où pointait un léger accent anglais.

Ada l'informa que non.

– Le professeur est-il près de vous ? Je voudrais lui demander si c'est lui qui a emprunté mon revolver. Le petit Beretta que je gardais caché dans ma chambre et dont je lui avais avoué, il y a peu, l'existence.

Ada et Sigmund coururent aussitôt en direction de l'intérieur du café, mais Jules Varole ne s'y trouvait pas. Et sa voiture n'était plus garée dans le parking.

Ada serra fort la main de Sigmund lorsqu'elle réalisa que son père avait pris la poudre d'escampette.

– Il n'a pas pris son téléphone pour ne pas risquer d'être repéré ! souffla-t-elle.

Jules Varole était donc parti en direction de Paris. Avec un revolver chargé pour seul et unique bagage.

CHAPITRE 10

JE RUMINE. Et ce n'est pas bon, je le sais bien. La rumination devrait être l'apanage des vaches. Elle n'est que faiblesse chez les humains.

Ne pas ruminer, agir. Tel a toujours été mon credo.

Alors pourquoi suis-je dans cet état ? Pourquoi m'est-il impossible de mettre le passé de côté pour me concentrer sur les difficiles heures à venir ?

Je viens d'entrer dans Paris par la Porte d'Orléans. Bientôt, je serai face à Charles, dans son bureau de la rue de La Boétie. Je parviendrai forcément à entrer. Je possède des arguments à foison pour convaincre ses sbires. Nous allons nous expliquer, enfin. Entre anciens meilleurs amis du monde. En amitié comme en amour, plus la liaison est intense, plus la séparation est violente.

Charles ne me volera pas Mary une seconde fois. Il en est hors de question. Il ne me privera pas non plus de mon Hippocampus, ce rêve professionnel de toute une vie et l'aboutissement de milliers d'heures de recherches, de doutes et d'espoirs confinés dans mon cerveau puis partagés ensuite avec la meilleure des équipes de spécialistes au monde.

Et avec Ada.

Ada qui sera, un jour, la plus extraordinaire neurologue de tous les temps, j'en suis persuadé.

Je n'ai pas emporté mon téléphone portable pour ne pas être suivi à la trace. La confrontation à venir est un duel entre ces deux adolescents devenus, hélas ! adultes : Jules Varole et Charles Cosworth. À la vie, à la mort. Aucun autre protagoniste, aucun autre figurant ne sera accepté.

Je ne peux qu'espérer que Kim ait réussi à fermer l'Hippocampus. Je ne veux pas que des regards ennemis puissent prendre possession de nos découvertes. Leur éthique ne concerne que l'argent et nos prototypes doivent encore être validés par des scientifiques avant d'être confiés à des hommes d'affaires.

Dans la boîte à gants de la voiture, j'ai glissé le Beretta d'Archibald. J'espère convaincre Charles avec les seuls arguments du bon sens. Le persuader de me dire où se trouvent Mary et les enfants, de renoncer à cette prise de contrôle de la clinique, puisque, selon l'avocate, il est encore temps. Mais si je n'y parviens pas, est-ce que la menace d'un revolver, les éclats du soleil sur le corps de l'arme et l'odeur de la poudre seront des arguments suffisants pour convaincre cet homme avec qui je partageais autrefois tant de valeurs ?

Rien n'est certain, je le sais bien. Mais je dois tout tenter, tout risquer, car l'échec n'est pas une option – il ne l'a jamais été tout au long de mon existence.

La circulation est dense autour de l'hôtel des Invalides. Le grand dôme m'aveugle. Il fait chaud, j'ai soif, mais je ne dois pas écouter mon corps.

Charles Cosworth a connu dans sa vie mille réussites, et un seul échec : Mary. Loin de se satisfaire de ses succès, il n'a fait que ruminer cet échec qui lui a fait prendre cette décision insensée, il y a plus de dix ans, sur cette route de montagne. Puis fomenté ce qu'il est en train de nous faire vivre à tous...

Cet homme, pourtant, n'est pas fou. Triste, oui. Il se sent bafoué, sûrement. Je ne l'absous en rien, mais je cherche à le comprendre. Scientifique un jour, scientifique toujours.

Tandis que je passe la Seine sur le pont Alexandre III et qu'il ne me reste que dix minutes à peine avant la confrontation, je me fais cobaye : je tente de me glisser dans la peau de Charles Cosworth, j'en fais un sujet d'expérience pour mieux appréhender ses réactions prochaines. J'ai cette prétention, en effet.

Comment Charles avait-il appris, à l'époque, que Mary m'avait choisi moi, plutôt que lui ? Je ne m'en souviens plus. Peut-être ne l'ai-je jamais su, en vérité ? Je ne me souviens pas le lui avoir dit... Est-ce que Mary le lui a simplement annoncé ? Non, je ne le crois pas. L'a-t-il deviné ? Oui, probablement. Comment aurais-je réagi à sa place ?

Charles a dû considérer cela comme un vol. Et, dès lors, il s'est permis de reprendre par tous les moyens possibles ce qui lui avait été dérobé.

Je passe le rond-point des Champs-Élysées. Je roule dans Paris mais je pourrais tout aussi bien être ailleurs, à Quimper, Aurillac, Bangalore ou Vancouver... Ce sont des rues, des virages, des immeubles. Je me dirige mécaniquement, sans rien observer, guidé par un seul et unique but. J'ai l'impression d'être une de ces petites caméras chercheuses, de ces petits dispositifs microscopiques que l'on infiltre dans le corps des patients et qui

filent vers l'organe malade pour le soigner. Ou l'éradiquer, c'est selon.

Je suis arrivé devant le 42 rue La Boétie, l'immeuble prestigieux du fonds de pension géré par les Cosworth depuis des générations. Des travaux m'empêchent de me garer. Je m'arrête en double file, je dissimule l'arme dans la poche intérieure de ma veste et je descends sans même mettre les feux de détresse. Mes lunettes sont pleines de buée. Au-dessus de la double porte, deux salamandres gravées dans la pierre de l'immeuble s'observent. Les armoiries des Cosworth. Je passe sous leur devise Quaerere et Aquerre (Quérir et Acquérir).

L'hôte d'accueil m'a reconnu ; il me fait un sourire et me demande si monsieur Cosworth est prévenu de mon arrivée. Je bafouille un vague « oui » qui ne va pas le convaincre. Le Beretta me brûle la peau à travers mon vêtement. L'hôte me dit qu'il va tout de même prévenir le président et je file vers l'ascenseur qui n'attend que moi. Je presse le septième et dernier bouton.

Y a-t-il de l'air dans cet ascenseur ? De l'oxygène ? Je n'en suis pas certain.

Lorsque la porte coulisse enfin, Charles Cosworth est devant moi.

Il sourit.

Il m'attend.

CHAPITRE 11

ADA N'HÉSITA PAS une seule seconde. Dès qu'elle eut la confirmation de la fuite inopinée de son père, elle demanda à Florence Nightingale de sauter dans sa voiture et de les conduire à Paris.

La directrice de la clinique fit de gros yeux ronds mais l'avocate approuva cette sage décision.

– Nous pourrons continuer cette discussion dans mon cabinet, dit-elle. Et puis il faudra me signer un mandat afin que...

– Il ne s'agit pas de ça, souffla Ada. Mon père a filé. Je pense qu'il roule vers les locaux parisiens du fonds de Charles Cosworth afin d'avoir une explication avec lui.

Une explication corsée, cette fois. Entre quatre yeux. Sans arguties juridiques.

Sigmund ajouta à ces précisions celle concernant la disparition du Beretta au manoir. Tous les ingrédients étaient réunis pour un dénouement tragique. Il fallait donc agir vite, et avec le plus de discernement possible. En scientifique, Ada avait l'habitude.

Florence, plus bouleversée que jamais, ne se sentait pas assez forte pour conduire.

– On devrait plutôt appeler la police, bafouilla-t-elle. Ou bien le bureau de Cosworth, pour le prévenir...

Elle ne parvenait plus à réfléchir correctement mais Ada ne lui en tint pas rigueur. La gravité de la situation était à même de bouleverser les plus forts caractères. Le plus important était que Sigmund et elle tiennent bon pour éviter qu'un drame ne se produise.

C'est donc maître Siembre qui prit le volant tout au long de l'autoroute A6 en direction de la capitale.

– Mon père ne doit avoir qu'un quart d'heure d'avance sur nous, constata Ada pour se motiver.

– Oui, dit Sigmund, s’il ne dépasse pas les limites autorisées...

Heureusement, les embouteillages à l’approche de Paris le ralentiraient un peu. L’avocate, pourtant respectueuse des lois, n’hésita pas, sur un tronçon quasi désert, à pousser sa vitesse au-delà du raisonnable.

Ada et Sigmund échangèrent à peine quelques mots tout au long du voyage. Chacun resta perdu dans ses pensées. Sigmund tentait de canaliser la haine de son père qui montait en lui – ce père resté absent de sa vie et revenu, un beau jour, pour commettre les pires fautes ! Il devait rester sage, remettre sa rancœur à plus tard ; pour l’instant, seul comptait d’éviter le pire. En voulant blesser son meilleur ami d’antan, devenu son pire ennemi, Charles Cosworth semait le chaos tout autour de lui, blessant sa famille, les proches de Jules Varole, victimes collatérales qui n’avaient pas lieu de l’être... Il fallait l’empêcher de nuire.

Ada, de son côté, gardait toute son énergie pour gérer la rude situation à venir. Elle espérait seulement ne pas arriver trop tard. Jules, son père, serait-il capable de commettre l’irréparable ? De tirer sur Charles ? De le blesser ? De le tuer ? Il devait bien savoir que cela ne ferait que complexifier le problème. Car une fois en prison – ou mort, lui aussi, horreur ! si Charles répliquait – que deviendraient Mary et l’Hippocampus ?

– C’est au 42 rue La Boétie, souffla Sigmund lorsque la voiture de l’avocate s’engagea dans le rond-point des Champs-Élysées.

Arrivés devant le prestigieux immeuble, les deux adolescents sautèrent du véhicule alors qu’il n’était pas même arrêté.

Dans la rue, rien n’annonçait un instant dramatique.

Sauf la voiture de Jules, arrêtée plus loin, en double file, la portière avant gauche encore ouverte, et qui semblait commencer à intéresser deux policiers en maraude.

Ada et Sigmund se précipitèrent dans le hall d’accueil sans même jeter un regard aux deux salamandres.

– Le professeur Varole est-il monté ? demanda Ada, à bout de souffle, à l’hôte d’accueil.

Il lui suffit de discerner une brève inflexion du cou de son interlocuteur vers le bas pour se jeter dans l’ascenseur. Sigmund s’y glissa au dernier moment.

– Pourvu qu’on n’arrive pas trop tard, dit-il.

Ils sortirent au septième étage et l'adolescent fila en tête vers le bureau du président. Il se rappelait l'endroit pour y être venu le jour de l'inauguration.

Ils parcoururent un couloir, puis un autre. Leurs pieds s'enfonçaient dans une épaisse moquette grise. Plusieurs cadres et assistants sortirent de leurs bureaux après avoir aperçu le fils Cosworth et cette jeune fille rousse en train de courir.

La double porte du bureau présidentiel se présenta enfin devant eux.

– Monsieur ! appela une voix dans le dos. Mademoiselle ! Le président ne souhaite pas être dérangé et je crains que...

Mais Ada fit tourner la poignée et entra la première.

Elle trouva son père et Charles Cosworth face à face au milieu de l'immense espace. Ils s'observaient. Le professeur avait braqué son Beretta en direction du financier. Et ce dernier tenait à la main un revolver non identifié qu'il pointait lui aussi vers son ennemi.

Par une large baie vitrée, on apercevait Paris qui s'étendait, indifférent, et la tour Eiffel, dame de fer aussi immobile et raide que ces deux hommes de chair.

– Ada ! cria Jules.

– Sigmund ! cria Charles.

Le professeur de médecine, tout en conservant ses yeux rivés dans ceux de son adversaire, demanda à sa fille de quitter les lieux.

– Pars ! Ce qui se passe ici ne regarde que nous. Pars ! Je serai bientôt là ! Nous refermerons cette parenthèse d'une manière ou d'une autre...

– Non, répondit Ada, d'un ton ferme. Je reste. Ce ne sont plus seulement vos petites affaires adolescentes que vous réglez ici. Vous avez grandi, fondé des familles. Vous ne pouvez pas nous mettre de côté d'un revers de main. Chacune de vos décisions vous oblige vis-à-vis de nous...

Cosworth lâcha un bref ricanement avant de se reprendre :

– Sigmund, sois raisonnable ! Filez d'ici, laissez-nous... Tu dois convaincre Ada de partir !

– Tu n'es plus habilité à me donner des ordres, lui répondit calmement Sigmund. Ton comportement de ce matin t'a totalement discrédité à mes yeux. Si Ada reste, je reste.

La jeune fille prit la parole :

– Déposez les armes, dit-elle. Parlons plutôt...

- Nous nous sommes tout dit avant votre arrivée, dit Charles Cosworth. Et je n'ai pas l'intention de céder.
 - Eh bien moi, je n'ai pas encore tout dit, argua Jules Varole.
- Il prit une grande bouffée d'air avant de se lancer.

CHAPITRE 12

– JE CROIS QU'IL TE FAUT ACCEPTER tes défaites, Charles. Elles ne datent pas d'hier, elles n'ont en rien gâché ta vie... Tu es un des financiers les plus adulés de la planète, tu sèmes les orages et les éclaircies sur les Bourses du monde entier... Tu avais une formidable épouse, de beaux et intelligents enfants... Mais ton ressentiment t'a entraîné sur une mauvaise pente... Ta jalousie va te faire tout perdre... Tout... Tes amours, tes amitiés, tes affaires...

Charles Cosworth réprima un tremblement de sa main.

– Es-tu certain, Jules, que tes paroles puissent me reconforter ? Me convaincre de tout arrêter ?

Sigmund fit un pas, puis un autre. Ada fit un geste pour le retenir, afin qu'il ne tente aucune manœuvre susceptible de troubler les belligérants. L'adolescent savait que Jules Varole avait emprunté le revolver à Archibald. Mais son père... Où avait-il trouvé le sien ? Gardait-il toujours une arme dans l'un des nombreux tiroirs de son prestigieux bureau ?

– Je te parle en toute sincérité, Charles, reprit Jules... En frère, si ce terme fait encore partie de ton vocabulaire...

– Depuis un certain soir dans un lieu connu de nous seuls, non loin d'ici à l'échelle du monde, qui signa la fin de mon adolescence et mon entrée dans cet impitoyable monde des adultes, le mot « frère » ne signifie plus rien pour moi. En face de lui, dans mon dictionnaire personnel, y figure un autre mot : trahison.

Le professeur ne répondit pas.

– Mais dis-moi, Jules, je serais heureux d'entendre de ta voix la nature de ces défaites que tu me demandes avec tant d'insistance d'accepter...

– Tu les connais bien.

- Je veux que tu m'en informes.
- Ce n'est pas nécessaire.
- Laisse-moi en juger, veux-tu, petit père la morale...

Varole hésita, prit à nouveau une grande bouffée d'air, et se lança :

- Mary.
- Je m'en doutais bien, ricana le financier. Mais Mary, je l'ai eue à moi, et plus longtemps que toi... Et je vais la conquérir à nouveau... Je lui expliquerai tout sur toi, qui tu es vraiment...

Ada restait immobile, tétanisée par ce dialogue d'une tension inouïe.

- Tu n'as pas eu Mary, tu as vécu avec une autre femme qui avait le corps de Mary, mais tu as entretenu son amnésie dans le mensonge...

Cosworth contracta si fort sa mâchoire que ses os se trouvèrent à deux doigts de percer sa peau.

- Et puis il y a cette seconde défaite, celle que tu as cru pouvoir oublier en devenant mon partenaire... En ouvrant ton fonds d'investissement au domaine médical... Tu n'es jamais devenu neurologue, Charles. Pas même médecin. Tu n'as obtenu aucun prix prestigieux en la matière... Mais tu en as obtenu d'autres, ailleurs. Et tes victoires dans ton domaine en rendent possibles tellement d'autres dans mon domaine. Cela ne fait pas de toi un raté...

Ce ne sont pas les bons arguments, pensèrent Ada et Sigmund, *ce n'est pas la bonne manière de faire revenir Charles Cosworth à de meilleurs sentiments. Jules ne fait en réalité qu'attiser sa haine !* Un neurologue – même le plus calé au monde – peut ne pas faire preuve d'une grande psychologie. Ils en avaient l'illustration en ce moment même...

- Pour qui te prends-tu ? balbutia le financier dont le pouce titillait à présent le chien de son revolver. Tu te permets de me faire la leçon, chez moi ?

- Tu as fait la même chose ce matin dans ma clinique.

– Dans notre clinique, Jules ! NOTRE clinique. Ce qui est à toi est à moi depuis toujours. La réciproque sera toujours fausse !

Le Prix Nobel ne cilla pas.

- Et toi ? cria Cosworth. En as-tu connu, des défaites ?

– Oui, j'ai très peu connu mes parents, je n'ai pas eu la joie de partager mes succès avec eux...

- Je te parle défaite, tu me réponds succès !
- J'ai aussi perdu ma femme pendant dix très longues années.
- Tu avais ta fille ! Ta petite fille chérie !

Le financier darda un regard étrange vers Ada, où ne perçait plus aucune haine, mais comme une lueur d'envie, de jalousie.

– Et puis, continua-t-il, tu as fini par la retrouver, ta Mary. Tu es donc bien le gentil, celui qui gagne toujours à la fin. Sauf peut-être cette fois, note-le bien. C'est une sorte de coup de grâce que j'ai voulu te porter ce matin, Jules, un coup de grâce que j'ai longtemps ruminé. Mais si cela ne suffit pas, alors...

– Nous fonçons droit dans le mur, Charles. Tu sais bien que sans moi, la clinique et l'Hippocampus ne vaudront plus rien. Tu sais bien que Mary n'acceptera pas, cette fois, de vivre à tes côtés ! D'ailleurs, où tes sbires l'ont-ils conduite ?

Charles parvint à composer un sourire sur son visage.

– Ils sont en route pour un lieu sûr, ne te fais pas de souci. Un endroit que seuls toi, elle et moi connaissons. Un endroit retiré du monde... Mes sbires, comme tu dis si bien, avec toute cette haine latente qui te caractérise, ont instruction d'emmener Mary, Julia et Hadrien là-bas, de les y enfermer le temps que je vienne les rejoindre et de s'évanouir aussitôt dans la nature... Alors tu n'as pas intérêt à me tuer, comme je n'ai pas intérêt à te tuer, car ce sont Mary et mes enfants, alors, qu'on assassinerait.

Jules Varole ne put réprimer un soupir.

– Toi et tes tirades grandiloquentes... N'est-ce pas, justement, ce que Mary te reprochait lorsque nous montions sur les planches avec elle ?

– POUR elle, veux-tu dire... Que nous montions sur les planches POUR elle. Tu viens de mettre là en exergue une de nos principales différences, Jules... Ce qui me fait dire que Mary n'a pas fait le bon choix ce sombre jour d'été... Moi, j'aurais vécu pour elle alors que c'est elle qui a vécu pour toi...

– Tu ne seras pas parvenu au-delà de la quatre-vingt-sixième, Charles, dit Jules.

Ada jugea qu'il était temps d'intervenir :

– Papa, Charles... Vos bras fatiguent, posez vos armes ! Continuez à parler sans vous menacer du pire des châtements... Je vous en prie.

Mais Charles, au contraire, avait encore raidi sa posture.

– Tu ne comprendras jamais mes blessures, même si tu les as autopsiées. Tu resteras un médecin toute ta vie, Jules. Tu as porté le bon diagnostic à propos de ma vocation et de mon amour raté, mais tu n'es pas en mesure de ressentir mes douleurs... Aussi seras-tu peut-être

mieux en mesure d'éprouver celle-ci...

Ada et Sigmund comprirent, poussèrent ensemble un cri fort et clair.

Et, devant eux, la scène se déroula comme au ralenti.

Ce fut comme si le même doigt avait pressé les deux détentes.

Les deux coups de feu partirent au même instant, dans la même seconde.

Fraternels en diable.

CHAPITRE 13

LA BALLE DE 7,65 MM tirée par Jules Varole atteignit Charles Cosworth au ventre, le projetant en arrière avec force. Celle du financier toucha le scientifique à l'épaule et le déstabilisa tout autant.

Les deux hommes titubèrent vers l'arrière avant de s'effondrer.

Leurs enfants ne s'entendirent pas crier ; ils ne perçurent rien des râles de souffrance de leurs aînés. Les deux détonations, parfaitement simultanées, avaient abîmé leurs tympons pour un temps.

Leur odorat, cependant, resta intact et ne les trompa pas. Après l'odeur âcre de la poudre vint celle, alcaline, du sang. Ada se précipita vers son père, et Sigmund vers le sien.

– Papa, glissa la jeune fille dans l'oreille de Jules. Papa, mais qu'est-ce que tu as fait...

L'épaule droite de Jules Varole avait été réduite en charpie. La veine céphalique était touchée, l'hémorragie était déjà impressionnante. Charles Cosworth, lui, avait sa chemise blanche tachée de sang sur le devant. Et le tissu avait beau boire, bientôt, il serait repu.

Ada n'avait jamais pris la place d'un médecin urgentiste à la clinique mais elle savait, pour en avoir suivi durant leurs longues journées de veille et d'action, que l'état des deux hommes nécessitait des soins d'urgence. Elle devait mettre de côté ses sentiments, l'angoisse et la tristesse qui la tenaillaient pour agir avec promptitude et discernement.

Le bruit des balles avait alerté l'assistante personnelle de Charles qui, une fois la porte ouverte, l'avait refermée aussitôt en hurlant. On ne pourrait pas compter sur son aide.

Ada allongea son père sur le sol, surélevant légèrement son dos à l'aide de coussins. Il était compliqué, voire impossible, de garrotter l'épaule. Elle se précipita vers le bureau de Charles et composa le 15.

– Tiens bon ! lança-t-elle à Sigmund.

Et à son père.

Une fois la liaison obtenue avec le centre de secours, elle expliqua le plus posément possible la situation au médecin en ligne qui décida d'envoyer en urgence absolue deux véhicules médicalisés en direction de la rue La Boétie.

– Vous pouvez d'ores et déjà prévenir l'hôpital qu'il faudra les admettre en chirurgie, précisa la jeune fille.

– OK, dit la voix. Vous êtes de la maison ? Alors, en attendant, essayez de ralentir les hémorragies...

C'était plus facile à dire qu'à faire. Ada alla près de Sigmund et passa une main apaisante sur son front couvert de sueur.

– Ça va aller, dit-elle, les secours sont en route.

À la différence de Jules Varole, Charles Cosworth semblait toujours conscient et balbutiait des propos incohérents, le visage tordu par la douleur. Ada retourna près de son père et se pencha vers lui.

– Tiens bon, Papa, tiens bon... Reste avec moi, s'il te plaît, mon papa, reste avec moi...

Alors quoi ? Ada n'avait pas retrouvé sa mère de haute lutte pour perdre son père quelques semaines plus tard, si ?

La porte du bureau présidentiel s'ouvrait pour se refermer aussitôt. On entendait des cris, des pleurs. Les employés étaient en train de prendre la mesure du drame qui se jouait. Puis des sirènes montèrent depuis la rue. Les véhicules du Samu venaient d'arriver. Ce fut le branle-bas de combat dans l'immeuble. On guida les urgentistes jusqu'au bureau de Charles Cosworth et quand Ada vit débarquer deux hommes et trois femmes habillés tout en blanc, chargés de dispositifs médicaux et dont les regards assurés soulignaient l'expérience, elle se laissa aller en arrière et éprouva le début d'un malaise vagal dont elle se sortit rapidement.

– On va les transporter à l'hôpital Georges-Pompidou, expliqua la médecin urgentiste. On fait préparer deux salles d'opération.

Ada avait rejoint Sigmund et les deux adolescents se tenaient par la main.

– C'est vous, la fille du professeur Varole ? demanda la médecin à Ada.

– Oui.

– Il a perdu beaucoup de sang. Son état est inquiétant. Sa tension très faible. Il va falloir qu'il lutte. Il faut venir avec nous, dans le

véhicule, pour le retenir à la vie.

– Et mon père ? demanda Sigmund.

– La balle a déchiré l'estomac, ce qui n'est pas un problème en soi, mais l'artère splénique semble sectionnée. Il faut extraire le projectile au plus vite. Toutefois, votre père respire bien, sa tension est stable...

Ada serra fort la main de Sigmund et le tira dans un coin du bureau. Les médecins s'affairaient autour des blessés pour les installer sur des civières, surmontées d'un lot de perfusions diverses.

– La tension de Varole est au plus bas ! dit une voix.

– J'ai peur, avoua Ada.

– S'ils nous quittent, Mary sera livrée à elle-même avec les enfants, dit Sigmund.

– J'ai peur qu'ils ne s'en sortent pas. S'ils passent de l'autre côté, est-ce qu'ils trouveront la force de revenir ?

– Ce sont des guerriers, dit Sigmund. Même mon père... Un combattant d'un genre particulier, fier de ses coups bas, mais un combattant tout de même...

Ada sentait que son cœur n'avait jamais battu aussi vite.

– J'ai une idée, souffla-t-elle. Complètement dingue... Mais ce sont souvent les idées les plus dingues qu'il faut écouter et tenter, non ?

Sigmund avala difficilement sa salive.

– Je t'écoute, dit-il.

CHAPITRE 14

– IL FAUT LES TRANSFÉRER à l'Hippocampus, Sigmund. Il faut qu'on les opère là-bas.

– Mais pourquoi ? bredouilla le jeune homme. On n'a pas le temps de retourner à Fontainebleau...

– Tu m'avais bien dit que ton père avait fait construire un hélicoptère sur le toit ? Juste au-dessus de nos têtes ?

– Tu veux retourner à l'Hippocampus en hélicoptère ? Mais on ne sait même pas s'il en stationne un là-haut. Et si un pilote est disponible. On ignore même si l'on pourra installer deux brancards médicalisés dans le cockpit...

– Tu as raison, dit Ada, follement déterminée. Si on ne demande pas, on ne saura jamais...

Elle courut vers la sortie, en évitant de regarder les deux blessés, et héla l'assistante de Cosworth qui était assise sur son siège, immobile, en état de choc.

– Est-ce qu'un hélicoptère stationne actuellement sur le toit ?

La jeune femme hocha la tête.

– Est-ce qu'un pilote serait disponible immédiatement ?

– Oui, il y a toujours Gérald, au cas où le président aurait à se rendre à un rendez-vous rapidement, mais là...

– Demandez à Gérald de démarrer sa machine ! la coupa Ada. Vite !

L'assistante composa un numéro à toute vitesse. Elle bafouilla quelques mots puis Ada lui arracha le combiné pour poser quelques questions à son tour. Elle parlait vite, très vite, les mots jaillissaient.

Lorsqu'elle retourna vers Sigmund, ses longs cheveux roux volaient derrière elle telles des flammes !

– Le pouls de Cosworth ralentit aussi !

– Absence de mouvement ventilatoire sur dix secondes pour Varole.

Le corps du financier fut pris de convulsions. Sigmund détourna le regard, paniqué.

– Plus de pouls fémoral pour Varole. Mydriase bilatérale en cours. On les perd ! On les perd !

– Est-ce qu'on tente un massage cardiaque sur Varole ?

– Le défibrillateur est là...

Ada et Sigmund assistaient à la scène dans la pire des positions possibles : celle du spectateur impuissant.

La médecin-chef se montra formelle :

– Non, pas de massage cardiaque... On risque d'aggraver la rupture de la céphalique. On oxygène à fond. On se prépare à intuber dans le camion. Appelez la réa de Pompidou. Qu'ils préparent deux places. Prévenez les chirurgiens.

Dans la rue La Boétie, des sirènes hurlaient toujours.

– J'injecte l'amiodarone en bolus, cent cinquante milligrammes, dit un médecin.

– Deux ampoules ! ordonna la cheffe. Mets trois cents direct. On les descend par les ascenseurs pour éviter les chocs, on prend le risque, go, go, go !

La responsable se tourna vers les deux adolescents.

– Il faut nous accompagner, chaque seconde compte à présent... Nous allons faire tout notre possible pour sauver vos parents.

Ada retint la médecin par la manche de sa blouse. Le contact avec ce tissu rêche et blanc la rassura.

– Non. Ne les conduisez pas à l'hôpital Pompidou. Un hélicoptère nous attend sur le toit de l'immeuble. Nous allons rapatrier Jules Varole et Charles Cosworth dans la clinique de Thomery. Je préviendrai en route les professeurs Delgado et Axiome, ce sont deux des chirurgiens les plus réputés en traumatologie. Ils opéreront simultanément nos deux pères. Nous avons également une excellente équipe de réanimation.

– Je ne mets pas en doute l'excellence de la clinique de votre père, dit la médecin. Mais vous prenez un gros risque. Les deux patients sont au bord de la mort clinique.

Ada continua :

– Le trajet dans les airs ne durera pas plus de vingt-cinq minutes, c'est peut-être plus court que ce qu'il faudra aux véhicules de secours pour rejoindre le sud du XV^e arrondissement, même avec les gyrophares et les sirènes... Et puis, il y aura moins de heurts, moins de cahots dans

l'air...

– Vous avez un pilote ? Vous vous êtes assurée que l'habitacle peut contenir deux brancards et une équipe médicale ?

Pour toute réponse, Ada dit :

– Nous sommes attendus sur le toit. Les rotors tournent déjà.

– Je ne peux prendre la responsabilité de ce voyage, prévint l'urgentiste.

– Moi, je la prends, rétorqua Ada.

– Nous la prenons, ajouta Sigmund.

La médecin hésita encore une seconde – une seule seconde, la dernière disponible dans son logiciel de décision.

Et puis, elle céda.

– On ne descend plus ! cria-t-elle à l'intention de ses équipes. On évacue les deux blessés par les airs. On monte ! Prenez l'escalier ! Vite !

Les deux adolescents laissèrent passer le flot médicalisé. Puisqu'ils venaient de reconquérir un rôle de décideur, une part de leur angoisse primitive s'était évanouie. Et, tandis qu'ils gravissaient trois par trois les marches menant au toit de l'immeuble, Sigmund se tourna vers Ada :

– Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu souhaites les transférer dans l'Hippocampus...

– Tu ne devines pas ?

– Je crois que le moment est mal choisi pour jouer aux devinettes, Ada.

La jeune fille hocha la tête et en convint.

– Un dispositif médical classique ne pourra pas les ramener à la vie, souffla-t-elle. Tu as entendu l'urgentiste : ils ne vont pas tarder à basculer dans un état de mort clinique.

– Ce qui veut dire ?

– Que seuls leurs cerveaux continueront à fonctionner... Le reste va s'éteindre petit à petit...

– Ça me fait penser au tableau que tu m'as dressé de ton patient d'hier...

– Tu comprends, à présent ?

– Tu veux tester ton nouveau casque sur eux ? Tu veux que nos pères servent de cobayes ?

Ada secoua la tête.

– Je veux qu'ils reviennent à la vie. Et, depuis le début de nos expériences avec Papa, depuis l'épisode des Carrela hier après-midi, je

suis convaincue que l'esprit a son rôle à jouer dans les processus de réanimation. Nous allons nous introduire dans le cerveau de nos pères, Sigmund, pour nous assurer qu'ils ne nous quitteront pas. Qu'ils reviendront à la vie, parmi nous. Pendant que les équipes de réanimation feront leur travail et que les chirurgiens réduiront les blessures, nous nous infiltrerons dans leur esprit.

– Et si nous échouons ?

– Ce n'est pas une option, trancha Ada. Est-ce que tu es avec moi ? Est-ce que tu me suis ?

Ils débouchèrent enfin sur le toit de l'immeuble baigné de soleil. Les pales de l'hélicoptère tournaient déjà. Ils virent le pilote, à son poste, étudier des cartes pour préparer sa route. Ada lui avait déjà, par téléphone, indiqué leur destination. Derrière lui, l'équipe médicale s'affairait pour équiper le véhicule volant.

– Tu me poses la question un peu tard, non ? répondit Sigmund. Mais oui, je te suis...

– En plus, cria Ada pour couvrir les bruits des rotors, nous pourrions aussi découvrir où ton père a conduit Mary et les enfants. Tu as bien entendu lorsqu'il a dit qu'ils étaient les seuls à connaître cet endroit ? S'ils ne reviennent pas à la vie, alors Mary, notre sœur et notre frère pourraient être condamnés eux aussi...

L'urgentiste se dirigea vers eux en serrant sa blouse, qui menaçait de s'envoler, contre elle.

– Tout est prêt, hurla-t-elle. Mais il faudra vous serrer sur le même siège. On n'a pas le choix.

Ada approuva, mais son esprit était déjà ailleurs. Utiliser ce nouveau dispositif révolutionnaire sur Jules et Charles leur permettrait-il de comprendre enfin l'origine de l'amour-haine que se vouaient les deux hommes ? Ada et Sigmund, grâce à ces incursions simultanées dans les esprits de leurs pères, se rencontreraient-ils ? Les deux hommes sortiraient-ils changés par ce voyage vers la mort ? Il y avait fort à parier.

– Bonne chance, lança l'urgentiste. Et tenez-moi au courant !

Les deux adolescents le lui promirent et sautèrent à bord de l'appareil. Il n'y avait plus un seul centimètre carré de libre. Les deux brancards occupaient quasiment tout l'espace, bardés de moniteurs et de perfusions diverses. Seuls les visages entubés des deux hommes étaient encore visibles ; leur corps était entouré d'une couverture de survie en

polyéthylène doré qui conserverait leur température corporelle à trente-sept degrés pendant le court voyage. Ada se força à détourner son regard. Elle faisait confiance aux deux médecins désignés pour rester à bord.

– On décolle ! prévint le pilote dès que Sigmund eut fait coulisser la porte. Pensez à mettre vos casques, sinon on ne s'entendra pas !

– Mais, au fait, demanda soudain Sigmund, tu crois qu'on va nous laisser entrer comme ça dans la clinique ?

– Situation d'urgence ! lui répondit Ada. Ils ne pourront pas refuser deux hommes dans cet état critique. Et puis tu es l'héritier de ton père, non ? Et moi seule peux déverrouiller l'Hippocampus puisque Kim a enclenché la procédure de confinement. On a vingt minutes pour affiner notre stratégie...

L'hélicoptère s'éleva alors d'une vingtaine de mètres avant de piquer délicatement en direction du sud, vers la tour Eiffel. Ada observa un silence pendant lequel Sigmund vit qu'elle se mordait les lèvres.

– On se lance dans un truc complètement fou, Sigmund, mais j'ai la certitude d'agir au mieux pour eux deux...

L'adolescent ne put qu'approuver.

Une course contre le temps, et contre la mort, venait de débiter.

CHAPITRE 15

À BORD DE L'HÉLICOPTÈRE, Ada demanda au pilote à être mise en liaison avec la clinique de Thomery. Elle annonça leur arrivée au professeur Palabre, qui assurait la direction provisoire, et demanda à s'entretenir en personne avec les traumatologues Delgado et Axiome. Les urgentistes présents dans l'hélicoptère prirent le relais pour décrire avec précision l'état de santé des deux blessés. Sur place, l'équipe de réanimation stationnait aux abords de l'héliport de la clinique, situé entre le manoir gothique et l'établissement.

Ada appela également Florence Nightingale, qui, en apprenant la nouvelle, poussa un fort et long cri, et lui donna rendez-vous devant la clinique. Enfin, elle n'oublia pas de joindre maître Siempre pour l'informer des événements en cours. Ceux-ci ne changeraient vraisemblablement rien aux suites juridiques de l'affaire ; il s'agissait ici de sauver des vies, et non la direction de l'établissement hospitalier ou la composition de son conseil d'administration.

Et pourtant...

Ada était convaincue que si l'invention de son père leur permettait de sauver les deux blessés, elle leur fournirait également un moyen de stabiliser l'avenir de la clinique et de l'Hippocampus. Sigmund et elle s'apprêtaient à partager les expériences de mort imminente de leurs pères ; ils allaient assister au défilement de leur vie en accéléré et pourraient y puiser des renseignements déterminants.

Elle garda ses réflexions pour elle, mais avec ce voyage qu'elle s'apprêtait à entreprendre au centre du cerveau, voyage inédit dans l'histoire de la médecine, elle se fixait trois objectifs : conférer la force nécessaire aux deux hommes pour qu'ils ne se laissent pas happer par le tunnel blanc et qu'ils reviennent parmi les vivants, trouver l'endroit où Cosworth avait emmené Mary, et, enfin, chercher un moyen de rendre

caduque la prise de contrôle du financier sur l'Hippocampus.

L'hélicoptère survolait à présent, à sa vitesse de croisière, des petites villes grises et des grands champs jaunes et verts de la banlieue lointaine. Puis les passagers aperçurent au loin l'immense tache verte de la forêt de Fontainebleau. Leur destination.

Ada concentrait son regard sur l'horizon afin d'éviter de consulter les moniteurs et de ne pas rencontrer les regards des deux urgentistes. Comment ceux-ci considéraient-ils les deux adolescents ? Étaient-ils impressionnés par leur calme apparent ? N'importe qui, à la place d'Ada et de Sigmund, aurait été bouleversé... Mais Ada était animée par un but. Elle avait confiance en son père, confiance en elle et en la détermination de Sigmund.

Elle lui prit la main pour lui communiquer son énergie. Ce n'était pas le moment de s'effondrer. Elle devait lui faire montre de sa force de caractère ; de sa résilience, aussi. Viendrait un moment où elle pourrait laisser libre cours à ses émotions, mais pas maintenant.

Ada préparait mentalement l'incroyable voyage à venir. Elle flottait dans les airs à cet instant ; bientôt, elle se retrouverait dans les limbes cérébraux. Une phrase de son père – la dernière qu'il avait prononcée, en vérité – résonnait dans son esprit : *Tu ne seras pas parvenu au-delà de la quatre-vingt-sixième, Charles.*

Son instinct lui soufflait qu'elle pourrait être déterminante, comme la clé d'une énigme à résoudre ou un cap à tenir dans ce voyage qu'elle s'appêtait à entreprendre.

Qu'avait voulu signifier son père par cette phrase ? De la quatre-vingt-sixième quoi s'agissait-il ? De la Quatre-Vingt-Sixième Rue à New York ? Mais existait-elle vraiment ?

Ada était persuadée que c'était cette phrase qui avait décidé Charles Cosworth à tirer, provoquant la réplique immédiate de Jules.

– Nous descendons ! annonça le pilote.

Les deux médecins s'affairèrent aussitôt afin de sécuriser les malades. Ada leur demanda comment étaient les variables de ces derniers.

– Ils sont dans un état d'urgence absolue. Votre père a encore perdu beaucoup de sang. J'espère que les équipes sont en place.

Ada lui assura que oui, sans en être tout à fait certaine. Elle ne pouvait que l'espérer.

Mais lorsque l'appareil se posa sur le tarmac frappé d'un H majuscule entouré d'un rond blanc, elle constata qu'une foule s'était

rassemblée, prête à agir. Florence Nightingale tomba littéralement dans les bras de l'adolescente lorsque celle-ci posa le pied à terre. Ada la rassura d'un mot en s'écartant d'elle ; chaque seconde comptait.

Ada repéra le médecin-chef de la réanimation ainsi que les deux chirurgiens. Ils discutaient avec les urgentistes tout en courant vers l'intérieur de la clinique. Les brancards, manipulés par les infirmiers avec force et soin, les suivirent de près.

Ada se joignit au petit groupe.

– Vous allez effectuer la réanimation et opérer au sous-sol, dit-elle. Dans l'Hippocampus.

– Mais pourquoi ? demanda Axiome. Nous avons tout préparé à l'étage.

Ada lui expliqua les choses en quelques mots, sans entrer dans les détails.

– Nous aurons plus de chances de les sauver dans l'Hippocampus, en les coiffant des casques inventés par Papa...

Le réanimateur et les chirurgiens se turent. Ada avait peut-être raison, mais devaient-ils accepter la décision de cette gamine ? Quels étaient ces casques dont elle parlait ? À quoi servaient-ils ? Évidemment, tous étaient des disciples du neurochirurgien, auquel ils vouaient presque un culte. Mais là, il s'agissait de le sauver.

– Ils sont tous deux en état de mort clinique ! tonna un médecin.

Cela ne changea rien à la détermination des adolescents. Dans le doute face à cette confiance absolue, les praticiens acceptèrent de descendre au sous-sol. Ada déverrouilla la lourde porte blindée de l'Hippocampus en scannant son iris sur un petit boîtier situé à sa droite.

Kim les attendait derrière, avec les équipes réunies.

– Mais que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Sigmund le prit par le bras pour lui expliquer la situation. Ada et les médecins continuèrent leur course folle, suivis par les infirmiers qui poussaient les brancards.

Dès lors, tout le personnel médical agit à grande vitesse mais sans la moindre précipitation, grâce à des gestes sûrs. On installa Jules Varole dans la salle d'opération numéro un et Charles Cosworth dans la numéro deux. Les équipes de réanimation mirent en place leurs appareillages tandis que les chirurgiens se préparaient.

Pendant ce temps-là, les équipes de l'Hippocampus, menées de main de maître par la fidèle Alice, installèrent un prototype de casque sur la

tête du Prix Nobel, un autre sur celle du financier.

Deux autres perçeraient bientôt, au tout début de l'expérience, les boîtes crâniennes d'Ada et de Sigmund.

La jeune fille se rendit auprès du chef de la réanimation et lui demanda un point d'étape. Car le temps allait forcément jouer contre eux et Ada voulait entrer dans l'esprit des deux hommes en état de mort clinique, ce qui voulait dire qu'il faudrait repousser au maximum la phase de réanimation.

– Je viens de faire un bref calcul, dit le médecin. Les chirurgiens vont pouvoir bientôt commencer. Mais si, de notre côté, nous n'accélérons pas les étapes de la réanimation pour faire sortir les patients de leur état de mort clinique, nous les perdrons à coup sûr...

– Mais vous n'êtes pas certain de les sauver, dit Ada.

– Cela dépendra de leur résistance. Et du déroulement des opérations. Un médecin n'est pas un dieu, mademoiselle Varole. Nous faisons juste de notre mieux, en scientifiques, en simples mortels.

– Mais concrètement, reprit Ada, nous disposons de combien de temps ?

– Moins de deux minutes à partir de maintenant, dit le réanimateur. Si nous n'entreprenons rien d'ici là, je ne réponds plus de rien.

Le réanimateur jeta un dernier coup d'œil sur ses fiches, puis sur le moniteur.

– Et si nous partons du principe, dit Alice qui s'était jointe à la conversation, qu'il nous faut une minute trente au minimum pour vous installer les casques, à Sigmund et à toi, et lancer le processus, il vous restera...

– Dix-sept secondes, murmura Ada, qui avait choisi ce nombre par instinct. Dix-sept secondes pour comprendre...

CHAPITRE 16

UNE MINUTE TRENTE pour s'équiper.

Puis dix-sept secondes pour agir et se plonger dans l'expérience de mort imminente de leurs pères respectifs.

Sigmund eut un mouvement de recul lorsque Alice se dirigea vers lui.

– Je n'y arriverai jamais ! s'exclama l'adolescent. Toi, Ada, tu as conçu le dispositif, tu sauras l'utiliser. Moi je n'en connais même pas le principe, alors comment veux-tu que j'arrive à le faire fonctionner...

– Nous n'avons pas le temps de t'expliquer le processus en détail, dit Alice. Il faut t'installer dans ce fauteuil, Sigmund. Comme Ada. Fais-nous confiance...

Elle désignait une sorte de fauteuil de dentiste au rembourrage épais, en position semi-allongée. Ada avait déjà pris place sur le sien ; on équipait son crâne d'un casque bardé de centaines de petites électrodes. Sur l'avant, des lunettes intégrales lui protégeraient les yeux.

– N'aie pas peur, tout ira bien, le rassura Ada. Le système est très intuitif. Tu te déplaceras dans le cerveau de ton père comme si tu bougeais vraiment dans la vraie vie. Ton corps restera harnaché sur le fauteuil mais tu auras l'impression de vivre réellement ce moment. Un peu comme dans un rêve, si tu préfères.

Un rêve, oui... Mais pas un cauchemar, espérait-il.

– *Soixante secondes*, crachota le haut-parleur.

– Et tu m'as bien dit qu'on allait nous percer la boîte crânienne ?

– Allonge-toi, Sigmund ! ordonna Alice. S'il te plaît, obéis !

Le fils Cosworth obtempéra enfin.

– Tu ne ressentiras aucune douleur, je te le promets, dit Ada. On va nous injecter un anesthésiant. Tu n'as rien à craindre.

– *Quarante-cinq secondes*, fit la voix.

Cela ne rassura Sigmund qu'à moitié.

– Mais on ne pourra pas tout faire en dix-sept secondes ! cria-t-il.

– On va essayer, dit Ada. Il le faut. Garde à l'esprit que le temps qui s'écoule dans l'Hippocampus n'est pas le même que celui du cerveau qui fonctionne à une vitesse ahurissante... On pourrait avoir la sensation de passer des heures, ou même des jours, dans l'esprit de nos pères, alors qu'il ne se sera même pas passé une seconde ici...

Sigmund balaya l'explication d'un revers de main. Il tremblait.

– Mais tu n'en sais rien, en réalité !

– Non, je n'en sais rien, reconnut Ada. Mais j'y crois fort. La première version est au point, nous l'avons vérifiée avec les Carrela... Et je pense que celle-ci fonctionnera aussi. On est en train de nous installer des capteurs pour suivre notre rythme cardiaque, l'activité électrique de notre cerveau. Alice veillera sur nous. Au moindre pépin, elle stoppera l'expérience.

– *Trente secondes...*

– Il faut pratiquer l'injection, souffla Alice.

Ada eut un dernier regard pour Sigmund et pensa fort à son père Jules, sur la table d'opération, la tête revêtue de son invention.

– À tout à l'heure, dit Ada.

– Je crois en toi, dit Sigmund, qui s'était progressivement détendu.

L'adolescente ferma alors les yeux. Les lunettes descendirent pour les lui couvrir. Elle sentit, sur le haut de sa colonne vertébrale, un simple picotement, comme si un moustique venait de la piquer, alors qu'un puissant anesthésiant venait de lui être injecté.

L'aiguille perça aussitôt sa boîte crânienne pour s'enfoncer très délicatement dans le lobe temporal, là où seraient échangées les données entre le cerveau d'Ada et celui de son père. Elle ne sentit rien d'autre qu'un léger chatouillement, avant d'éprouver une sensation de flottement.

Elle aurait aimé serrer la main de Sigmund à cet instant. Elle espérait fort le retrouver bientôt. Dans les limbes de son esprit, tout d'abord. Puis dans la réalité, ensuite.

Ada se sentit soudain formidablement bien, en paix. Comme libérée de son corps. En vérité, elle ne s'était jamais sentie aussi bien de toute sa vie.

Elle devait pourtant garder à l'esprit ces dix-sept secondes. Une de plus et Jules et Charles risquaient de mourir, cette fois sans espoir de

retour.

Dix-sept secondes pour partager l'expérience de mort imminente de leurs pères respectifs, se laisser happer par ce tourbillon de vie et découvrir leurs secrets, leurs trahisons, leurs forces et leurs bassesses... Une expérience durant laquelle les deux amis ne pourraient se contenter d'être de simples spectateurs, mais devraient devenir acteurs. Avec, à la clé, la vie d'un père, la liberté d'une mère et la sauvegarde de l'Hippocampus.

Et commença alors pour Ada et Sigmund le plus incroyable des voyages.

CHAPITRE 17

ADA / SEIZE SECONDES RESTANTES

Ada posa ses pieds sur un sol noir et dur. En réalité, elle ne discernait rien de ce sol, mais elle le voyait noir et le sentait dur. Où se trouvait-elle ? Comment était-elle arrivée là ?

L'adolescente gardait toute sa conscience : elle savait qu'elle était en train de vivre une expérience scientifique, que son corps était allongé sur un fauteuil, dans les tréfonds de l'Hippocampus. En ces lieux inconnus, elle ne pilotait donc que son esprit. Ce qu'elle était en train de vivre s'apparentait à un rêve – un rêve dont elle avait les commandes et qui paraissait extraordinairement réel.

D'ailleurs, Ada se pinça le bras.

Ouch !

Elle ressentit une douleur. Elle venait d'obtenir une réponse à l'une des interrogations primordiales qui avaient motivé la conception des casques : le corps s'adresserait à l'esprit à la manière de ce qui se passe dans un rêve ou un cauchemar, lorsqu'on a l'impression de vivre les moments, d'éprouver des mouvements, des sensations, des sentiments alors qu'on est en train de dormir, allongés sur un matelas, notre cerveau se jouant ainsi de nous.

L'endroit où elle se trouvait n'était que ténèbres. On n'y discernait rien d'autre que du noir, aucune autre nuance, aucune limite. Même ce sol dur qui la soutenait ne paraissait là que dans son esprit afin de la stabiliser.

– Papa ?

La jeune fille leva la tête et chercha autour d'elle.

– Papa ?

Elle fut soudain prise d'une grande angoisse. Si elle était réellement dans l'esprit de son père, et qu'elle évoluait dans ce noir absolu, était-ce

parce que l'esprit de Jules Varole s'était déjà totalement vidé ? Qu'il ne contenait plus rien ? Que son propriétaire était donc... mort ?

– Papa ? appela-t-elle à nouveau.

Peut-être que le casque ne fonctionnait simplement pas ? Qu'ils s'étaient trompés dans sa conception et que les tests qu'ils avaient pratiqués les avaient abusés.

L'adolescente fit un pas, puis un autre. Dans quelle direction aller ? Elle n'en savait rien. Il n'y en avait aucune ici.

À cet instant, Ada éprouva une autre angoisse. Comment allait-elle pouvoir sortir de cet état ? Rien n'avait été prévu de ce côté-ci. Alice, dans l'Hippocampus, avait seule la possibilité de faire cesser l'expérience et de la faire revenir. Elle n'y manquerait pas, Ada avait toute confiance en elle, mais au bout de combien de temps ? Et si une seconde dans la réalité équivalait à cent ans ici ? Ou, tout du moins, à la sensation d'attendre cent ans ? Cette perspective était vertigineuse. Certes, Ada gardait les commandes de son esprit, elle pouvait se mouvoir, mais vers où ?

Elle était emprisonnée dans l'esprit de son père. Oui, emprisonnée !

– Ada ?

Elle entendit son prénom très distinctement et reconnut aussitôt la voix de Jules.

– Ada ?

Soudain, une vive lumière blanche apparut au-dessus d'elle. Ce furent des millions de petites particules qui tournèrent dans un ciel qui n'en était pas un et se réunirent en un tourbillon pour composer un grand cercle lumineux qui aurait dû l'aveugler en temps ordinaire mais qu'elle n'eut aucun mal à fixer.

– Ada, je m'en vais.

Elle ne voyait pas son père, elle ne faisait que l'entendre.

– Ada, je m'en vais, c'est fini.

– Non ! cria-t-elle.

La lumière blanche s'était encore intensifiée et elle aperçut une silhouette noire, vaguement humaine, passer subrepticement devant.

– Papa, j'ai mis le casque. Je suis avec toi ! Tu dois lutter ! Papa, tu dois lutter ! Ne cesse pas de penser, Papa ! Pense ! Pense ! Pense !

Il ne lui répondit pas. Il ne lui répondrait plus. Le maelström blanc était en train de s'intensifier en son centre et de se déliter sur ses côtés. Il cherchait à aspirer quelque chose et le faisait avec une force

extraordinaire qu'Ada ne pouvait qu'observer sans ressentir quoi que ce soit.

Le tunnel aspirait son père !

– Pense, Papa ! Ne cesse pas de penser ! N'abandonne pas !

Elle ne reçut aucune réponse.

– Pense, et je ferai le reste...

Après cette dernière phrase, et tandis que le tourbillon continuait de tourner au-dessus d'elle tel un feu de Bengale, Ada remarqua que le sol s'éclairait aussi à ses pieds.

Elle se rappela, alors, ce qu'elle avait vu sur l'écran lors de l'expérience d'Edgar Carrel. Le tunnel blanc... Et le défilé des souvenirs de sa vie, à toute vitesse : instantanés des moments importants, des marqueurs de l'existence du mourant, en vrac, sans ordre chronologique, sans classement véritable.

Mais, pour Jules Varole, et sa fille ne fut guère étonnée, cela se composa sous la forme d'un immense damier très ordonnancé. Tout était soigneusement classé, à défaut d'être étiqueté et commenté. Ada se trouvait au centre de ce damier et elle découvrit alors une soixantaine de cases projetant chacune une image se rapportant à la vie de son père. Elle se vit à de très nombreuses reprises, nourrisson, puis plus grande, jusqu'à aujourd'hui. Elle reconnut l'Hippocampus, Mary, la maison de Chicoutimi, une tour médiévale orangée, la mer, une route de montagne dangereuse, la vitrine d'une cordonnerie, l'Académie royale des sciences de Stockholm, des flots de sang, des organes, un cœur battant, le casque qu'elle portait en ce moment même dans la vraie vie...

Ada comprit que c'était à son tour d'agir puisqu'il lui sembla que son père ne pouvait plus rien et ne lui servirait pas de guide.

Elle devait entrer dans ses souvenirs et y trouver un moyen de retenir son père à la vie ! De retrouver Mary aussi ! Les trois missions qu'elle s'était données commençaient ici, après ce préambule...

– Papa, qu'est-ce que cette *quatre-vingt-sixième* que Charles n'est jamais parvenu à dépasser ? Tu peux juste me dire, non ? C'est à New York ?

Elle chercha une image de la mégapole sur le damier et entrevit une vignette, tout au bout, sur sa droite. Des buildings étincelants... Mais elle ne reconnut pas la Grande Pomme, aucun taxi jaune, rien qui lui rappelle New York.

Où se rendre ? Par où commencer ? Sur quelle case se focaliser ?

Pourrait-elle mener plusieurs visites ? Elle n'avait que dix-sept secondes.

– Aide-moi, Papa ! Aide-moi ! Je veux te sauver... Sauver Maman... Nous sauver !

Elle pensa à Sigmund qui vivait certainement les mêmes affres. Elle s'en voulait, soudain, de lui avoir fait vivre cela.

Elle focalisa son attention sur le damier et l'image de la tour médiévale se mit à pulser dans son esprit.

L'adolescente ressentit à cet instant une vive douleur à l'intérieur de ses tympans. Elle se prit la tête, cria, et ferma les yeux.

Le damier s'était ouvert sous ses pieds. Elle chutait ! De très haut, et à toute vitesse !

Son esprit sembla s'éteindre un bref instant.

Puis il se reconnecta.

Ada avait la bouche pleine de sable. Ses yeux la piquaient. Elle tenta de se lever mais ses pieds s'enfoncèrent dans du sable mou. Elle se mit à battre des bras pour rester la tête hors de l'eau. Elle fit volte-face et rampa vers le rivage.

Elle progressait difficilement, centimètre après centimètre. Ses joues frottaient contre le sable et les galets. Elle voyait les petits coquillages de si près qu'ils lui parurent des sortes de monstres marins, des conques géantes issues de la mythologie, des coquilles renfermant des créatures fantastiques. Elle atteignit enfin la terre ferme, à bout de souffle, tout près de l'évanouissement.

Ada n'était plus sous l'eau.

Elle entendit un grondement derrière elle et une vague la submergea.

CHAPITRE 18

SIGMUND / QUINZE SECONDES RESTANTES

Étonnamment, Sigmund entra dans l'esprit de son père sans la moindre inquiétude et sans une once d'angoisse. Peut-être parce qu'il le fit par effraction, sans demander l'autorisation à quiconque, et surtout pas au principal intéressé.

Comme Ada le lui avait promis, il n'avait ressenti aucune douleur au moment de l'installation du casque.

Il s'était détendu et avait plongé dans l'expérience dans un état de conscience étonnant. Il lui était impossible de mouvoir son vrai corps mais il n'éprouvait aucune difficulté à bouger... dans son esprit !

Sigmund se sentait aux commandes de son rêve.

C'était fascinant ! Et pour lui, le jeune homme curieux qui avait acquis au contact d'Ada la passion du cerveau et de ses mystères, il vivait tout ça comme une chance, en se sachant pionnier.

Néanmoins, il n'avait pas oublié qu'il était ici en mission. Son but était clair et assumé : ramener son père à la conscience, le sauver, donc, trouver où il avait caché Mary, Julia et Hadrien, et tout faire, ensuite, pour arranger les choses en soignant le désir de vengeance destructeur de Charles.

Tout cela en dix-sept secondes (seize à présent ?), excusez du peu.

Il devait faire vite, mais il devait surtout faire le mieux possible.

Sigmund s'était attendu à pénétrer dans l'expérience de mort imminente de son père et de voir devant lui le grand tunnel blanc. Il ne vit rien. Il se trouvait dans une sorte de cube transparent, flottant dans un espace d'un blanc immaculé et mat, très peu lumineux.

Sigmund se trouvait-il dans le tunnel ?

– Que fais-tu ici ? hurla alors son père.

Il reconnut sa voix bien qu'elle ne fût pas aussi grave que

d'ordinaire. Elle ressemblait à la sienne, en fait. Oui, c'était une voix qui avait encore à peine mué.

– Tu n'as rien à faire ici, dit Charles. C'est mon moment, ce n'est pas le tien. Je n'ai pas besoin de toi. Toute ma vie, j'ai pris seul mes décisions.

– Tu n'as pas toujours pris les bonnes, lui rétorqua son fils.

Mais il ne s'entendait pas parler. Il ne pouvait pas parler. Tout ce qu'il voulait dire, tout ce qu'il pensait restait pour lui. Devrait-il demeurer observateur tout au long de ce voyage ou pourrait-il agir ? Si son père l'interpellait, à cet instant, c'est qu'il le voyait bien.

Sigmund n'en savait rien. Personne n'en savait rien. Il était un Magellan du cerveau, il ne devait pas l'oublier.

– Pars ! Sors d'ici ! tonna encore Charles Cosworth. C'est encore grâce à une de ces satanées inventions de Jules que tu es parvenu à entrer dans mon esprit ! Fiche le camp, Sigmund ! Laisse-moi gérer cette situation !

– Pas cette fois, dit son fils.

Le cube dans lequel il se trouvait se mit à trembler de plus en plus fort, comme si l'hôte cherchait à se débarrasser de l'intrus, de l'insecte qui le gênait. Mais Sigmund tint bon. Il n'avait aucune prise pour s'aider mais fit tout pour rester en équilibre, pour ne pas tomber. Il se concentra pour garder les pieds sur le sol, sous l'abîme, sous le vide, sous rien, ou sous tout, il n'en savait rien.

Mais le cube finit par se fissurer sur ses six parois et la matière explosa en des millions de petites particules qui furent projetées vers l'extérieur.

Sigmund ne tomba pas mais il éprouva un puissant sentiment de vertige. Il eut l'impression que son cœur, son estomac, tous ses organes se cognaient contre ses côtes.

Il ferma les yeux.

Lorsqu'il les ouvrit, il se trouvait dans un nouvel environnement : une salle immense pourvue de centaines de portes. Sur chacune, une image qu'il devinait issue de la vie de son père. Il repéra une photo de lui, adolescent – une photographie récente. Il s'approcha et ouvrit la porte. Et se retrouva face à six nouvelles portes.

Sigmund venait d'entrer dans la mémoire de son père, ce tourbillon de souvenirs que l'état de mort clinique ravive comme en ouvrant un grand album photo afin de dresser un dernier bilan avant de

définitivement quitter le monde.

Tel était l'esprit de Charles Cosworth : un grand building des souvenirs avec des portes, et, derrière chaque porte, de nouvelles portes. Tout était méticuleusement classé, rangé, comme les affaires de Cosworth, par ordre d'importance.

Alors son fils eut une intuition. N'était-il pas un de ceux qui, par essence, connaissaient le mieux Cosworth ?

Effectivement, tout paraissait bien agencé dans cet esprit pétri de calcul et de logique. Il devait donc y avoir quelque part une porte dérobée derrière laquelle étaient dissimulés tous les souvenirs que Charles Cosworth avait enfouis au plus profond de son esprit – souvenirs qui ressurgissaient pourtant sous forme inconsciente et rendaient son père aussi cruel.

Les kidnappings de Mary, la trahison de Jules... La source de tous ces actes se cachait forcément derrière cette porte. Cosworth avait refoulé ses peines, mais elles étaient restées en lui, stockées dans un repli de son esprit qu'il croyait hermétique et qui, en réalité, ne l'était absolument pas. Car les fuites, manifestement, étaient nombreuses.

Et puissamment dévastatrices.

C'est cette porte que Sigmund devrait franchir pour avoir accès à la vraie personnalité de son père. Ainsi, seulement, il parviendrait à le comprendre et, peut-être, à le guérir, alors que Charles se tenait aux portes de la mort.

Ce n'est pas un jeu, se répétait Sigmund.

(Peut-être même le disait-il à voix haute mais il ne s'entendait pas. Tout n'était que silence dans cet endroit cérébral.)

Où pouvait bien se nicher cette fichue porte ? Il y en avait des centaines ! Elles s'étendaient presque à l'infini dans cette grande pièce sans fond, sans murs, sans plancher ni plafond, sans limites.

De quelle image était-elle marquée ? Possédait-elle une couleur, une forme, une grandeur particulières ?

Sigmund se lança à sa recherche, courant de porte en porte, détaillant chaque image et écoutant parfois les sons qui s'en échappaient. Plusieurs doubles portes, plus grandes, plus épaisses, étaient ornées de portraits de sa mère, Amalia, ou de Mary ; une autre, la plus grande de toutes, était décorée de deux salamandres, l'emblème du fonds d'investissement Cosworth.

Jules Varole ne figurait donc sur aucune porte ? Si, probablement...

Où se trouvait-elle ?

À moins que Sigmund ne dût en chercher une avec la photo de Lyndon, le père de Charles, son propre grand-père... Celui qui avait rejeté son fils quand ce dernier avait choisi de devenir médecin. Cela avait-il déterminé la suite ?

Sigmund découvrit finalement une toute petite porte sur laquelle figurait une minuscule photo d'identité de Lyndon Cosworth, avec son air sérieux, son épaisse tignasse blanche et ses favoris qui occupaient les trois quarts de ses joues.

Il la poussa et découvrit trois autres portes dépourvues d'indication. Il choisit, par instinct, celle du milieu.

Il n'eut pas à la pousser car une force le happa littéralement. Il éprouva une sorte de vertige et se sentit propulsé en avant, sans qu'il fût en mesure de résister.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Sigmund se trouvait dans une rue de Paris, devant un établissement scolaire qu'il ne connaissait pas. Il ne pouvait en lire le nom mais il distinguait, sur la façade, une grande croix blanche qui scintillait dans la pénombre du soir naissant.

Il faisait froid mais Sigmund ne grelottait pas. Son corps semblait s'être adapté à la température polaire. C'est alors qu'il vit sortir un couple par une petite porte en fer forgé, située sur le côté ; non un couple d'amoureux, mais un homme et son fils.

L'adolescent lui ressemblait beaucoup. C'était Charles.

Le père, c'était Lyndon, il ne pouvait y avoir aucun doute.

Sigmund se retrouva en apnée. Il était parvenu à entrer dans un souvenir de son père ! L'invention d'Ada et de Jules Varole fonctionnait donc ! Quelle incroyable découverte...

Il les suivit discrètement, essayant de capter leur conversation.

– Médecin ? Mais pourquoi médecin ? demanda Lyndon.

Son petit-fils, témoin présent dans ce passé, ne distinguait pas son visage mais il l'imaginait dur, figé, contrit et déçu.

– Parce que telle est ma vocation, Père, répondit Charles. Je veux être médecin du cerveau, je veux être celui qui en décryptera les mystères. Je prendrai la suite de mon grand-père.

– Ton grand-père s'appelle Julius Cosworth, grand-croix de la Légion d'honneur et décoré de la *Medal of Freedom*, les plus hautes distinctions des deux pays qui l'ont façonné. Il a monté le fonds d'investissement que j'ai l'honneur de diriger à New York, en 1924, et tu le dirigeras lorsque

je ne serai plus de ce monde.

– J’ai un autre grand-père, Richard. Il pratique la médecine, la chirurgie du cerveau.

– C’est un charlatan, tu le sais bien. N’évoque plus cet individu devant moi.

Ils tournèrent à l’angle d’une rue et entrèrent dans un jardin dont les fontaines étaient gelées.

– J’aurai le prix Nobel un jour, Père.

– S’il existe, un jour prochain, un prix Nobel de la finance, cela est tout à fait possible. Mais il faudra travailler dur.

– Je parlais du prix Nobel de médecine, Père.

Lyndon s’arrêta et se mit à hurler :

– Il suffit ! Je te prie de cesser ces balivernes ! C’est une idée de dégénéré de vouloir passer sa vie dans le sang, à éponger les blessures de gens qui, pour la plupart, ne méritent pas que l’on s’intéresse à eux !

Sigmund vit son père se désolidariser du sien pour courir vers un bosquet.

– Charles ! hurla Lyndon. Je t’ordonne de...

Sigmund ressentit un nouveau vertige. Son corps se secoua vivement.

Il cligna des yeux, et, lorsqu’il les rouvrit, il se tenait de nouveau face aux trois portes.

Le souvenir avait pris fin.

Le casque marchait donc ! Il devait trouver le repaire secret dans le cerveau de son père ! Il devait absolument le trouver !

Et vite ! Car il restait moins de dix-sept secondes à présent...

CHAPITRE 19

ADA / TREIZE SECONDES RESTANTES

Ada se releva, elle était trempée mais la chaleur était telle, le soleil si ardent, là-haut dans le ciel – sans qu’il l’aveugle, toutefois – qu’il lui sembla que tout sécha : son jean, sa chemise, ses chaussures, mais aussi ses longs cheveux, le temps qu’elle fit dix pas sur le sable.

L’adolescente était persuadée de se trouver à l’intérieur d’un premier souvenir de son père. Le dispositif permettait bien à leurs deux cerveaux de dialoguer ; l’inconcevable était devenu réalité. Mais Ada ne devait pas s’en griser, car ce serait la pire des erreurs à commettre... Elle avait une mission à accomplir : rappeler son père à la vie, le sauver. L’empêcher d’être happé par ce maelström blanc. Pour l’instant, Jules ne semblait pas en mesure de discuter avec elle ; elle semblait invisible, mais elle était certaine qu’il l’entendrait et la verrait le moment venu. Et qu’il ne douterait pas alors de l’inconcevable réussite de leur invention commune...

Comment se débrouillait Sigmund, de son côté ? Elle l’apprendrait plus tard. Pour le moment, elle devait faire cavalier seul ; elle n’avait pas le choix.

Où se trouvait-elle, géographiquement parlant ? Sur quelle plage, dans quel pays ?

Ada se tourna et vit cette mer dans laquelle elle était tombée. Les paysages de roches orangées, ce sémaphore situé tout en haut d’une montagne parsemée de pins parasols, lui firent penser à un pays du Sud. Le sud de la France, même, puisqu’elle aperçut un panneau de bois indiquant la direction d’un restaurant.

Une petite île, située à une centaine de mètres du rivage, attira son attention. Une île en porphyre surmontée d’une tour d’allure médiévale percée de fenêtres et crénelée à son sommet.

Ada avait l'impression d'avoir déjà vu cet endroit tout en sachant pertinemment qu'elle ne s'était jamais rendue sur cette plage. Mais cette tour faisait partie des souvenirs de son père et elle l'avait entraperçue, tout à l'heure, sur le damier de sa mémoire.

Ce devait être un élément crucial, un des lieux remarquables de son existence.

Et un endroit secret dont jamais son père ne lui avait parlé.

La plage de galets était déserte à l'exception d'un petit groupe de trois adolescents, en tenue de bain, qui riaient de bon cœur, assis sur leurs serviettes.

Ada s'approcha. Elle devina une fille, tout juste plus âgée qu'elle, et deux garçons. Elle allait leur demander où elle se trouvait. Cela pourrait leur paraître étonnant mais peu lui importait. Elle devait avancer... Et puis elle aurait, dès lors, la certitude de pouvoir interagir dans les souvenirs de son père.

Plus la voyageuse s'approchait du petit groupe, cependant, plus son appréhension grandissait. Son cœur s'était mis à battre fort, très fort, si fort que cela fit trembler le sol autour d'elle.

Elle venait de reconnaître les trois adolescents. Les deux garçons : Jules et Charles. Et la jeune fille : Mary, sa mère ! Quel vertige de se trouver ainsi à quelques mètres seulement de ses propres parents qui ignoraient encore qu'elle existerait un jour !

Elle hésita à s'approcher. D'où elle se trouvait, elle entendait leur conversation.

– Tu reviendras, Jules, hein ? disait Mary. L'été prochain ?

– Même avant, répondit l'adolescent.

– C'est vraiment dommage que tu nous quittes aussi vite, dit Charles, en lui donnant une vive claque sur son dos nu. Tu es sûr que tes parents...

Jules le coupa :

– Oui, j'en suis certain. C'est le baptême de mon petit-cousin. Je ne peux pas faire autrement. Évidemment, j'aurais préféré prolonger mes vacances avec vous. Mais mes tuteurs viennent me chercher spécialement depuis la Savoie, c'est un sacré crochet pour se rendre à Limoges...

Ada sentit une nausée monter en elle. Elle se trouvait donc sur la plage où les trois jeunes gens batifolaient. À l'endroit où Mary avait eu à choisir entre ses deux amoureux, ses deux prétendants...

La jeune fille se leva et fit marche arrière. Les galets vibrèrent sous ses pieds et elle eut du mal à garder son équilibre. Bientôt, elle trouva un peu de sable, puis une bande de béton qui sillonnait vers la route, un peu plus haut. Cela lui permit de raffermir ses pas.

Un vieux modèle de Citroën – mais tout était relatif – était garé près de la rambarde. Un homme et une femme faisaient les cent pas autour de la voiture en jetant, à intervalles réguliers, des coups d'œil vers la plage.

Ada lut le nom de la gare, un peu plus haut : Le Dramont. Cela ne lui disait rien et elle n'allait pouvoir compter ni sur son Smartphone ni sur un quelconque ordinateur pour s'informer... Elle devrait mener l'enquête à l'ancienne. Avec, pour instrument, son seul... cerveau !

– Jules s'attarde, je crois qu'il ne nous a pas vus ! dit la femme.

Il s'agissait donc des tuteurs de son père. Ada ne les avait jamais rencontrés car son père n'était pas resté lié à eux.

– Tu parles ! C'est cette richarde qui lui a tourné la tête ! répondit l'homme. Il a beau nous répéter qu'il n'est pas amoureux d'elle, c'est visible comme le nez au milieu de la figure... Mais s'il croit avoir une chance... Elle se jettera dans les bras de l'autre, de Cosworth... L'argent appelle l'argent, tu le sais aussi bien que moi. Cosworth, lui, il vient en avion privé, il atterrit à Nice et une voiture avec chauffeur l'emmène jusqu'ici...

– J'ai confiance en Jules.

– Moi aussi, j'ai confiance en Jules, qu'est-ce que tu crois ? Mais nous avons la charge d'un enfant idéaliste ! Oui, d'un enfant ! même s'il va sur ses seize ans ! Et lorsqu'il sera confronté à sa première épreuve d'envergure... Je ne te parle pas du concours de médecine qu'il souhaite passer, non...

L'homme lâcha un profond soupir.

– Je te parle du moment où il trouvera Cosworth en train d'embrasser sa Mary et qu'il ne pourra rien faire d'autre que de partir en courant pour pleurer toutes les larmes de son corps...

Cette scène étonna Ada car son père, qui se trouvait sur la plage, plus bas, n'avait pas pu y assister. Elle entendait donc là soit une conversation imaginaire, inventée par son père, mais qui traduisait forcément une forme de vérité, soit une discussion réelle qui s'était tenue en la présence de Jules et de ces deux adultes à un autre endroit, à un autre moment.

Peu importait, d'ailleurs, car si Jules se la remémorait au moment de mourir, c'est qu'elle avait du sens.

Ada s'était approchée de la voiture mais les deux adultes ne bronchèrent pas. L'ignoraient-ils sciemment ou allait-elle rester invisible aux yeux des acteurs de ces souvenirs ?

Ada ferma les yeux. L'expérience était incroyable, intense, mais elle se comportait là trop en spectatrice et pas assez en actrice.

Elle devait absolument trouver la solution de cette énigme... Qu'avait bien pu désigner son père par *la quatre-vingt-sixième* ?

Elle avait l'intuition que tout découlerait de cette découverte.

Elle devait chercher. Elle devait trouver.

Dans l'Hippocampus, le compte à rebours défilait devant les yeux des médecins. Si le réanimateur enclenchait le processus, c'en serait fini de leur expérience. Et si les techniques de réanimation ne parvenaient pas à convaincre le cerveau de faire repartir le corps de Jules Varole, son père disparaîtrait à jamais avec ses secrets. Sa mère serait alors en danger et l'Hippocampus abandonné.

Ada devait absolument se servir de ce voyage pour rappeler son père à la vie. Les machines sans âme des médecins l'y aideraient sans doute, mais elle était convaincue que c'était son humanité à elle qui serait le déclencheur.

L'enjeu était immense. Mais Ada se sentait assez forte pour réussir.

CHAPITRE 20

SIGMUND / DIX SECONDES RESTANTES

Sigmund avait réintégré l'antichambre des souvenirs de son père dévolue à Lyndon Cosworth. L'adolescent venait de vivre un moment bouleversant. Dérangeant. Était-ce lui ou Ada qui avait évoqué les risques que représentait l'intrusion dans l'inconscient du patient ? Le dispositif inventé par Varole offrait de multiples perspectives médicales, certes, mais il posait aussi un certain nombre de problèmes éthiques et philosophiques. Il faudrait bientôt ouvrir le débat. Mais pas ici, pas maintenant.

Sigmund avait donc poussé une des trois portes Lyndon. Il avait rencontré son père jeune, sous emprise, empêché d'être celui qu'il désirait devenir. Un père dont on avait écrit l'histoire sans tenir compte de ses volontés.

La vie n'est-elle, toujours, qu'un éternel recommencement ? Sigmund pouvait légitimement se poser la question : ses relations conflictuelles et douloureuses avec son propre père n'étaient-elles pas liées, elles aussi, à son refus de reprendre le fonds d'investissement Cosworth, le jour venu ?

Pourquoi ceux qui ont souffert dans le passé reproduisent-ils si souvent cette souffrance au lieu de tout faire pour l'éviter ?

Sigmund devait trouver la porte secrète qui lui donnerait accès aux souvenirs interdits, refoulés, qui étaient à l'origine de la haine que Charles vouait à Jules et déterminaient la noirceur de son caractère.

– Sigmund ?

C'était une voix féminine qui s'adressait à lui. Il eut tout d'abord l'impression qu'il s'agissait d'Ada mais ce n'était pas vraiment le même timbre.

– Sigmund, c'est Alice, la directrice adjointe de l'Hippocampus. Je

sais que tu n'as aucun moyen de me répondre. Je ne peux pas te demander de bouger le petit doigt, par exemple, car le dispositif annihile totalement ce genre de réaction physique. Mais peu importe... Je prends la parole juste pour te dire que tout se déroule pour le mieux, pour Ada et toi. J'ignore ta perception du temps là où tu te trouves, ce que tu as déjà accompli, ce qu'il te reste à faire... Seulement, je te le dis : je procéderai à ton réveil dans dix secondes. Le réanimateur ne nous laissera pas une seconde de plus.

Sigmund hocha la tête pour lui-même. Il avait déjà dépensé sept secondes, donc, pour décrypter le fonctionnement de la mémoire de son père et faire une première visite. Près de la moitié du temps imparti ! Il devait accélérer, aller plus vite... Mais comment faire ?

L'adolescent sortit de l'antichambre de Lyndon qui ne lui apporterait rien de plus. Il devait trouver LE souvenir-phare, celui qui lui ferait comprendre son père et lui apprendrait où se trouvait Mary.

Il se mit à courir le long du couloir percé de portes. Il en laissa plusieurs qui l'auraient intéressé s'il n'était pas si pressé... L'une portait un portrait de Julia, une autre celui d'Hadrien. Il aperçut aussi les visages d'Émile Zola et de Jules Verne, alors que Charles aimait dire à qui voulait bien l'entendre qu'il détestait la lecture...

Et puis Sigmund se figea. Là, il ne put faire autrement que de s'arrêter. Se trouvait-il devant l'accès qu'il cherchait ? Il pouvait légitimement se poser la question... Il se tenait devant une porte en acier trempé très différente des autres. En son milieu était gravé un hippocampe, le cheval des mers.

Le symbole de l'Hippocampus que Charles avait financé pour que Jules y mène ses recherches.

La porte semblait solide, fermée à triple tour, impossible à ouvrir.

Pourtant, Sigmund n'eut qu'à la pousser.

Des rayons orangés du soleil couchant lui réchauffèrent aussitôt la peau.

Sigmund venait de pénétrer dans un nouveau souvenir de son père. Au loin, il distinguait les pentes enneigées d'une montagne au milieu d'un ciel immense. Devant lui s'étendait une grande prairie verdoyante. Des arbres hauts et fins – des pins, pour la plupart – jaillissaient çà et là, près d'un lac à l'eau d'azur entouré de gros rochers.

Il se trouvait face aux grands espaces nord-américains, c'est tout du moins l'intuition qu'eut Sigmund. Où ça précisément ? Il n'en savait

rien.

L'adolescent était-il seul à cet endroit ?

Non, évidemment, car il évoluait dans un souvenir de son père qui se tenait à une dizaine de mètres de lui, sur sa droite, debout, un épais sac à dos à ses pieds.

C'est alors que Sigmund aperçut une clôture grillagée qui s'étendait à perte de vue. Son père – qui devait alors avoir seize ou dix-sept ans – était planté devant un portail cadénassé sur lequel figurait un crâne devant deux os croisés. Il était écrit : « *Danger ! No trespassing* ».

Sigmund resta immobile et vit alors un petit point blanc qui progressait vers eux. Une voiturette de golf ne tarda pas à s'arrêter devant la porte grillagée et un homme en descendit. Il était immense, le visage constellé de taches de rousseur.

– Bienvenue dans le Wyoming, mon garçon.

Ce visage rappelait quelqu'un à Sigmund... Mais oui ! C'était Richard Cardstone, son arrière-grand-père, ce neurologue que Lyndon traitait de charlatan... Sigmund ne l'avait jamais rencontré car il était mort depuis longtemps lorsqu'il était né. Il en avait, en réalité, très peu entendu parler et s'était contenté des quelques rares photos aperçues dans des albums de famille.

Son père s'était toujours comporté comme si cet homme n'avait pas existé alors que, manifestement, celui-ci avait conservé dans sa mémoire une place de choix !

Charles s'installa sur le siège avant, à côté de Richard.

Sigmund devait réagir maintenant ! Il avait la possibilité de se faufiler par la porte mais il risquait d'être vu ! Pourtant, son instinct lui dicta d'essayer et c'est ce qu'il fit. Il marcha sur une branche de pin sèche qui craqua affreusement mais ni Charles ni son grand-père ne se retournèrent.

Les deux hommes ne faisaient pas attention à lui. Il était invisible. Simple spectateur qui ne pourrait interférer avec des souvenirs qui n'étaient pas les siens et étaient, par essence, gravés. S'il était déjà extraordinaire de pouvoir les vivre, il serait absolument dingue – et dangereux – de pouvoir les changer !

Rassérénié, l'adolescent prit place à l'arrière de la voiturette de golf qui s'élança aussitôt.

Où allait-elle bien pouvoir les emmener ?

– Je suis si heureux que tu sois venu me rejoindre, dit Richard.

J'espère que ton père ne t'a pas fait des misères pour cela...

Charles haussa les épaules.

– Il n'est pas au courant. Je lui ai menti. Et je m'en fiche bien.

Ils contournèrent un premier lac, puis un second, et traversèrent une forêt de pins. Il devait commencer à faire frais car Charles sortit un pull en laine de son sac à dos pour s'en vêtir. Sigmund, lui, ne sentait rien.

Au détour d'un chemin, le conducteur obliqua sur la droite et descendit une petite pente en macadam qui jurait franchement avec la beauté naturelle du paysage. Que faisait donc cette langue de goudron au milieu de ces étendues sauvages ?

La voiturette s'arrêta et les deux hommes descendirent.

– Bienvenue dans mon Hippocampus, Charles, mon petit-fils favori, s'exclama Richard. Je suis certain que tu seras mon digne successeur !

Sigmund descendit à son tour.

– Tu vas enfin pouvoir découvrir l'essence de mes recherches, les voir et non plus te contenter de mes mots... Tu vas t'apercevoir par toi-même que je ne suis nullement ce « bonimenteur » que mon gendre – ton père – se plaît à décrire à tous, me privant par là même de bon nombre de sources de financement... Mes projets avançaient lentement, mais ils avançaient, Charles, et c'est ce qui compte, non ?

Le grand-père et le petit-fils s'arrêtèrent devant une porte en acier identique à celle du couloir des souvenirs de Charles, gravée du même hippocampe en son milieu.

Quel était donc ce lieu ? Un laboratoire secret ? L'Hippocampus, premier du nom ?

Richard composa un code à six chiffres sur un petit boîtier et la porte coulissa dans un chuintement. Il entra, suivi par Charles. Sigmund se faufila derrière eux.

Ils marchèrent le long d'un étroit boyau aux murs gris, éclairé par des néons projetant une intense lumière blanche.

– Le cerveau est un organe fascinant, dit Richard, et nous n'aurons jamais fini d'en percer les secrets... Nous faisons avancer la science, Charles, et toi, après moi, tu le feras plus vite encore car les outils et les connaissances évoluent... Nous construisons la grande pyramide du savoir, pierre après pierre...

Le boyau se prolongeait, interminable. La voix forte et claire du neurologue vibrait tout autour d'eux. Ils arrivèrent enfin à une intersection.

– Viens par ici, dit le scientifique en prenant son petit-fils par le bras. Je vais te faire découvrir ma collection de cerveaux. Et ma pièce maîtresse, le cerveau du grand Albert Einstein. Je...

C'est précisément à cet instant que Sigmund décrocha. Il lui sembla que le boyau se refermait sur lui, que ses parois se mettaient à fondre à vitesse accélérée, faisant tout disparaître, hommes et décors ! Il fut violemment projeté en dehors du souvenir et fut de retour dans le couloir des souvenirs de son père.

Pourquoi cette brusque interruption ? Et dans ces conditions étranges ? La mémoire de Charles Cosworth lui faisait-elle défaut ? Avait-il oublié la suite ? Ou bien avait-il définitivement refoulé la visite du laboratoire ?

Sigmund s'assit sur le sol pour marquer une courte pause. Avait-il bien entendu ? Son aïeul avait été en possession du cerveau d'Albert Einstein alors même que c'était justement un des sujets qui le passionnaient ! Décidément, chez les Cosworth, tout était affaire de famille !

Ainsi, le cerveau d'Albert Einstein aurait donc été acquis par son arrière-grand-père ?

Sigmund mit cela dans un coin de son esprit ; il y réfléchirait plus tard. Il était en mission et le temps passait sans qu'il puisse le mesurer. Alice avait eu raison de le rappeler à l'ordre avant son incursion dans le Wyoming.

Ada lui manquait terriblement. Il aurait tant aimé qu'elle soit avec lui... En couple, ils auraient été plus forts, plus perspicaces... Ils seraient peut-être même déjà arrivés au bout de l'énigme...

Cette visite de l'Hippocampus originel, dans le Wyoming, expliquait bien des comportements de son père et ses rapports compliqués avec Jules, et Sigmund avait saisi là un des maillons d'une chaîne complexe... Il mesurait à quel point, dans ce contexte, les mauvais résultats de son père au concours de médecine l'avaient anéanti, le privant d'un de ses rêves les plus précieux et donnant raison à Lyndon.

L'adolescent réfléchit : quel était donc l'autre rêve de Charles ? Conquérir Mary, à n'en pas douter. La porte qu'il lui fallait maintenant trouver devait donc donner sur cette autre faille de la vie de son père. Mary. Oh, il y avait bien cette porte avec un cliché de la mère d'Ada apposé dessus, mais c'était l'entrée officielle. Lui cherchait un passage... secret ! Un accès réservé aux initiés...

Et, soudain, par une de ces impulsions cérébrales qui distinguent les esprits sagaces des autres, Sigmund repensa à la phrase de Jules Varole qui avait fait perdre raison à son père : *Tu ne seras pas parvenu au-delà de la quatre-vingt-sixième, Charles.*

Ada était persuadée que la clé se trouvait dans cette phrase. Et c'était probablement le fil conducteur de l'enquête qu'elle menait dans la mémoire de son Prix Nobel de père...

Sigmund eut alors une idée. Il cavala vers son point d'arrivée, devant la première porte.

Quatre-vingt-six.

Il avança alors, au pas de course, en comptant les accès, un par un, avec soin, pour ne pas se tromper.

Vingt, trente, quarante...

Il avançait.

Est-ce que la porte qui donnerait accès aux souvenirs les plus intimes de Charles, à ceux qu'il souhaitait protéger le plus, se trouverait en quatre-vingt-sixième position ?

Cinquante, soixante, soixante-dix...

Plus que seize numéros, il n'était pas au quart de la pièce. Il repassa devant la porte frappée de l'hippocampe.

Quatre-vingts...

Il en compta six de plus.

Mais au quatre-vingt-sixième emplacement, il y avait comme un vide dans le mur. Une rupture dans l'ordonnancement logique de l'endroit.

Sigmund s'approcha.

Il avait vu juste et fut secoué d'un vif tremblement !

Une entrée invisible, sans porte ni chambranle... Juste un rectangle dont les nuances se détachaient à peine du reste.

Sigmund s'approcha du rectangle qui se mit à réfléchir subrepticement son image, tel un miroir. Il tendit la main et l'air se mit à vibrer. Il entendit un bruit strident, très bref.

L'adolescent était quasi certain qu'il avait découvert l'accès secret au souvenir qui lui permettrait de tout comprendre, et peut-être de soigner son père.

Il voulut se pencher pour apercevoir ce qui se cachait derrière, s'il y avait une nouvelle pièce, de nouvelles portes. Mais il n'y parvint pas. Un nouveau sifflement s'échappa de l'ouverture, plus strident encore.

Il devait entrer, traverser ce curieux miroir qui vibrait tel un plasma

lumineux. Il savait qu'il ne s'agirait pas d'une simple visite d'agrément, mais d'une expérience intense qui le solliciterait tout entier – son faux corps et sa vraie âme.

Alors Sigmund avança, passa la frontière...

Et chuta, chuta... jusqu'à tomber dans la mer.

CHAPITRE 21

ADA / HUIT SECONDES RESTANTES

Ada, par la seule puissance de sa volonté, avait rejoint la représentation spatiale en damier de la mémoire paternelle. Elle gardait les rênes de son voyage.

Alice l'avait contactée à son tour, et, au-delà des informations difficiles qu'elle lui avait apportées, elle avait encore raffermi le courage de l'adolescente.

Ada et son père avaient supputé qu'une transmission pourrait avoir lieu entre les scientifiques du labo et le patient casqué. Elle en possédait à présent l'irréfutable preuve.

– Ada, j'espère seulement que tu m'entends, avait dit Alice. La condition de ton père s'est encore détériorée. Je suis désolée de te l'apprendre ainsi mais le médecin réanimateur va devoir bientôt commencer son travail. Il te reste huit secondes, et encore... Il évoque le serment d'Hippocrate, il veut sauver ton père et pense que c'est maintenant qu'il faut agir... Si Jules sort de sa mort clinique, tu seras éjectée mais il ne sera pas sauvé pour autant... Quel dilemme ! Mais nous veillons, Ada. Jules a l'air de moins s'accrocher que Cosworth. Je ne sais pas pourquoi... Il faut que tu parviennes à lui faire comprendre qu'il ne peut pas partir maintenant, Ada ! Oh, je sais que tu penses plus fort encore à lui que moi. Tu dois réussir, comme hier tu es parvenue à sauver Carrel ! Nous comptons tous sur toi ! Nous sommes tous avec toi !

Puis la voix chevrotante d'Alice s'était tue, avant que celle-ci ne soit submergée par l'émotion.

Le silence s'était abattu à nouveau sur Ada. Et son père n'avait pas l'intention, ou plus probablement pas la possibilité ou la force de lui parler.

Ada devait se concentrer, maintenant, pour entrer dans un souvenir plus signifiant encore que les précédents. Mais comment choisir sans l'aide de son père ? Elle ne pouvait se fier qu'à son instinct.

Elle inspecta attentivement le damier ; ses yeux furetaient d'une case à une autre de ses plus de soixante souvenirs toujours vifs dans l'esprit de Jules Varole qui était en train de s'éteindre. Ada constata d'ailleurs que la lumière globale du damier avait pâli, que les couleurs de chaque scène s'étaient ternies.

Elle revit la tour orangée dressée fièrement sur son île sur la vignette qui lui avait permis de se rendre sur la plage du Dramont. Mais elle aperçut aussi, à l'autre extrémité du damier, une image semblable quoiqu'un peu différente... La tour y était plus lumineuse, plus étincelante, comme si le souvenir avait été enregistré à un autre instant du jour. Et puis l'eau qui entourait l'île y était plus calme. On n'y distinguait aucune vague, que des vaguelettes dépourvues d'écume, qui produisaient un doux et lancinant clapotis.

Cette tour était la seule image à revenir à deux reprises dans la mémoire de Jules Varole.

Comme si elle était un lieu central de la vie de son père. Comme si ces vacances réunissant Jules, Charles et Mary avaient tout déterminé.

Deux tours, comme les deux pièces gardiennes d'un jeu d'échecs ! Tout faisait sens ! Tout faisait toujours sens dans l'esprit de Jules Varole. C'était la marque de fabrique du scientifique.

Ada n'hésita pas plus et se projeta dans la vignette.

Elle éprouva un vif vertige qui fut toutefois plus bref que le précédent.

Cette fois, l'adolescente ne s'éveilla pas dans l'eau, mais sur l'île, sur un petit débarcadère. Une barque pourvue de deux rames s'y trouvait, retenue par une simple corde à un des poteaux du ponton.

En tournant la tête, elle aperçut un petit chemin bétonné qui montait vers la lourde porte de bois de la tour, qui était donc habitée.

Ada se remit debout et marcha dans cette direction. Elle ne pouvait aller nulle part ailleurs. D'abord parce que tout la poussait là-bas, à commencer par ces rires qui provenaient de la bâtisse, ensuite parce que ce bâtiment étrange était le seul lieu accessible de l'île par ailleurs couverte de roches porphyriques effilées.

La jeune fille entra dans un vaste hall. Il y faisait sombre car les fenêtres y étaient rares. Il faisait aussi très frais.

– Arrête, Charles, arrête !

Elle reconnut la voix de Mary provenant d'une pièce au rez-de-chaussée. Elle s'y dirigea à pas comptés, en toute discrétion, et croisa Jules Varole qui en sortait, l'air boudeur.

– Reviens, Jules ! cria Mary.

Ada s'était figée. Son père se trouvait en face d'elle, à deux mètres tout au plus. Il était impossible qu'il ne l'ait pas vue. Pourtant, il ne fit guère attention à elle ; il lâcha un simple grognement et retourna dans la cuisine.

L'adolescente comprit alors qu'elle resterait invisible aux trois jeunes gens. Elle entra donc dans la cuisine, presque avec nonchalance.

Les trois amis dégustaient de grosses parts de tarte tropézienne, génoise aérée fourrée d'une crème pâtissière parfumée à la fleur d'oranger. Mary s'amusait à prendre de la crème au bout de son index et à la déposer, tour à tour, sur les nez de ses deux prétendants.

Scène d'insouciance, tableau d'un bonheur simple que Jules Varole avait choisi de revoir aux portes de la mort...

– On ne dirait pas que vous attendez tous les deux les résultats d'un concours de médecine ! dit Mary.

Ada en fut émue. Comment ne pas le comprendre ?

Bouleversée, même, et elle dut se retenir à une des pierres du mur pour ne pas flancher devant cette vision de ses parents adolescents.

Mais elle se reprit vite ; elle ne devait pas oublier sa mission. Le temps s'écoulait plus lentement ici que dans l'Hippocampus mais il ne se figeait pas.

Ada laissa le trio vivre et alla explorer la tour. Lorsqu'elle eut découvert les quelques pièces du rez-de-chaussée, dont un salon rempli de chinoiserie et une petite salle de projection avec un grand écran et de vrais sièges rouges de cinéma, elle emprunta le grand escalier en colimaçon qui desservait les trois étages.

Pourquoi Ada se mit-elle à compter les marches dès le début de son ascension ? Elle ne le sut qu'ensuite, évidemment. Très exactement lorsqu'elle parvint au sommet de la tour, au troisième étage, où se trouvait la chambre de Mary.

Elle avait compté quatre-vingt-six marches, très exactement.

– *Tu ne seras pas parvenu au-delà de la quatre-vingt-sixième, Charles.*

Ada avait enfin saisi le sens de cette phrase qui avait provoqué l'horrible tragédie. Elle redescendit l'escalier à toute vitesse, en apnée.

Elle sortit de l'édifice et chercha de la lumière, du soleil, de la chaleur... Mais elle se trouvait dans l'ombre de la tour et elle dut la contourner jusqu'à une petite terrasse située à l'arrière, face au large. Elle devait reprendre ses esprits et réfléchir à ce qu'elle devait entreprendre à partir de cet instant. Elle avait résolu, tout du moins lui semblait-il, l'énigme de la quatre-vingt-sixième marche... Et cela lui permettait de comprendre la rancœur indélébile qui étreignait Charles Cosworth lorsqu'il pensait au choix de Mary. Le financier n'avait jamais pu pardonner au savant et toute sa vie avait probablement été régie par ce ressentiment ; s'il s'était réconcilié un temps avec son ami, ça avait été pour mieux le poignarder ensuite. Le priver de Mary durant douze longues années de la plus odieuse des façons... Et lui voler ensuite sa création, cet Hippocampus qui était celui de Jules Varole avant d'être celui de Charles Cosworth, bien évidemment.

Mais tout cela n'était que le diagnostic de la maladie. Ada devait à présent trouver le traitement.

Tenter de réconcilier les deux hommes ! Leur rappeler leur amitié ! Ce qu'ils avaient accompli ensemble ! Faire comprendre à Cosworth qu'il ne pouvait vivre avec cette rancœur sans gâcher sa propre existence et celles de ses proches !

Il fallait insuffler du positif dans les esprits, dans les mémoires des deux blessés !

Son esprit turbina à vive allure et elle pensa même que son électroencéphalogramme devait s'affoler, dans l'Hippocampus. Pourvu qu'Alice ne la réveille pas ! Non, surtout pas ! Pourvu qu'elle ne mette pas un terme à l'expérience alors qu'elle touchait au but !

Mais, soudain, ses pensées furent interrompues par un violent coup de vent qui la déstabilisa. Cela fut très bref mais intense. Et puis elle entendit un bruit d'éclaboussures, tout proche. Quelqu'un venait de tomber à l'eau... Mais où ? Était-ce un des résidents de l'île qui venait de plonger ? Non, une chute plutôt...

Ada observa les rochers au-devant d'elle et vit alors un adolescent s'agripper au sommet d'un gros caillou orange et se hisser sur un minuscule promontoire à la seule force de ses bras. Un genou tout d'abord, puis l'autre. Il se redressa enfin et tituba, apparemment groggy. Ce jeune homme, elle le connaissait !

Ada courut le long du petit escalier taillé dans la roche et s'approcha du rivage. Sa vision s'affina.

Sigmund ! Mais oui, c'était bien lui, son ami, son camarade !

Elle l'appela et il releva la tête, tellement surpris qu'il faillit lâcher le rocher et retomber à l'eau.

– Ada ! cria-t-il.

L'impensable s'était donc réalisé. Le dispositif avait réussi à connecter quatre cerveaux !

Ada et Sigmund allaient pouvoir unir leurs forces pour mener à bien leurs missions.

CHAPITRE 22

ADA ET SIGMUND / CINQ SECONDES RESTANTES

Lorsque les deux voyageurs de l'esprit se retrouvèrent, ils comprirent, sans le moindre doute possible, qu'ils étaient enfin parvenus à pénétrer le souvenir central de la mémoire de leurs pères respectifs, ce moment de leur vie qui était devenu la matrice de leur avenir.

Cet instant était identique dans les deux mémoires, celle de Jules et celle de Charles, sur la même fréquence, si bien qu'il était parvenu à lier les quatre casques. L'expérience portait ses fruits au-delà de ce qu'Ada et son père auraient pu imaginer.

Il allait donc se passer un évènement fondateur des vies de Varole et de Cosworth. Bientôt, très bientôt. Cela ne pouvait être la dégustation de la tarte tropézienne, Ada le savait bien. Mais elle n'allait pas tarder à le vivre mentalement. Et cet instant allait leur fournir les clés des énigmes qu'ils s'étaient donné pour objectif de résoudre en accédant – grâce au génie et à l'extrême clairvoyance d'Ada et de son père – aux expériences de mort imminente des deux frères ennemis.

Ada et Sigmund se donnèrent une franche accolade. Ils se saluèrent, et, ô joie ! découvrirent qu'ils s'entendaient parler ! Ils pourraient se toucher, se sentir, mais aussi communiquer ! Et, ainsi, mener le reste de l'aventure ensemble...

– Ada ? Sigmund ?

C'était la voix d'Alice qui résonnait à nouveau dans leurs esprits, plus vibrante que jamais.

– Nous décelons une anomalie sur le tracé des encéphalogrammes, les vôtres et ceux de vos pères. C'est absolument incroyable mais ils sont identiques, strictement identiques... Je n'ai jamais constaté un tel phénomène de toute ma vie de médecin... Est-ce que vous êtes réunis tous les quatre ? Je sais que vous n'êtes pas en mesure de me répondre

mais c'est ce que toute l'équipe pense ici...

Ada se concentra pour tenter d'envoyer une réponse à la surface, mais elle savait que c'était peine perdue.

– Il ne vous reste que cinq secondes ! ajouta Alice. Dépêchez-vous !

Les deux adolescents étaient plus déterminés que jamais.

– On est où ? demanda Sigmund.

– Cet endroit ne te dit rien ? Le Dramont, ce nom te rappelle quelque chose ?

Sigmund puisa dans sa mémoire. Il venait donc d'atterrir sur l'île supportant cette tour orangée d'aspect médiéval qui revenait dans les souvenirs de son père. Et dans ceux de son meilleur ami de jadis.

Le Dramont... Il chercha. Et comme il était féru d'histoire, et qu'il avait, par ailleurs, une grande mémoire, le nom lui rappela la Seconde Guerre mondiale... La plage du Dramont avait servi de base au débarquement des forces alliées venues d'Afrique du Nord, il s'en souvenait, à présent... Elle se situait dans le Var, entre Nice et Toulon, près de Saint-Raphaël.

– Comment as-tu appris ce nom ? souffla Sigmund.

– Je l'ai lu sur un panneau d'une petite gare toute proche, sur la côte.

– Tu es là depuis longtemps ?

Ada haussa les épaules.

– Je n'en sais rien... Mais les souvenirs de mon père m'ont immédiatement portée ici... Et toi ?

Ils décidèrent de remonter vers la tour à toute vitesse et le garçon en profita pour évoquer sa visite dans le Wyoming.

– Quoi ? hoqueta Ada. L'Hippocampus, déjà ? Une sorte de repaire secret dans le nord-ouest des États-Unis ? C'est fou... Mon père n'aurait donc rien inventé ?

– L'explication est sûrement plus complexe que ça, dit Sigmund, mais il se pourrait bien que ce soit mon père qui ait trouvé le nom de votre laboratoire secret. Comme en une sorte d'hommage à ce grand-père rejeté qu'il semblait vénérer...

– On n'échappe pas aux histoires de famille, de ton côté comme du mien ! pesta Ada.

Ils venaient de contourner la tour et se trouvaient devant la double porte de bois qui donnait accès au bâtiment.

Ada n'hésita pas à entrer :

– Je pense que c’est ici que Charles a fait conduire Mary, Julia et Hadrien... Rappelle-toi, juste avant de tirer, il a évoqué un lieu connu de lui seul et de Papa... Est-ce qu’il aurait acheté cette île ? Est-ce qu’elle appartiendrait à présent à son fonds d’investissement ?

Sigmund ouvrit les deux mains en grand. Il n’en savait rien puisque son père, secret en diable, lui cachait tout !

Ada lui expliqua que c’était justement l’endroit où Mary et ses deux prétendants se retrouvaient pour les vacances.

– C’est donc là que ta mère habitait lorsqu’elle était adolescente ? demanda Sigmund. Sur une petite île, dans une tour ? Ce n’est pas commun...

– Je n’en sais rien ! rétorqua Ada. Maman n’était pas très bavarde sur cette période de sa vie. Surtout lorsqu’il s’agissait d’évoquer son père, le grand cinéaste, qui s’était complètement désintéressé d’elle. Peut-être que cette île était son repaire et qu’elle y retrouvait Jules et Charles pour les vacances ? Qu’ils y étaient ses invités ? Ça ferait sens, non ?

Sigmund, qui était resté sur le seuil, entra à son tour et passa devant son amie.

Il avait hâte.

– Attends ! dit Ada. Je sais que le temps presse mais il faut qu’on se mette d’accord, maintenant que nous sommes deux...

Sigmund revint vers sa compagne d’aventure.

– On s’était fixé trois missions en revêtant les casques, dit Ada à une vitesse folle. D’abord, trouver l’endroit où ton père avait fait conduire ma mère. Je penche pour cette île. Nous viendrons les chercher une fois que nous aurons quitté l’Hippocampus...

– Une seconde ! coupa Sigmund. Pourquoi mon père n’a pas conduit Mary ici après son accident de la route ?

– C’est en France, trop près du lieu du drame, de Jules, et, surtout, cela aurait pu potentiellement réveiller les souvenirs de ma mère. Chicoutimi était un endroit lointain, isolé et parfaitement neutre.

– OK, dit Sigmund, convaincu. Continue...

– Ensuite, on devait aussi trouver un moyen d’annuler les manœuvres financières de ton père pour prendre possession de l’Hippocampus...

– Et enfin, ajouta Sigmund, tout faire pour que nos pères ne basculent pas dans le tunnel blanc jusqu’au point de non-retour. Je

pense que si on réussit ça, on arrivera à convaincre le mien de tout stopper ! Après avoir frôlé la mort, on change souvent. À défaut de se ramollir, on s'adoucit...

– Oui ! Il nous reste donc ces deux missions à accomplir. Et nous avons très peu de temps.

– Mais comment faire ? Car tu as remarqué comme moi que nous ne sommes pas en mesure de communiquer avec eux...

Ada, qui aimait sentir son cerveau se compartimenter pour pouvoir effectuer plusieurs tâches à la fois, avait dévolu un de ces espaces à la préparation d'une dernière offensive.

– Tant que nous avons nos casques, oui, mais une fois revenus dans l'Hippocampus, nous pourrons leur chuchoter des mots à l'oreille. Comme le beau-fils s'était adressé à son beau-père lors de notre précédente expérience. Un patient en état de mort clinique, dans le coma, est très souvent en mesure d'entendre les paroles environnantes... Il faut donc trouver ici, d'abord, un argument de poids ! Un argument qui fasse comprendre à Jules et à Charles qu'ils ne peuvent pas nous quitter et que la bataille qui les oppose depuis leur adolescence ne rime à rien !

Les deux adolescents se regardèrent avec intensité. Le plus difficile restait à accomplir, en effet. Les prochains instants de cette folle expérience conditionneraient leur réussite ou leur échec. Mais ils étaient deux, à présent, et ils allaient pouvoir allier leurs intelligences.

Ada devança Sigmund à l'intérieur de la tour.

– Au fait, demanda le garçon, cette énigme à propos du nombre 86 ?

Ada lui expliqua.

– Tu n'auras qu'à compter les marches à ton tour, conclut-elle.

– Tout concorde, dit le garçon. C'est impressionnant, oui. Je suis sûr que nous sommes là au cœur du problème...

Ada traversa le hall d'entrée, Sigmund sur ses talons. Elle voulait se rendre dans la cuisine où se trouvaient tout à l'heure Mary, Jules et Charles. Mais ils n'y virent que la table dérangée, des assiettes et des cuillères sales, ce qu'il restait de la tropézienne dans son carton d'emballage et des verres à moitié pleins.

Des éclats de voix leur parvinrent, du second étage peut-être. Ada et Sigmund montèrent donc et découvrirent les trois protagonistes dans une grande salle quasi vide meublée seulement d'une estrade.

En découvrant cette scène – au propre comme au figuré – Sigmund

encaissa le choc sans frémir. Il s'était déjà trouvé deux fois en compagnie de son père adolescent. Il lui sembla, cependant, qu'il était ici plus âgé que lors des précédents souvenirs, plus proche de vingt ans que de seize.

Qu'allaient-ils vivre au cours des prochaines minutes ? Le choix de Mary ? Un drame pour l'un, un succès pour l'autre ? Ce qui était certain, c'est qu'ils participaient là à un moment crucial. C'était d'ailleurs fou de se dire qu'ils y assistaient vraiment !

Ada et Sigmund entrèrent sans hésiter dans la salle de théâtre.

Mary se trouvait sur la scène, un livre de poche à la couverture toute gondolée à la main. Charles et Jules étaient assis devant elle, en contrebas, à même le sol, les jambes croisées dans la position du lotus.

– *Ne considérez point que je suis votre mère*, déclama Mary. *Considérez en moi celle de votre frère.*

Mais elle s'arrêta aussitôt, insatisfaite, tandis que les deux amoureux, toujours aussi transis, applaudissaient en bas de l'estrade.

– Tu es parfaite, dit Jules.

– Le ton est là, j'ai été transporté, ajouta Charles.

– Non, non, et non ! Vous êtes des brutes pathétiques et insensibles... J'ai trahi Racine... On ne joue pas *La Thébaïde* comme ça ! Sortez et laissez-moi travailler, je ne veux plus vous voir, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !

Mary était entrée dans une rage subite et s'était comme enflammée. Les deux jeunes hommes, la connaissant mieux que quiconque, se levèrent alors et sortirent presque en courant, passant devant leurs futurs enfants qui ne respiraient plus.

– Suivons-les, dit Sigmund.

– Suis-les toi, dit Ada. Moi je reste avec ma mère.

– Tu ne verras rien. Tu es dans la mémoire de ton père... S'il quitte la pièce, il ne sait pas ce qu'a fait Mary à partir de maintenant...

– Pas sûr, dit Ada. Mon père a forcément imaginé, à l'époque, ce que Mary avait fait ensuite... Et, plus tard, elle le lui a peut-être même raconté...

– D'accord ! dit Sigmund en s'élançant.

Ada fit quelques pas en direction de sa mère.

CHAPITRE 23

ADA ET SIGMUND / TROIS SECONDES RESTANTES

Sigmund suivit Charles et Jules qui descendirent jusqu'au rez-de-chaussée. Dans l'escalier, il les vit se donner des coups d'épaule, comme pour se défier. Jules manqua une marche et faillit dégringoler. Mais, après chaque coup donné, ils riaient. Tout cela n'était qu'un jeu.

– Le moment est venu ! dit Jules.

– On doit le faire maintenant ! dit Charles. Ce sont nos dernières heures ici avant l'année prochaine. Mary va bientôt nous mettre à la porte. C'est maintenant ou jamais pour notre pacte.

Les deux amis s'isolèrent alors dans une petite pièce du rez-de-chaussée, très sombre – une sorte de bureau meublé de larges bibliothèques contenant des ouvrages en pagaille sur les techniques et l'histoire du cinéma. Jules et Charles s'assirent devant un secrétaire.

– C'est toi qui écris ? demanda le père de Sigmund.

– Oui, je rédige, répondit l'autre.

Et, muni d'un stylo à la large plume, il écrivit une seule et unique phrase au milieu de la feuille de papier.

De son lieu d'observation, près de la porte, Sigmund ne put lire cette phrase. Et une sorte de pudeur l'empêchait de s'approcher trop près de son père, alors qu'en vérité il ne risquait rien. Aussi resta-t-il dans l'ignorance alors que tous ses sens, toute sa conscience, surtout, lui indiquaient de se pencher sur cet écrit que les deux amis s'apprêtaient à signer.

Il vit alors le futur Prix Nobel farfouiller dans la poche de son bermuda et en sortir un petit canif. Il en déplia la lame qui sembla à Sigmund noire comme du charbon. Puis il s'entalla le bout de l'index, sans hésiter un seul instant.

C'était donc un pacte de sang que les deux amis s'apprêtaient à

signer, un pacte signifiant !

Et toujours cette fichue pudeur, cette retenue qui empêchait l'adolescent de s'approcher de son père. Pourtant, il avait été tout près de lui dans la voiturette de golf, dans le Wyoming... Alors ? N'était-ce pas plutôt de Jules Varole qu'il avait peur ? Non, en réalité, il appréhendait la force du lien qui unissait les deux amis. Il craignait de s'y brûler !

Son père s'entailla à son tour le bout de l'index. Dans un même mouvement, au même instant, à la même seconde, les deux garçons apposèrent leur doigt sur le papier pour le signer. Sigmund s'avança alors. Il parvint à faire les pas nécessaires et ce fut, dans son esprit, comme si l'action s'était figée. Jules et Charles, penchés sur la feuille, savouraient, semble-t-il, cet instant de complicité.

Le dernier ?

Sigmund était à présent assez près pour lire, mais il s'approcha encore, il en éprouva le besoin en découvrant les premiers mots inscrits par Jules Varole.

« Nous, soussignés Jules Varole et Charles Cosworth, nous engageons durant le reste de notre vie... »

La vision de Sigmund se brouilla un court instant avant de s'éclaircir à nouveau.

« ... et quel que soit le choix de Mary, à partager nos joies et nos peines, en toutes circonstances, à ne jamais agir l'un contre l'autre car ce qui appartient à l'un appartiendra également à l'autre. En l'île d'Or, juin... »

La vision de Sigmund s'embrouilla à l'instant de lire l'année mais peu importait ! Quelle découverte ! Il en aurait dansé de joie ! Il avait découvert l'élément qui stipulait, rouge sur blanc, le caractère indéfectible de l'amitié des deux hommes... Il fallait rappeler à Charles l'existence de ce pacte ! Il fallait retrouver le papier et le confier à maître Siembre, qui serait peut-être en mesure de l'exploiter pour rendre caduque la prise de contrôle de l'Hippocampus par Charles Cosworth ! « Durant le reste de notre vie »... Le pacte courait donc toujours !

Ce souvenir était encore vivace dans les mémoires de leurs pères ! Charles et Jules l'avaient enfoui, relégué au fin fond de leurs esprits, mais ils l'avaient ravivé à quelques secondes de passer de vie à trépas ! Cela ne pouvait être un hasard !

Le cerveau pouvait servir à mentir mais lui, en tant qu'organe, ne mentait jamais !

C'était ce pacte que Sigmund devait rappeler aux deux hommes ! Cette phrase qu'il devait leur chuchoter à l'oreille pour les convaincre de rester dans le monde des vivants !

Sigmund vit alors les deux amis rouler ensemble la feuille et la déposer dans un coffret de bois qu'ils verrouillèrent ensuite. C'est Charles qui jeta la clé par la fenêtre ouverte.

– Comme cela, aucun de nous ne sera en mesure de le modifier, dit-il. Il restera là, vivant, à jamais.

Sigmund ne pourrait évidemment pas ramener le pacte avec lui mais le coffret se trouvait peut-être encore là-bas, sur l'île d'Or, là où, selon Ada, Charles avait fait emmener Mary et les enfants !

Et, tandis que Charles et Jules sortaient de la pièce pour remonter les quatre-vingt-six marches, le temps se contracta, s'accéléra sans que Sigmund soit en mesure de le contrôler. Il aurait souhaité courir vers Ada pour lui raconter l'instant crucial qu'il venait de vivre mais il ne maîtrisait plus rien.

Allait-il revenir dans le couloir aux portes ? Dans cette représentation spatiale de la mémoire de son père ?

Non ! Mais il fut projeté en dehors de la tour. Et se retrouva en compagnie de son seul père, sur la plage de galets, face à l'île. Le soleil était moins ardent. C'était le même jour mais plusieurs heures avaient passé. Et Charles Cosworth se jetait à l'eau pour nager en direction de l'île.

Tandis que Sigmund assistait à la signature du pacte, Ada était restée en compagnie de sa mère, qui ne quitta pas tout de suite la scène de théâtre. Elle resta un moment à secouer la tête, toujours en colère contre ces deux béni-oui-oui, ces deux garçons qui lui étaient trop serviles par amour...

Ada en profita pour s'approcher. Et elle eut l'intuition que sa mère se trouvait à un carrefour, qu'elle hésitait.

Mary descendit enfin de la scène et alla farfouiller dans un sac en

tissu qu'elle avait posé sur une chaise en osier, un peu plus loin. Elle en sortit un petit carnet, un crayon de papier et se mit à griffonner. Ada resta interdite un court instant puis se décida à avancer. Pour ne pas paraître trop intrusive – ce qui était impossible, mais elle le fit pour la forme – elle se glissa derrière elle afin de lire ce que Mary venait d'inscrire sur ce qui ressemblait à son journal intime.

« S'ils partent sans rien me dire, alors ce sera fini. Mais si l'un des deux revient... »

Mary soupira longuement, porta la gomme du crayon entre ses lèvres et reposa la mine sur le papier. Mais aucun mot ne vint. Alors elle se mit à feuilleter les pages de son carnet à toute vitesse, comme pour se défouler.

Et Ada vit que, sur la majorité des feuilles, Mary avait dessiné le visage de Jules.

Son cœur avait donc fait son choix ?

Mary écrivit :

« Derniers mots de ces vacances : je vais t'enfermer. Je te relirai peut-être un jour. En attendant, je vais te mettre dans le coffret en bois du bureau de Papa. Tu y passeras le restant de tes jours. Adieu, fidèle carnet, mon plus fidèle confident. »

Mary bondit en dehors de la pièce et descendit l'escalier à toute vitesse. Ada la suivit. Elle ne croisa ni Charles, ni Jules, ni même Sigmund. La tour semblait déserte. Silencieuse et apaisée. Mary se rendit dans une petite bibliothèque, au rez-de-chaussée. Elle se dirigea vers une petite alcôve cachée dans le mur de pierre et en sortit un coffret de bois. Elle observa la serrure avec attention, contrariée de ne pas y trouver de clé.

– Papa ! cria-t-elle. C'est mon coffre ! Qu'as-tu fait de la clé ?

Elle savait que son père n'était pas dans la tour mais cela lui fit du bien.

Alors, Mary emporta le coffret sous son bras et remonta dans sa chambre.

Ada la suivit mais resta bizarrement étrangère à ce qui se passa

alors. Il lui sembla qu'elle ne courait plus aussi vite, qu'elle n'était plus tout à fait maîtresse de ses mouvements... Le temps se diffracta soudain, comme si la mémoire de son père avait gommé les instants à venir pour ne garder que l'instant suivant.

Lorsqu'elle recouvra tous ses esprits, Ada ouvrit les yeux sur une scène surprenante, quoique attendue. Elle était maintenant dans la chambre de Mary, près d'une des fenêtres en ogive, à droite de son lit à baldaquin sur lequel elle vit Jules et Mary s'embrasser.

Son père et sa mère, unis pour la première fois !

Elle fut bouleversée par l'intensité de cet instant de vie qui annonçait sa propre existence.

Puis elle entendit crier :

– Ada !

– Sigmund !

Son ami se tenait devant la porte ouverte de la chambre. Et, en regardant dans sa direction, Ada vit que Charles Cosworth était là aussi, debout sur la quatre-vingt-sixième marche. Il avait donc assisté à ce premier baiser et, à en juger à la pâleur de son visage, cette découverte signait là le schisme entre les deux amis.

– Ada ! Il faut rentrer ! dit Sigmund. Le temps nous échappe, je n'y comprends plus rien... Je crois qu'on a perdu le contrôle.

Il était temps de laisser ses parents en paix, la suite ne regardait qu'eux. Ada rejoignit Sigmund dans l'escalier tandis que Charles Cosworth le dévalait à toute vitesse, retenant certainement un fort et long cri de rage.

Son acolyte lui parla du coffret de bois, du pacte qui s'y trouvait, signé du sang des deux amis. Et Ada résolut aussitôt le problème de la clé ! Sigmund jetait des coups d'œil vers le rez-de-chaussée, vers le bas du grand escalier en colimaçon.

– Et si mon père fonçait dans le bureau pour détruire le coffret ? Et brûler le pacte !

Le cerveau d'Ada se trouvait en roue libre. Elle entrevoyait une solution à cette distorsion du temps. Jules et Charles avaient quitté l'île et ils étaient tous les deux revenus pour tenter de convaincre Mary. Seulement, Jules avait été le plus prompt.

– Ne crains rien ! dit Ada. Le coffret n'est plus en bas ! Mary s'en est emparée car elle voulait y cacher son journal intime... Mais peu importe, je crois qu'on en sait assez à présent pour agir... Tu as raison,

ce pacte est déterminant ! Il peut suffire... Et il doit rester si peu de temps...

Elle se posta devant son complice et lui prit les deux mains.

– On doit revenir dans l'Hippocampus ! Revenir dans le réel ! Maintenant !

– Mais on fait comment ? demanda Sigmund.

– Concentre-toi et pense-y le plus fort possible... Il ne doit y avoir que ce souhait dans ton esprit... Rien que lui... Alice le lira sur l'EEG et elle nous déconnectera...

Sigmund ferma les yeux.

– Ne pense à rien d'autre, Sigmund, continua Ada. Nous avons une chance de réussir si nous nous échappons maintenant de la mémoire de nos pères, si nous... Sigmund ?

L'adolescent avait disparu.

Et Ada le suivit aussitôt.

CHAPITRE 24

DANS QUEL ÉTAT DE CORPS – de nerfs – et d’esprit se trouve-t-on après avoir été débarrassé du casque expérimental et être revenu dans le monde de la surface ?

Très bien, merci, et vous ?

Il existe peu de littérature à ce sujet pour effectuer des comparaisons. Celle-ci est la première.

Ada et Sigmund émergèrent de leur état à une vitesse synaptique. Ada, dès qu’Alice eut enlevé le casque, bondit même de son fauteuil. Elle se sentait rudement bien, rudement forte, et surtout très déterminée. Ce qui la déstabilisa le plus fut de retrouver l’usage réel de ses membres, de ses sens, de ressentir des odeurs – une sueur âcre en premier lieu, la sienne, puis celle des autres personnes présentes dans la salle –, les sons, les vives lumières qui irritaient ses pupilles.

Sigmund et elle ne s’étaient absentés que...

– Seize secondes ! cria le réanimateur.

Toc. Une seconde passa.

– Dix-sept secondes ! hurla-t-il à nouveau. On y va ! Go ! Go ! Go !

Il s’adressait à ses équipes, présentes dans les deux salles d’opération. Charles Cosworth et Jules Varole portaient, eux, toujours leur casque. Ada s’approcha de Sigmund qui avait un peu de mal à émerger.

– Viens ! lui souffla Ada. Tu dois aller parler à ton père ! Maintenant !

Alice demanda à Ada si tout s’était bien passé, s’ils étaient parvenus à ramener quelques éléments d’importance de cet incroyable voyage. L’adolescente lui dit que oui. Ce n’était évidemment pas le moment pour un briefing plus complet. On le ferait. Plus tard.

Et avec Jules Varole autour de la table.

– Sigmund, tu dois y aller ! On doit y aller ensemble ! Viens ! Viens !

Le jeune homme sortit enfin de son état de sidération. Il était déjà extrêmement courageux, pensa Ada, d'avoir vécu tout cela sans flancher. Alice posa successivement un pansement à l'arrière du crâne des deux adolescents, là où l'aiguille était entrée. Mais la blessure ne saignait pas.

Ada entra alors dans l'antichambre de la salle d'opération de son père. Kim voulut la prendre dans ses bras pour lui donner du courage, mais la jeune fille n'en manquait pas. Il lui tendit une blouse, une surblouse et un masque.

– Jules va très mal, balbutia l'infirmier, le chirurgien n'est pas très optimiste. La suture de la céphalique s'annonce plus compliquée que prévu, je préfère te prévenir.

Cela ne ressemblait pas à Kim, ce pessimisme...

– Pousse-toi ! dit sèchement l'adolescente.

Et elle entra dans la salle.

Le chef réanimateur était affairé avec son équipe autour du corps blessé de Jules Varole. Il déployait des appareils qu'Ada n'avait vus que dans des revues médicales.

Elle jeta un bref coup d'œil sur les moniteurs et constata, en effet, que les variables du Prix Nobel étaient toujours critiques. Quand il la vit, le réanimateur contracta sa mâchoire fortement. Cela fut même visible à travers le masque.

– J'espère que vos dix-sept secondes, mademoiselle Varole, auront été..., pesta-t-il, en laissant sa phrase en suspens.

– Qu'avez-vous prévu ? demanda Ada, tandis qu'elle se postait près du visage de son père, bardé de tuyaux de formes, de matières et de tailles diverses.

– Nous travaillons, comme pour Cosworth, sur un protocole d'animation suspendue, la biostase.

C'est bien ce qu'Ada pensait, à la vue de l'appareillage. Il s'agissait d'une technique réservée aux blessures hémorragiques. Un protocole nouveau, encore expérimental. Cet homme avait du cran et savait prendre des risques. Pour elle, c'était loin d'être un défaut.

– Nous sommes en train de remplacer la totalité du sang de votre père par une solution saline froide, ce qui va permettre de faire chuter la température corporelle à douze degrés et ainsi protéger ses fonctions cérébrales. L'équipe chirurgicale aura alors deux heures pour intervenir...

La fille du professeur approuva. Mais c'était à présent à elle

d'opérer... Et elle n'avait besoin d'aucun appareil, d'aucun bistouri, d'aucune compresse. Non. Elle allait user de mots.

Dans la pièce adjacente, elle vit Sigmund qui s'approchait de son propre père.

Ada se pencha à l'oreille de Jules Varole.

– Papa... Tu sais que notre casque fonctionne, n'est-ce pas. Tu as dû sentir ma présence dans ton esprit, dans ta mémoire, dans ce joli damier à souvenirs que tu as pu visiter toi aussi, case après case, avant d'être happé par le tunnel blanc...

Elle sentit comme une boule dans sa gorge. Elle lutta pour continuer.

– Papa, est-ce que tu es encore dans le tunnel blanc ? Fais demi-tour, tu ne peux pas partir, Papa ! Tu as lutté toute ta vie, toi, pour tout ce que tu as pu conquérir. Ton savoir, ton amour, tes découvertes... De là où tu partais, c'était loin d'être gagné. Tu as eu ce courage, et, bientôt, Charles, en se réveillant à son tour, aura celui de reconnaître qu'il s'est trompé tout au long de sa vie en cherchant à se venger. Papa, nous avons trouvé ce pacte que vous avez signé de votre sang, sur l'île d'Or, ce jour de juin. Le jour où tu as embrassé maman pour la première fois...

Elle marqua une petite pause pour reprendre son souffle puis se rapprocha encore de l'oreille de son père.

– C'est ce pacte qui doit primer entre vous et Sigmund est en train de le dire à Charles. Tu dois faire demi-tour puisqu'il est encore temps, Papa... Ne suis pas cette lumière, elle peut te sembler apaisante, mais elle est trompeuse... La vraie paix, tu la trouveras ici, enfin, quand tu seras réconcilié avec Charles. Il ne peut qu'en être ainsi... Papa, nous avons découvert où les hommes de main de Cosworth ont emmené Maman, Julia et Hadrien. Sur l'île d'Or, dans la tour. Je m'y rendrai avec Sigmund dès que je serai assurée que tu as décidé de lutter, de respirer, et que je te verrai très bientôt sur pied pour te serrer dans mes bras... Nous trouverons le pacte, car c'est Maman qui a caché le coffret en bois dans lequel vous l'aviez dissimulé. Nous le trouverons et le confierons à maître Siembre et à Florence. Il y est écrit que ce qui est à l'un appartient aussi à l'autre... L'Hippocampus y compris. Il est signé de votre sang et il n'existe pas de signature plus engageante, tu ne crois pas ?

Un « bip » retentit dans le dos d'Ada. Puis un second. Elle continua sans se retourner.

– Papa, c’est maintenant que tu dois te décider mais je suis certaine que, si tu as eu la faiblesse passagère de penser que la vie, ici-bas, était devenue trop compliquée, trop contraignante, ce n’est plus le cas. Pense à l’Hippocampus, Papa. Pense à Mary, pense à moi. Pense à l’amitié retrouvée. Efface la quatre-vingt-sixième marche de ton esprit, Papa...

Un nouveau « bip ».

– La respiration revient lentement ! s’exclama une infirmière.

Tous les regards convergèrent vers les moniteurs.

– On s’active ! lança le chirurgien à son équipe.

Ada s’était tue. Elle défit délicatement les attaches du casque qui se trouvait encore sur le crâne de son père et le fit glisser pour l’en débarrasser. Alors, elle passa sa main dans ses courts cheveux frisés. Elle n’ajouta rien et quitta la pièce.

Elle avait fait de son mieux. Et elle n’avait jamais été aussi confiante depuis que Charles et Jules avaient sottement décidé de faire parler la poudre.

CHAPITRE 25

ADA GUETTA LA SORTIE de Sigmund depuis la salle d'opération où était étendu Cosworth. Il prenait un peu plus de temps qu'elle et elle se dit que c'était tout à fait naturel. Il lui fallait trouver les mots de la réconciliation, faire comprendre à son père, sans le heurter, que ce pacte de sang n'était guère soluble dans le temps.

– Ada, je viens d'échanger quelques mots avec le chirurgien, dit Alice qui l'avait rejointe. L'état de Jules s'est stabilisé. Il va s'en sortir ! J'espère sans lésions cérébrales, mais il s'en sortira ! Jules ne va pas mourir !

La doctoresse prit l'adolescente dans ses bras. Elles tremblaient toutes les deux et Ada fit tout son possible pour ranger son émotion dans un coin de son esprit, car il lui restait à faire.

– Je dois me rendre sur l'île d'Or avec Sigmund, dit-elle en voyant son ami entrer dans la pièce.

Sigmund approuva, bien évidemment. Alice, les sourcils froncés, n'était pas de cet avis :

– Il faudrait que tu nous débriefes un peu à propos de...

Mais Ada la coupa :

– Non, pas maintenant. On doit aller chercher Mary. Alice, je compte sur Kim et toi pour me donner des nouvelles régulières de Papa...

– Et de Charles, ajouta Sigmund.

– Naturellement...

– Nous devons aussi retrouver le pacte, précisa-t-il. Est-ce que Florence Nightingale et maître Siempre sont toujours en haut ?

Alice n'en savait rien.

– Et l'hélicoptère ? Il est reparti ?

– Je ne pense pas, répondit la responsable de l'Hippocampus. Cela fait à peine vingt minutes que vous êtes arrivés...

Une éternité pour Ada et Sigmund qui avaient traversé les époques !

Les deux adolescents coururent à toute vitesse pour sortir de l'Hippocampus. Lorsqu'ils arrivèrent au rez-de-chaussée, des médecins, des infirmiers leur tombèrent dessus pour leur demander des nouvelles des patrons.

– C'est en bonne voie ! cria Ada afin que tout le monde entende.

L'hélicoptère se trouvait toujours stationné sur la piste, rotors au repos. Ada et Sigmund sortirent de la clinique et coururent dans sa direction.

– Quelle est l'autonomie de votre appareil ? demanda Ada au pilote qui était en train de terminer une cigarette.

– Il doit me rester de quoi faire sept cents kilomètres, grand maximum. Pourquoi ?

– Nous devons nous rendre à Dramont, enchaîna Sigmund, à l'est de Saint-Raphaël. Ce vol est possible ?

Le pilote écrasa le bout encore rougeoyant de sa cigarette contre la carlingue de son appareil et le jeta au loin. Il se rua dans le cockpit et tapota sur son ordinateur de bord.

– Hum... Il y a six cent quarante kilomètres à vol d'oiseau. C'est juste, mais faisable.

– Donc, dit Ada, on le fait.

Le pilote – par machisme, parce que son employeur se nommait Cosworth ou pour ces deux raisons – chercha une confirmation dans le regard de Sigmund. Et l'y trouva.

Ada entra à nouveau dans la clinique et se rua dans le hall. Florence Nightingale et maître Siembre y étaient adossées à un pilier où figurait une affiche à propos de la Carte Vitale.

– Venez vite ! dit l'adolescente après leur avoir donné de rapides nouvelles des deux blessés. Nous devons nous rendre dans le Sud.

– Dans le sud de Fontainebleau ? demanda Florence.

Ada ne répondit pas. Les deux femmes, Sigmund et elle prirent place à bord de l'appareil. Le pilote avait déjà lancé les moteurs et les pales de l'engin tournoyaient à allure croissante, agitant les branches des arbres et faisant se coucher les herbes, les fleurs et les arbustes entourant la clinique. Ils s'harnachèrent tous et revêtirent leur casque.

Puis l'hélicoptère se propulsa dans les airs.

Durant les deux heures et demie de vol, Ada et Sigmund offrirent à Florence et à l'avocate une vue complète de la situation. Le pilote, par

curiosité, écouta aussi et, puisqu'il avait oublié de couper son micro, on entendait parfois des jurons ou des sifflements.

Lorsqu'ils survolèrent Lyon, Florence ne croyait pas à une résolution rapide du conflit, pensant Cosworth trop fier pour s'amender, trop machiavélique. Et puis ce pacte d'adolescents signé de leur sang aurait-il une quelconque valeur devant la justice ? Alors qu'ils passaient au-dessus des montagnes de Manosque, néanmoins, maître Siempre trouva les mots pour la rassurer.

– Je crois pouvoir me montrer moins pessimiste que vous, dit l'avocate, qui ne s'était pas départie de son sourire et de sa grande confiance en elle et en la justice. Certes, le papier en lui-même a peu de chance de prouver quoi que ce soit devant un tribunal français. Mais il pourrait s'avérer pertinent devant la justice d'un autre pays... Et puisque le fonds d'investissement Cosworth s'étend sur la planète entière, il nous sera sans doute possible de demander une instruction devant une autre juridiction...

Ada et Sigmund échangèrent un regard inquiet. Ils avaient imaginé, eux, une autre issue. Maître Siempre l'évoqua :

– En tout état de cause, je pencherais plutôt vers un règlement à l'amiable. Deux solutions : soit Charles Cosworth met fin à ses manœuvres car il a pris conscience de la petitesse de sa position grâce à votre incroyable odyssée dans son cerveau et le tour est joué. Soit ce pacte apparaît comme l'élément fondateur de cette amitié qui s'est muée en haine dans l'esprit de Cosworth et il nous est possible, dès lors, de plaider la manipulation lors de la prise de contrôle de l'Hippocampus et de demander son abandon...

Bien évidemment, pour les deux adolescents, la première solution était franchement la meilleure.

Il était quinze heures passées de dix minutes lorsque l'hélicoptère, presque à court de carburant, se posa sur le parking quasi désert de la plage du Dramont. Depuis le ciel, Ada et Sigmund avaient aperçu l'île d'Or, ce lieu qu'ils n'avaient encore exploré que par l'esprit, en se servant des souvenirs vivaces et précis de leurs pères. Mais maintenant, c'était autre chose : ils allaient se rendre dans la tour. Et, l'espéraient-ils, y trouver Mary et les enfants !

Ada et Sigmund coururent en direction du petit port du Poussaï, situé à l'est de la plage, au pied du sémaphore. Là, ils dénichèrent un loueur de bateaux qui accepta de les conduire jusqu'à l'île. Florence et

l'avocate restèrent à quai.

– C'est un vrai lieu de rendez-vous, ma parole ! dit le type au début de leur traversée, comme s'il avait emmené là-bas d'autres voyageurs récemment.

Ils reçurent de petites gouttes d'eau, froides et salées, sur le visage, ce qui leur confirma qu'ils étaient bien de retour dans la vraie vie.

Lorsque Ada et Sigmund débarquèrent sur le petit ponton de bois, ils reconnurent aussitôt les lieux. Deux colosses sortirent en vitesse de la tour et coururent à leur rencontre.

Sigmund se planta au milieu du chemin louvoyant entre les rochers orangés.

– Je suis Sigmund Cosworth, le fils de Charles Cosworth, dit-il, avec assurance.

C'était bien la première fois qu'il pouvait s'en vanter !

Les deux hommes se regardèrent, ne sachant comment réagir.

– Nous venons pour parler à Mary Varole, expliqua Sigmund.

Et puisque les deux gardes restaient immobiles, incapables de la moindre initiative, les deux amis les laissèrent sur place pour foncer vers la tour.

Ils entrèrent dans le hall.

– Maman ! cria l'adolescente.

Ce ne fut pas le visage de Mary qu'elle découvrit en premier mais ceux de Julia et d'Hadrien.

– Ada ! crièrent les enfants qui se ruèrent dans ses bras.

Sigmund arriva juste ensuite, recevant à son tour les accolades de sa demi-sœur et de son demi-frère.

– On est où ? demanda Julia. Maman dit qu'on est chez Papa... Mais si on est chez Papa, c'est qu'on est chez nous, non ?

Ada la rassurait lorsque Mary surgit de la cuisine et leur fit un point rapide sur la situation. Charles lui avait dit que Jules avait commis de terribles malversations autour de l'Hippocampus et qu'il était de son devoir de la protéger, de leur trouver un refuge.

– J'ai protesté, expliqua Mary, mais je n'ai pas eu le choix... Ils m'ont presque emmenée de force et j'ai pensé que j'aurais l'occasion ensuite d'agir, une fois arrivée sur l'île d'Or. Mais nous sommes surveillés et les communications ont été coupées... Que se passe-t-il donc ? Où est Jules ? Que fait Charles ?

Ada, Sigmund et Mary s'installèrent dans le salon après avoir envoyé

les enfants jouer dans la salle de jeux, au premier étage.

Les deux amis firent le récit des dernières heures à Mary, depuis les coups de feu jusqu'à leur trajet en hélicoptère jusqu'à la côte.

La mère d'Ada écouta attentivement, sans les interrompre. Ada voyait bien, en détaillant son visage, qu'elle éprouvait de très vifs sentiments mais qu'elle faisait tout son possible pour les contenir.

– Mais, demanda-t-elle à la fin, d'une voix vibrante d'émotion, est-ce que Jules et Charles sont à présent hors de danger ?

Ada avait reçu un message d'Alice, dans l'hélicoptère, qui le lui avait confirmé. Les hémorragies avaient été stoppées, chez l'un comme chez l'autre. Restait à les veiller en espérant qu'ils se réveilleraient bientôt. Et qu'ils ne souffriraient d'aucune séquelle cérébrale car leurs cerveaux n'avaient pas été irrigués pendant une longue période.

– Maman, enchaîna Ada, te souviens-tu de ce coffret de bois dans lequel tu avais souhaité protéger ton journal intime et où Papa et Charles avaient déjà caché leur pacte ?

Mary ferma les yeux pour se concentrer. Son amnésie consécutive à son accident avait effacé la plupart de ses souvenirs d'avant.

– Mais oui ! dit-elle enfin devant le regard plein d'espoir des adolescents. La vie nous réserve d'incroyables surprises... Pour moi, ce carnet et ce coffre n'étaient rien, et les avoir cachés tout à fait anecdotique... Et voilà que, vingt ans après, ils ressurgissent...

Elle prit la direction du troisième et ultime étage de la tour, au-delà de la quatre-vingt-sixième marche... Ada et Sigmund retrouvèrent sa chambre d'adolescente, absolument semblable à ce qu'elle était dans les souvenirs de leurs pères respectifs.

Charles avait dû acquérir l'île en l'état, et ne rien changer. Ou bien alors il avait fait reconstituer la tour à l'identique. Sigmund nota dans un coin de son esprit de poser la question, un jour, à son père. Peut-être.

Mary prit la direction du petit secrétaire où elle écrivait parfois, à droite de sa bibliothèque consacrée au théâtre. Un pâle soleil éclairait la pierre du mur qu'elle fit pivoter. Comme si l'astre souhaitait le désigner lui aussi.

Elle enfouit ses deux mains dans la cachette et en tira le petit coffre et un carnet.

Sigmund s'empara d'un coupe-papier qu'il trouva dans un des tiroirs du secrétaire et attaqua aussitôt la serrure. Il y introduisit la lame et la fit tourner dans tous les sens pour la faire sauter.

Mary s'était replongée dans son carnet et le regard d'Ada hésitait entre ces deux scènes d'égale importance. La serrure céda avant l'émotion de Mary.

Sigmund fit basculer le couvercle et brandit le pacte tel un trophée.

Des souvenirs à la réalité, il n'y avait qu'un casque, qu'une invention de deux esprits particulièrement géniaux, novateurs en diable !

La feuille de papier était là, aussi blanche que dans les souvenirs de leurs pères. L'encre ne s'était pas éclaircie et les deux signatures étaient toujours aussi sanglantes.

À l'abri dans leur boîte, elles avaient formidablement bien résisté à l'usure du temps.

Contrairement à l'amitié entre les deux signataires.

Les deux adolescents titubèrent en direction de la porte. Ils devaient porter la feuille à maître Siempre, et rentrer à Thomery, et...

– Attendez, vous avez assez couru, leur dit Mary, les yeux brillants de reconnaissance. Vous avez le droit de vous reposer... Je vais la porter en personne à Florence et à l'avocate.

Ce n'était pas une proposition, mais un ordre.

Alors Ada et Sigmund obtempèrent et Ada s'assit devant le secrétaire. Elle ressentait comme le début d'un vertige... C'était la pression qui venait de retomber d'un coup.

Sigmund, de son côté, continua de tituber, le cerveau en compote. Il finit par s'asseoir au bord du lit et contempla la mer Méditerranée par la fenêtre en ogive qui ouvrait sur le large.

Combien de temps les deux explorateurs de la mémoire restèrent-ils ainsi, à quelques mètres l'un de l'autre, avant de se retrouver ?

Car Ada était venue rejoindre Sigmund sur le lit.

Leurs esprits avaient repris quelque consistance ; assez, du moins, pour se consacrer l'un à l'autre. Il était temps.

– Où en étions-nous, déjà, hier soir, dans ta chambre, avant d'être interrompus ? demanda le jeune homme.

– À cet instant-là, dit Ada, en se penchant vers le visage de Sigmund.

Et, assis sur le lit à baldaquin de Mary, ils échangèrent, enfin, leur premier baiser.

CHAPITRE 26

CHARLES COSWORTH SORTIT du coma trois jours plus tard. Il en fallut deux de plus à Jules Varole pour retrouver ce monde de la conscience qu'il chérissait tant.

Lorsque le financier fut en mesure de s'exprimer, il demanda à voir son fils Sigmund, et, pour la première fois de sa vie, il le félicita. Ce fut bref. Le père dit au fils, d'une voix encore pâteuse :

– Félicitations, mon fils.

Puis il fit venir à son chevet ses avocats habituels et leur demanda de procéder, dans les plus brefs délais, à l'arrêt des poursuites contre Jules Varole ainsi qu'au transfert intégral des parts de l'Hippocampus détenues par son fonds d'investissement au profit plein et entier d'Ada Varole. Jusqu'à sa majorité, elles seraient gérées par Jules. Ensuite, le père et la fille se partageraient les commandes de l'établissement.

Jules se réveilla, lui, en ouvrant les yeux sur les doux visages – si ressemblants – de sa fille et de son épouse. Il dit seulement :

– Alors, comme ça, ça a marché...

Puis il s'endormit à nouveau. Il apprit donc, de la bouche d'Ada, la rédemption de son ami avec quelques jours de retard. Il n'en avait, au fond, jamais douté. Cela aurait pris du temps, voilà tout.

Les deux signataires du pacte – qui se trouvaient à quelques mètres seulement d'intervalle, dans leurs chambres respectives – se rencontrèrent en tête à tête, une semaine plus tard, au manoir de Jules. Ils parlèrent au salon durant près d'une heure et demie – quatre-vingt-six minutes très exactement – sans que personne vînt les déranger, pas même Archibald qui ne proposa ni thé, ni café, ni rafraîchissements. La teneur de leur conversation resta secrète. Et Jules, tandis qu'Ada le questionnait à ce sujet quelques jours plus tard, dit à sa fille qu'il avait promis de tout partager avec elle, certes, mais qu'il gardait ce moment-

là pour lui.

La vie reprit donc à l'Hippocampus. Les recherches surtout. Il y avait lieu de modifier quelques aspects du casque pour le rendre plus efficace encore.

Ada travailla d'arrache-cerveau sur ce projet. Elle était la plus disposée à le faire puisqu'elle avait elle-même testé le dispositif. Sa seule contrariété résidait dans le départ rapide et impromptu de Sigmund. L'adolescent était parti du manoir un matin, en laissant juste un petit mot d'excuse à Ada, sur la table du petit-déjeuner. Lui aussi, avait-il écrit, avait quelques recherches à accomplir.

Depuis, l'adolescent restait injoignable. Personne, pas même Amalia, sa mère, ne savait où il se trouvait.

Et cela gâchait franchement la joie d'Ada.

Où pouvait-il bien être ?

Elle avait besoin de lui à présent. Elle l'aimait.

*

Une fois atterri à Casper – État du Wyoming – Sigmund avait pris un bus Greyhound en direction de Shoshoni, puis un autre vers Worland, avant de marcher plusieurs heures et de retrouver enfin le paysage souhaité.

Avant de partir pour les États-Unis, il avait étudié très précisément son itinéraire grâce à des logiciels de navigation et des cartes satellites. Et il n'avait donc pas fait fausse route.

Au loin, il distinguait les pentes enneigées d'une montagne au milieu d'un ciel immense. Devant lui s'étendait une grande prairie verdoyante. Des arbres hauts et fins – des pins pour la plupart – jaillissaient çà et là, près d'un lac à l'eau d'azur entouré de gros rochers.

Exactement comme dans les souvenirs de son père.

De la clôture, il ne restait presque rien. Seulement un poteau de fer couché dans l'herbe drue, en retrait, sur sa gauche.

Mais peu lui importait. L'adolescent était certain qu'il se trouvait à l'endroit exact que les souvenirs de son père lui avaient fait découvrir.

Il entama donc sa marche, au jugé, avec sa seule mémoire pour boussole. Il longea un lac, puis un second, moins étendu. Il reconnut un gros rocher gris qu'il laissa sur sa gauche.

Et puis un petit bois de sapins s'ouvrit devant lui. Il y avait eu, autrefois, un chemin pour le traverser. Les herbes folles y avaient poussé

dans une anarchie démente. Il s'y griffa.

Sigmund cherchait l'Hippocampus fondé par son arrière-grand-père, Richard Cardstone. Le complexe souterrain existait-il vraiment, derrière ce bois ? Existait-il encore ?

Allait-il découvrir des vestiges de ce laboratoire secret qui avait donné son nom à celui de Thomery ?

L'adolescent n'avait rien demandé à son père à ce sujet. Il ne lui avait rien dit non plus à propos de ce voyage.

Sigmund allait-il se trouver face à une collection de cerveaux, dont celui d'Albert Einstein ? C'était ce qu'avait promis Richard à son petit-fils, avant que le souvenir ne cesse...

Pour quelle raison d'ailleurs ?

Sigmund passa le bois, malgré les ronces qui griffaient sa peau, prit à droite et repéra le talus qu'il cherchait.

Des bouts de macadam mangés par la mousse.

En bas, la porte en acier était bel et bien là.

Sigmund tenta de domestiquer les battements de son cœur qui lui semblaient gronder comme le tonnerre des orages du Wyoming.

Nul besoin de code pour entrer dans le complexe, voilà bien longtemps que le boîtier était trop rouillé pour fonctionner.

Alors Sigmund poussa la lourde porte qui coulisca, centimètre par centimètre, en raclant le sol dans un affreux grincement.

Puis il se glissa à l'intérieur.

Le noir était intense. Il sortit son Smartphone, qui ne captait plus aucun réseau, et voulut allumer la torche.

Mais il n'en eut pas même besoin.

Une rangée de néons, fixés au plafond du boyau, s'allumèrent les uns après les autres, éclairant ces profondeurs.

Et une voix qu'il reconnut instantanément s'adressa à lui.

CHAPITRE 27

– BIENVENUE À LA MAISON, Sigmund...

(À suivre...)

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Thomas Leclere, mon éditeur au Seuil, pour avoir adhéré à cette série Hippocampus qui faisait le siège de mon cerveau depuis tant d'années... Merci à Cécile Térouanne qui m'accompagne dans ma création et sait toujours trouver les mots pour me remettre au travail après des moments de doute.

Enfin, merci aux professeurs Jean-Pierre Berg (Faculté de médecine de Limoges) et Andrew Mason (University of Edinburgh Medical School) pour leurs aides et leurs conseils avisés tout au long de la rédaction de ce roman.

Pour contacter l'auteur :
bertrandpuard.auteur@gmail.com